

LE POÈTE

ET

L'HOMME POSITIF.

Le baron de Lamothe-Langon.

MONSIEUR ET MADAME, 2 vol. in-8	10 fr.
LE ROI ET LA GRISETTE, 2 vol. in-8.	10
REINE ET SOLDAT, 2 vol. in-8.	15
L'ESPION RUSSE, 2 vol. in-8.	15
CAGLIOSTRO, OU L'INTRIGANTE ET LE CARDINAL, 2 vol. in-8.	10
LE DIABLE, 5 vol. in-12.	7
UN FILS DE L'EMPEREUR, 5 vol. in-12.	7
LA PRINCESSE ET LE SOUS-OFFICIER, 5 vol. in-12.	7
LA FEMME DU BANQUIER, 4 vol. in-12.	6

L. Couailhac.

AVANT L'ORGIE, roman historique, 2 vol. in-8.	15
PITIÉ POUR ELLE, 2 vol. in-8.	10
LA FEMME AIMABLE, 2 vol. in-8.	10

Carle Ledhuy.

MÉMOIRES DE LA MORT, 4 vol. in-8.	20
COMMENT MEURENT LES FEMMES, 2 vol. in-8.	10
LA BELLE PICARDE, roman historique, 2 vol in-8.	10
LE BOUDOIR ET LA MANSARDE, par MICHEL RAYMOND et CARLE LEDHUY, 2 vol. in-8.	10

Le baron de Bilderbeck.

LA RUE DE LA FIDELITÉ, 2 vol. in 8.	10
L'INDUSTRIEL, ou NOBLESSE ET ROTURE, 2 vol.	10
LA COUR PREVOTALE, 5 vol. in-12	10
LE MANTEAU VERT, 4 vol. in-12.	6
JACQUES COEUR ARGENTIER DE CHARLES VII, 2 vol. in-8.	10

Guy d'Agde.

LA PAYSANNE ET LE DANDY, 4 vol. in-12.	6

Alfred de Beaulieu.

LA JOLIE FILLE DES HALLES, 4 vol. 12-in.	6

Hippolyte Bonnellier.

LA GRILLE DE LA PETITE PORTE, 2 vol. in-8.	10

Marie Aycard.

LE VOLEUR ET LA GRISETTE, 2 vol. in-8.	10

Charlotte de Sor.

MADAME DE TERCY ou L'AMOUR D'UNE FEMME, 2 vol. ni-8.	10
UNE MAITRESSE DE KLÉBER, par J. S. M. 2 vol. in-8.	10

Imprimerie de E. Dépée, à Sceau.

LE POËTE

ET

L'HOMME POSITIF

OU

DEUX FACES DE LA VIE

ROMAN DE MOEURS

PAR

TOUCHARD-LAFOSSE.

Auteur des Réverbères, Chroniques de nuits du vieux et du nouveaux Paris, des Chroniques des Tuilleries; des Mémoires d'un Frotteur, suite des Chroniques des Tuileries; de Rodolphe ou A Moi la Fortune, etc.

I.

𝕰. 𝕷.

PARIS.

CHARLES LACHAPELLE, ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, 38.

1841.

PROLOGUE.

Parmi les membres des premières législatures de la révolution qu'on entendit exhaler cette poésie tribunitienne, qui pour Barnave était un culte, et pour Mirabeau un art, Léon, comte de Voralbert, se fit remarquer par sa logique d'une popularité chaleureuse, autant que radicale. Voralbert avait pris au sérieux les droits de l'homme et du

citoyen; monarchiste sincère toutefois, quoiqu'il eut combattu sous les drapeaux de Washington, peut-être même parce qu'il y avait combattu, ce puritain politique concevait le pouvoir suprême comme une fonction, non comme une jouissance : dans ses opinions, règner et gouverner étaient tout un. On n'avait jamais pu lui faire comprendre qu'il dut exister une autorité déléguée, sans responsabilité directe de celui qui en est investi : il qualifiait d'intolérable hérésie, l'inviolabilité du prince, qui, pouvant tout dans le système exécutif, choisit ou révoque à son gré ses ministres, et conséquemment, oppose à toute heure leur fortune à leur conscience. « Que penseriez-vous, répétait-il souvent à ses collègues, d'un négociant qui, après avoir mal dirigé sa maison, déposerait gaîment son bilan, et dirait à ses créanciers : Prenez vous-en à mes commis ».

Voralbert se montra dès sa tendre jeunesse, l'ennemi déclaré de toute exagération, de

toute hyperbole, en un mot de tout élan intellectuel que la raison ne pouvait sanctionner au premier abord. Il s'inscrivit au nombre des encyclopédistes; mais il était loin d'accéder à ce que leurs vues réformatrices offraient d'idées hasardeuses et absolues. Il se tint constamment en garde contre l'élégante subtilité de Condorcet, mélangea d'urbanité française l'âpreté spartiate de Diderot, n'admit pas sans choix les principes trop mathématiquement radicaux de d'Alembert, relégua parmi les vertueuses rêveries le *Contrat social* de J.-J. Rousseau, et n'épancha jamais qu'à bon droit la bile moqueuse de Voltaire, ce rieur perpétuel, si grave dans sa plaisanterie, si cruel dans sa gaîté.

On voit que Voralbert concevait la philosophie selon l'idée normale qu'on doit attacher à ce grand mot : si, depuis tantôt soixante et dix ans qu'il résonne dans nos relations sociales, on l'eût toujours interprêté ainsi, nous n'en serions pas venus aujour-

d'hui à reléguer parmi les banalités de mauvais goût, les invocations à la patrie, à l'honneur national, à la liberté ? Chez un peuple enclin à faire de tout butin de sarcasme et de ridicule, il ne fallait pas admettre une réforme bardée de sophismes, de paradoxes, d'utopies, et plus vulnérable en certains points, que les préjugés qu'elle voulait détruire. Maintenant que nous avons joué si long-temps avec toutes ces excentricités philosophiques; maintenant que nous les avons jetées pêle-mêle avec les vieux abus, à la faconde d'une critique badine, comment retrouver sous le réseau de moquerie qui couvre les vrais principes de la sagesse antique, cette base éternelle sur laquelle toute sociabilité, toute religion devrait reposer? Et lorsque nos générations manquent de foi, et pour conserver ce que nous avons cru, et pour changer ce que nous ne croyons plus; lorsque nous cherchons en tâtonnant, les élémens d'une morale nouvelle; lorsque le

christianisme succombe sous les coups pressés d'un pyrrhonisme qui n'a pas pour mobile la bonne philosophie, la philosophie de Platon, retrempée par le Christ aux sources sacrées, à quelle puissance intellectuelle demanderons-nous donc des inspirations régénératrices ? Quelle force de conviction nous aidera à reconstruire cet édifice de consolantes persuasions que nous avons sapé jusque dans ses fondemens, avec une fatale légèreté, pour ménager à notre nature exigeante ou des émotions ou des renommées, seules divinités dont nous parions, de nos jours, les autels, en dépouillant les dieux de nos pères ?

Et voyez l'effet de l'investigation malheureuse de ces penseurs aventuriers, qu'on a qualifiés d'esprits forts : mille théories, plus étranges, plus bizarres les unes que les autres, se sont glissées incessamment dans le vide que laissait en nous ces croyances profondes, que les âges écoulés vénéraient comme

de saintes vérités. Tout individu, homme ou femme, qui a su tenir une plume, s'est cru appelé à recommencer la civilisation ; une littérature sans frein, comme le coursier sauvage, a fait irruption à travers les domaines de l'intellectualité : tel qui ne peut se faire poète à défaut de génie, ou plutôt de prôneurs, se fait moraliste, législateur, prophète, ce qui est infiniment plus facile..... Hélas ! ils ne sont plus, les géans de la pensée qui pétrirent, de leurs puissantes mains, les sagacités des XVIIe et XVIIIe siècles ; ils ne sont plus là pour faire rentrer dans la poussière, les atômes qu'on voit fourmiller aux pieds de leurs statues insultées.

Ce résultat de l'essor imprudent des encyclopédistes, Voralbert l'avait prévu : « Les philosophes anciens, disait-il en 1787, rendaient un culte à la sagesse ; les philosophes modernes se constituent en secte : il fallait persuader, ils attaquent, et dans l'ardeur du combat, ils ont jeté loin d'eux l'égide de

Minerve. La philosophie, en descendant du Parthénon dans le champ de Mars, va perdre tout ce qu'il y a en elle de divin; ses disciples subjugueront sans doute en combattant : jeunes de courage, orateurs ou écrivains éloquens, novateurs brillans au sein d'une société assoupie, et réveillée de temps en temps par les stigmates du fanatisme ou de la tyrannie, ils sortiront vainqueurs de l'arène, et leur triomphe me semble assuré..... Ce sera l'explosion de cette révolution depuis si long-temps imminente. Or, de l'usage qu'on en fera, de la direction qui lui sera donnée dépendra le sort de la France : si la philosophie, culte de sages institutions et de vérités, fait entendre sa voix dans le forum, notre régénération politique et morale s'accomplira. Mais si les philosophes arborent décidément la bannière des partis, plus de reconstitution sociale à espérer : le principe d'en haut se noiera dans les corruptions de la terre; tous les excès, toutes les fureurs,

toutes les frénésies surviendront successivement. »

Voralbert raisonnait ainsi, lorsqu'il fut appelé à l'Assemblée nationale, comme député de la noblesse d'Auvergne. Cette gentilhommerie montagnarde avait espéré trouver en lui le soutien de ses privilèges; grande fut sa déception lorsqu'elle apprit qu'il siégeait à côté de Mirabeau, de Lafayette, de Grégoire, de Bailly. Mais bientôt Voralbert fit comprendre à ses commettans qu'il ne voulait pas avec moins d'ardeur la conservation des utiles prérogatives du trône que la consécration des droits, trop méconnus, du peuple. Cette profession de principes ne lui obtint point l'assentiment d'une cour sortie un moment de l'arbitraire, qui l'avait déconsidérée et ruinée, avec l'espoir d'y rentrer promptement, pourvue des subsides nationaux. Il se consola facilement, dans l'appréciation bien sentie de ses devoirs; car il n'avait voulu se faire ni le champion d'une

monarchie sans popularité, ni l'avocat des intérêts exclusifs d'une caste, qu'il se proposait de servir comme fragment de la nation, et pas autrement.

Mais, nous l'avons dit, la royauté, levier politique, appartenait au système de Voralbert; sévère envers Louis XVI, jusqu'au mois de juin 1792, il se rangea, après cette époque, au nombre de ses défenseurs; et lorsque la Convention nationale s'arrogea le droit de juger ce prince, notre député puritain, esclave des légalités rationnelles, déclara qu'en sa qualité de législateur, il ne pouvait devenir juge. Puis, par une application un peu forcée de cette opinion, non-seulement Voralbert s'abstint de prendre part au procès du roi, mais il s'éloigna de la législature; motivant sa retraite sur un délabrement de santé qui ne lui permettait plus de se livrer aux travaux de l'assemblée.

Avant de quitter Paris, Voralbert s'expliqua différemment dans un cercle d'amis : « Je

vais, leur dit-il, vous apprendre le sort probable de cette république née d'une délibération d'un quart-d'heure. Voyez, messieurs, continua-t-il avec animation, voyez au milieu de quels hommes et de quels temps vous venez de produire, comme un changement à vue de l'Opéra, une démocratie gouvernementale, au bruit des sifflets qui faisaient tomber la monarchie. Avez-vous oublié nos précé dens? Ouvrez le *Mercure Galant*, les *Étrennes Mignonnes*, les *Mémoires de Bachaumont:* ce sont là les annales de nos derniers fastes historiques. La révolution de 1789 est venue y inscrire ses émotions, après celles produites par les premiers aérostats, par l'inoculation, par le mesmerisme, par les muscades de Cagliostro, par le procès du Collier; et si nous sommes sincères, nous conviendrons que cette subversion, plus fortuite qu'on ne pense, malgré les méfaits de la cour, n'a pas, en général, agité les esprits plus que les innovations qui l'avaient précédée. Ne vous insur-

gez pas, mes collègues, j'assistais aux péripéties de la Bastille, de la Grève, de Versailles, les 5 et 6 octobre : les rires, les lazzis, les refrains grivois, jetés aux vents pendant ces tumultueuses levées de boucliers populaires, m'ont rappelé, malgré la gravité des circonstances, ces orages passagers qui n'interrompent pas même le gazouillement des oiseaux; et je n'ai vu là, pour tout dire, que les transports capricieux de ce peuple si bien personnifié, dans une comédie moderne, par cet écervelé qui tire l'épée et croise le fer en battant des entrechats.



« L'Assemblée nationale, allez-vous dire, a répandu une certaine teinte sérieuse sur les événemens dans le cours desquels une mascarade de casques, d'armures, d'épées du moyen-âge, enjolivés de rubans, n'aurait pu laisser découvrir des élémens de régénération sociale... Hélas! Messieurs, je ne vois pas que, jusqu'à présent, nous ayons été beaucoup plus sages à la tribune, que la foule ameutée

dans les carrefours, tout bourrés que nous sommes du grec de Démosthènes et du latin de Cicéron. La fougueuse envie de *législater* notre France, comme disait récemment l'impératrice Catherine, qui se rit un peu de nous dans sa barbe féminine, nous a conduits, en toute matière, au-delà du but qu'il fallait atteindre, parce que nous rêvons, en dépit de l'expérience, une patrie de rhétorique, avec ses vertus *antiques*, écloses, peut-être, dans l'imagination de quelque moine du XIII[e] siècle. D'encore en encore, nous voici parvenus à vouloir la Sparte de Lycurgue, l'Athènes de Solon et la Rome de Brutus... Belle conception, ma foi! pour une génération bercée, sur le seuil des Petites-Maisons et du Parc-aux-Cerfs, au bruit des paradoxes du cynique Beaumarchais!

« Vous venez, Messieurs, de lever le rideau pour jouer une véritable parodie: ne froncez point le sourcil, cette boutade, que vous trouvez insolente, ne tardera guère à se justifier...

Les enfans nouveaux-nés s'appellent déjà Miltiade, Aristide, Cassius, Mutius-Scévola. Les choristes de l'Opéra, un peu grelottans sous leur maillot de soie, chantent des cantiques héroïques au milieu du Champ-de-Mars; et vous avez dit à Laïs : * tu seras un Tyrtée. Les sauteurs de Nicolet sont devenus officiellement athlètes ou gladiateurs, dans un cirque dont une muraille de toile peinte forme l'enceinte, et où le Petit-Diable ** du boulevard s'érige, par décret de la Convention nationale, en Milon le crotoniate. Plut à Dieu que la parodie s'arrêtât à ces imitations puériles; mais on ne doit pas l'espérer d'un peuple qui ne sut jamais respecter la limite des extrêmes : vous lui avez ouvert l'histoire aux pages ensanglantées des républiques anciennes; il ne tardera pas à copier l'antiquité

* Célèbre chanteur de l'Opéra, dont la réputation s'est soutenue jusqu'au milieu de la restauration.

** Le nommé Placide, sauteur virtuose qui, avant la révolution, donna au comte d'Artois des leçons de danse de corde, au petit Trianon.

jusque dans ses plus terribles excès. Ainsi que cet enfant qu'on avait rendu témoin du supplice d'un bandit, et qui, le lendemain, étrangla son jeune frère *pour jouer au pendu,* nos contemporains, après avoir épuisé les rigueurs de l'ostracisme, en viendront aux massacres de l'esprit de parti, afin d'imiter tout-à-fait les Grecs et les Romains. Et croyez-moi, les intelligences subtiles ou audacieuses ne manqueront pas au sein de ces sanglantes saturnales : l'intérêt et l'ambition saisiront bientôt les fils de nos redoutables marionnettes, pour les faire jouer à leur profit, les pieds sur des cadavres, et la tête environnée des flammes de l'incendie.

« Je n'affecte point ici l'esprit prophétique : une fois élancée hors de la sphère où dominent la religion, la morale, les lois et l'humanité, toute révolution s'engage dans les routes battues par les excès qui ont marqué les révolutions passées; car, à toutes les époques, le peuple, qui ne se révolte que pour

briser légitimement le joug de l'oppression, reçoit, dès qu'il est descendu dans la lice, le joug, non moins funeste, des convoitises ambitieuses ou intéressées; et celles-ci se servent de ce lion rugissant pour détruire une société dont elles recueillent les débris. On ne me comptera point parmi les spoliateurs des droits et des biens de la nation : Je quitte la scène politique, avant que les passions malfaisantes l'envahissent. Je raie mon nom de la liste des hommes entre lesquels la terreur viendra infailliblement, d'abord recruter des bourreaux, puis, frapper des victimes, ainsi que cela se pratique ordinairement dans le triste jeu des factions: lorsqu'elles ont produit le désert autour d'elles, par le fer et le feu, elles se déchirent le sein, et font succéder le suicide aux fureurs du massacre. »

Ainsi parla Voralbert, et vers la fin de 1792, il disparut, en effet, de la capitale. Il avait alors 27 ans. De retour en Auvergne, il fit abattre le château de ses pères, sans respec-

ter ni les souvenirs historiques qui s'y rattachaient, ni les tourelles féodales dont tout noble campagnard est d'ordinaire si fier. Quelques mois après ce sacrifice, digne de la bande-noire, on vit un paysan vigoureux labourer le terrein sur lequel s'était élevé l'orgueilleux manoir des comtes de Voralbert: c'était le descendant de cette race de châtelains, remontant, disait-on dans le pays, au douzième siècle... Fort insoucieux de cette vénérable ascendance, Voralbert venait d'épouser la fille d'un de ses fermiers, qui lui faisait goûter des délices fort plébéiennes, sans doute, mais sans partage : aliment substantiel de tendresse, dont il n'avait connu à la cour que le fade parfum.

Il fallait agir avec plus d'adresse, sous le règne du comité de salut public, pour défendre sa fortune et sa vie, que pour s'emparer de la fortune et de la vie d'autrui : détruire était chose facile, tandis que conserver, au milieu de cette dissolution générale, nécessi-

tait de grands efforts de subtilité. Voralbert parvint cependant à sortir, non seulement sain et sauf, mais riche, de cet immense naufrage d'existences et de biens. Ses habits grossiers, ses mains calleuses, ses cheveux plats et gras, complètement revenus de l'élégant oiseau royal; surtout les bienfaits qu'il répandait dans la contrée, formèrent autour de lui un rempart de dévouemens, à travers lequel le terrorisme départemental ne put se faire jour; et la sage obscurité dont l'ex-législateur s'enveloppait, le déroba à l'œil des proconsuls en mission.

Au temps du Directoire, lorsque le vaudeville grec du Luxembourg, succéda à la tragédie descendue, comme les harpies de Virgile, de la trop fameuse montagne, Voralbert ne quitta point sa retraite : il voulait, disait-il, éviter de prendre part à la farce risible qui se jouait à Paris. Puis il ajoutait, en versant le vin du cru à ses voisins : « Notre révolution, chers compatriotes, touche au terme

ordinaire des grandes agitations politiques dont la France fut le théâtre : nous voici revenus au ridicule... Après l'énergique colère du parlement contre Mazarin, la guerre dite des Pots-de-Chambre, la cavalerie des portes cochères et le roi des Halles; après la banqueroute scandaleuse du grand roi, l'escobarderie vraiment très drôle de Law; après le bonnet jacobin, rouge de sang plus que de couleur, les robes transparentes jusqu'à accuser le nu des dames admises à la cour du voluptueux Barras... *Nunc est ridendum...* Voulez-vous que je vous dise comment tout cela finira très prochainement? un homme qui aura bien compris la tâche de l'ambition, c'est-à-dire qui se sera rendu populaire par des services retentissans, surgira du sein des brandons encore fumans de la destruction, et dira résolument aux Français : « Écoutez, depuis long-temps vous sapez, vous abattez, vous ruinez, et vous ne savez comment reconstruire; je m'en charge, moi; mais il me

faut du pouvoir; il me faut de l'obéissance; me voulez-vous, à ce prix, pour architecte?» On répondra oui, parce que l'on ne saura plus où donner de la tête; puis, un beau matin, l'architecte dira : « Cet édifice que j'ai relevé, il m'appartient; je veux bien vous y loger, selon vos mérites, manœuvres qui m'avez aidé à le bâtir; mais à moi le plus bel appartement! » Et les autres répondront : Prenez.

Lorsque les prévisions de Voralbert se furent réalisées, Napoléon, en recrue d'hommes supérieurs, découvrit celui-ci dans la chaumière qu'il avait bâtie des débris de son château : le philosophe montagnard s'était dérobé à l'œil des vautours; il ne put échapper au regard de l'aigle. L'empereur l'appela au conseil d'état; mais il se défendit d'y siéger avec cette réserve de modestie simulée, qui cache l'âpreté d'un refus sous des formes polies. Un motif plus réel l'avait déterminé : Voralbert n'admettait pas, comme probable, la perpétuité des destinées prospères de l'empire.

« Le grand art de Napoléon, disait-il aux convives campagnards qu'il aimait à réunir, la plus ingénieuse inspiration de cette vaste intelligence, c'est d'avoir su ranimer, à sa dernière étincelle, l'enthousiasme français. La fibre patriotique, celle qui venait de vibrer, quelques mois durant, au nom de la liberté; cette autre que l'orgueil plébéïen avait fait dilater, au mot magique d'égalité, ces fibres, si galvanisées naguère, étaient devenues inertes dans nos cœurs. Mais la gloire nous trouvait encore dociles à ses enchantemens : elle n'avait pas cessé d'être, pour nous, une énivrante poésie, à laquelle on ne savait rien refuser. Napoléon exploita cet élan fiévreux de vanité, d'abord sur le champ de bataille, ensuite dans toutes les sections de gouvernement réunies sous sa main. Guerrier, il soumit et découpa à son gré l'Europe; législateur, il nous donna des codes, qu'il avait paru discuter lui-même; chef de l'église, il releva les autels, sans soumettre le clergé à cette

suzeraineté, qui conserva trop long-temps, à Rome, un fleuron de la couronne de France; fondateur, il ouvrit des routes, jeta des ponts sur les fleuves, éleva des temples et des palais, creusa des canaux, innova des institutions, favorisa les essais, récompensa les découvertes; et de tout cela l'habile enchanteur sut faire jaillir des rayons éblouissans, qui nous empêchent de voir ce que ces merveilles ont coûté, et ce qu'elles peuvent avoir enlevé de substance au bonheur réel du pays. Tant que cette éclatante superficie durera, tant que l'harmonie de nos triomphes résonnera à notre oreille charmée, nous nous laisserons appeler la grande nation, avec l'intime conviction de cette priorité : conviction qui, d'ailleurs, fut, tour à tour, celle de tous les peuples, même des Vénitiens, à l'époque où quelques vaisseaux rendaient leur nid aquatique supérieur au reste de l'Europe, dépourvue alors de marine. Mais s'il nous arrivait des revers, trop peu prévus

par la fatidique confiance de Napoléon en son étoile; si la destinée soufflait un jour sur l'étincelante auréole de notre gloire, nous découvririons alors les plaies profondes creusées dans nos prospérités : nous verrions nos rangs éclaircis, nos champs dépeuplés de laboureurs; nous verrions des enfans faibles et grêles, nés de générations épuisées par la guerre... Hélas! ainsi se termina partout le rêve des grandeurs que l'on fit fleurir par les armes, et je crains bien que nous ne touchions au réveil du beau songe dont nous sommes si fiers. »

Voilà ce que Voralbert disait à la fin de l'année 1811; il ne fallait pas être prophète à cette époque pour prévoir les désastres de 1814.

Peu de mots feront comprendre l'effet que la restauration produisit sur l'observateur montagnard. Après s'être dérobé à la terreur, il avait souri avec mépris au gouvernement directorial; il s'était défié des resplendis-

santes excentricités de l'empire... En 1814, il fit labourer tous les chemins communiquant de son habitation à la grande route de Paris.

Madame de Voralbert avait eu plusieurs enfans, qui, tous étaient morts en bas âge; depuis long-temps son mari était résigné à voir éteindre en lui le nom d'une des anciennes familles d'Auvergne, lorsque, par un événement non moins inattendu que le retour des Bourbons, il lui arriva un fils, le 25 octobre 1814; puis, un second, le 18 décembre 1815. Au moment de sa dernière couche, madame de Voralbert touchait à la quarantaine. Notre philosophe n'avait voulu faire ni de l'administration, ni de la diplomatie, ni le métier de courtisan; il fallait bien qu'il s'occupât à quelque chose : il avait passé son temps à faire des plantations et des enfans.

Les deux fils de Voralbert ne s'appelèrent point Théobald, Oscar, Alfred, Sigismond ou Gustave; souvent le malicieux critique s'était amusé de cette recherche, bourgeoisement

romanesque, qui veut faire de tout nouveau-né un héros par le nom : rien ne lui paraissait plus ridicule, sinon la niaiserie courtisanesque qui, depuis quelques années, se plaisait à nommer *Napoléon*, le fils de la mercière où de l'épicier. Voralbert fit écrire sur les registres de l'état civil, *Louis Jérôme*, pour le premier de ses fils; *Pierre Antoine*, pour le second. On ne soutiendra pas ici qu'il n'y ait pas eu dans cette vulgaire simplicité, un peu plus de faste que dans l'affectation dont l'ex-représentant s'était moqué.

La nature se montra enfin bénigne à la lignée de Voralbert : Louis et Pierre, bien constitués, avides du lait de leur nourrice, annoncèrent de bonne heure deux robustes Auvergnats. A l'âge de trois et quatre ans, il fallait les chercher parmi les pourceaux à l'engrais, leurs commensaux ordinaires, au festin composé de pommes de terres et de son bouilli; parvenus à leur huitième et neuvième année, nul gamin de la montagne ne les égalait en

dextérité à gravir sur les châtaigniers, pour en faire pleuvoir le fruit, dans son enveloppe épineuse. Du reste, nul apprenti chaudronnier, ramoneur ou fondeur de cuillers ne parlait avec plus de pureté le jargon du pays; par contre, nul ne montrait un éloignement aussi déterminé pour la grammaire et la langue de Racine.

Mais lorsque Voralbert pût être assuré que Louis et Pierre réunissaient tous les élémens de vitalité, il songea à leur éducation, et se disposa à les conduire au collège de Sorèze, qui fut long-temps et est peut-être encore l'institution la plus largement constituée du royaume. « Lorsque j'ai vu et apprécié les événemens de mon temps, à ma manière, se dit-il en prenant ce parti, j'étais capable de porter un jugement quelconque sur les hommes et les choses; je dois à mes fils l'enseignement de cette capacité, car elle s'apprend. Le monde est une arène où tout individu descend pour attaquer, défendre ou conserver;

il faut donc, autant que possible, qu'on lui mette à la main une arme de bonne trempe: Ainsi, ferai-je pour mes enfans. Lorsqu'ils auront revêtu leur cuirasse de savoir, et tiendront l'épée offensive ou défensive, ce sera à eux d'en user à leur guise; ma tâche sera remplie; je les laisserai tracer et commencer celle vers laquelle ils inclineront. S'ils se trompent, les deux grands précepteurs de l'humanité, l'expérience et le malheur, ne leur crieront pas vainement *holà!*

I

Vers la fin d'octobre 1837, deux chaises de poste, entrées dans la ville de Clermont en Auvergne, par des portes opposées, roulaient avec fracas sur le pavé anguleux de cette vieille cité. Les habitans, attirés par ce bruit sur le seuil ou aux croisées, selon l'usage des curiosités provinciales, jugèrent avec sagacité que les voyageurs inconnus, mais

sans doute opulens, qu'annonçait le claquement splendide du fouet des postillons, se rendaient à la principale auberge du lieu, qui prenait, non sans quelque luxe d'ambition, le titre d'hôtel.

En effet, les deux calèches s'arrêtèrent en même temps à la porte de l'aristocratique hôtellerie; on en vit descendre deux jeunes hommes dont la tenue et la physionomie, essentiellement diverses, faisaient supposer, de prime-abord, sinon une patrie différente, du moins des points de départ éloignés l'un de l'autre. Mais ce qui surtout intrigua beaucoup la foule badaude rassemblée devant l'auberge, c'est que ces messieurs, dès qu'ils se furent envisagés, se rirent mutuellement au nez.... Ce transport d'hilarité était pourtant le début d'une cordiale reconnaissance, car ils s'abordèrent à bras ouverts, et se tinrent assez long-temps embrassés. Achevons de fixer un doute en disant que, par une coïncidence que nous expliquerons plus tard, les

deux fils de Voralbert revenaient le même jour chez leur père, après un voyage qui n'avait pas duré moins de trois ans, et se rencontraient à Clermont, parce qu'il fallait y passer absolument pour aborder la retraite du comte.

Reste à expliquer ce fou-rire qui, au grand déplaisir des assistans, demeura pour eux une énigme : nous en donnerons le mot à nos lecteurs; mais préalablement, il convient de reprendre ici quelques détails indispensables.

Louis et Pierre de Voralbert n'apportèrent pas le même genre d'aptitude dans leur carrière scolastique, au collége de Sorèze. Louis avait reçu de la nature cet esprit positif et calculateur, qui ne sait se contenter ni des périodes brillantes de l'éloquence, ni des argumens d'une logique même serrée; nulle théorie, nul système, uniquement formé de raisonnement, n'obtenait le moindre empire sur sa confiance; il lui fallait, pour pren-

dre un parti ou adopter une opinion, tout ce que la preuve peut offrir de matériellement démonstratif.... Aussi, dans ses classes de latinité, interrompait-il souvent les leçons du professeur par cette étrange boutade : « Qui nous prouve que ce soit là le vrai sens du texte ? » Louis n'abordait une entreprise, un travail, une étude qu'autant qu'il pouvait entrevoir, en s'y livrant, un but palpable, un résultat qu'on put s'appliquer au profit du bien-être physique, ou tout au moins de la satisfaction démonstrativement comprise. D'après cette manière de voir et de juger, Louis, ne devait être et ne fut effectivement qu'un mauvais latiniste; mais il obtint quelque succès dans les sciences expérimentales. Et comme il joignit de bonne heure à ses vues solidement spéculatives, un penchant qui en était la conséquence naturelle, c'est-à-dire cette convoitise des biens terrestres que les phrénologistes désignent par le nom tout neuf d'*aquisivité*, on présuma que notre jeune Au-

vergnat, pour amasser beaucoup de cet or, qui, dans sa pensée, devait être la première de toutes les réalités, deviendrait infailliblement négociant, armateur ou banquier.

Pierre, entraîné dans une région d'idées aussi vagues, aussi métaphoriques, aussi exaltées que celles de son frère étaient positives, s'éprit avec enthousiasme des auteurs, surtout des poètes grecs et latins. Ses études furent empreintes de cette flamme ardente de l'imagination, qui fond les difficultés, comme le physicien fond les métaux réfractaires au feu puissant du réverbère. Pierre montra cette âcre et effervescente aptitude qui, vivifiant les passions écrites, exhume les héros des temps passés, et leur restitue, toutes flamboyantes de poésie, des vertus qu'ils ne possédèrent souvent que grossières ou sauvages. Chargé chaque année de couronnes scolaires, il s'enfonça de plus en plus dans la vie fictive; bientôt il en vint à mépriser l'existence vulgaire au point de ne vou-

loir plus l'envisager sous son aspect réel : sa vue, complice des aberrations de son esprit, faisait de la nature un poëme incessant, et prêtait les formes de l'épopée aux êtres les plus essentiellement prosaïques. Si Pierre, dans ses promenades, rencontrait quelque chasseur rustique, son fusil devenait un arc, ses guêtres un brodequin antique, sa casquette un bonnet Phrygien ; et l'élève de Sorèze apostrophait cet honnête campagnard d'une tirade grecque, s'adressant au bel Adonis ou au peu chanceux Actéon. Toute vachère, aperçue par lui au pied d'un buisson, se changeait en bergère de Théocrite ou de Virgile ; les yeux écarquillés, la bouche béante, elle s'entendait saluer d'une idylle textuelle du premier de ces poètes, ou d'une églogue du second ; ce qui la déterminait souvent à rappeler son chien, en lui disant : « Ici, Pataud, allons nous-en ; j'ai peur des « fous. »

Telles étaient les dispositions respectives

des frères Voralbert, lorsqu'aux vacances de 1834, ils quittèrent Sorèze pour n'y plus revenir. Le comte, leur père, durant les vacances antérieures, avait reconnu déjà l'élan absolu de l'aîné vers des spéculations toutes matérielles, et l'entraînement, non moins prononcé, du jeune vers un monde idéal. Ce penseur profond, cet homme qui avait expérimenté la vie sous tous ses aspects, comme dans toutes ses directons, préparait depuis long-temps, à part lui, un système lénitif à opposer aux calculs avides de Louis; en même temps qu'il méditait sur les moyens les plus propres à faire arriver, par irruption, les réalités sociales dans le jugement du pauvre Pierre.

Des remontrances, des préceptes, des exemples eussent glissé sur les erreurs fortement enracinées dans ces jeunes têtes, par les exclusions d'un enseignement spécial; Voralbert sentit qu'il fallait mettre le double travers de ses fils en contact avec ce

que la société offre à chaque pas de déceptions où viennent se briser les opinions les plus absolues, les convictions les plus persistantes.

— Mon fils, dit un jour le comte en s'adressant à Louis, je vois que tu te destines au négoce, aux grandes exploitations industrielles.

— Oui, mon père : le progrès a ouvert à l'intelligence mille routes nouvelles, sur lesquelles se groupent de grands et infaillibles avantages.... des avantages mathématiquement démontrés.....

— Par le calcul, sans doute, dit le comte en hochant la tête d'un air malin.

— Oui, mon père, par le calcul, par cette éloquence des chiffres, qui seule est appelée à substituer l'évidence des preuves à la démonstration des résultats...

— Ah ! ah ! reprit Voralbert en continuan son balancement de tête sceptique, je te croyais plus fort dans la partie raisonnée

des spéculations.... Mon cher Louis, il faut aux chiffres, quoique tu en dises, une base logique, et pour qu'ils prouvent quelque chose, ils ne doivent pas reposer sur des hypothèses, même formulées par le calcul, qui a aussi ses utopies. Je fus un des premiers actionnaires de la Tontine Lafarge; au dire des calculs, étourdissans d'avantages *mathématiquement démontrés*, qui firent fleurir cette institution, la longévité ne pouvait manquer d'être une source toujours croissante de richesses : j'avais *calculé*, moi aussi, que si je parvenais à l'âge de soixante-dix ans, les mille écus que je déposais en 1787 à la caisse Lafarge, me vaudraient, à cet âge, vingt cinq mille livres de rente. Or, je touche à ma soixante-huitième année, et le revenu de mon argent ne s'est pas encore élevé à cent écus.... *ab uno dice omnes*. Si je voulais passer en revue toutes les grandes associations, industrielles ou financières, que leurs prospectus nous montrent rutilantes

de dividendes, je me ferais fort d'établir, avec plus de probabilités qu'elles n'en ont à leur service, que le papier n'est pas moins complaisant sous leurs calculs que sous les sermens écrits des amans, et sous les promesses oratoires du trône.

« Tu seras spéculateur, industriel, banquier, *banquiste* si tu veux, mon fils Louis; mais j'exige que tu étudies d'abord le côté de la vie dite positive ailleurs qu'à Paris, où chacun vole avec des ailes d'Icare.

— J'ai le projet de voyager, si vous y consentez, mon père.

— A la bonne heure, mon fils... Et toi aussi, monsieur le poète, il faut voyager, continua le comte en se tournant vers le classique élève de Sorèze; tes professeurs sont des fous, qui t'ont appris exclusivement à penser et à divaguer à la plus grande gloire des dieux et des héros d'Homère, sans t'avoir rien enseigné de ce que tu dois faire dans

le monde actuel, pour ne pas être dupe de tes contemporains...

—Mon père, la bonne morale et la philosophie sont filles de l'antiquité.

— C'est pour cela que notre siècle les traite de radoteuses, et les remplace à sa manière. Je reconnais avec chagrin, mon pauvre garçon, que tu te disposes à pénétrer dans cette république des lettres, où s'élèvent aujourd'hui cent bannières diversement bariolées, où l'on parle cent idiômes plus bizarres les uns que les autres, où le talent est une monnaie de convention, et la réussite l'aubaine d'un joueur audacieux, qui sait filouter un peu. Et puis il y aurait folie, mon cher Pierre, à te présenter, couvert de la simple tunique d'Ajax, à la barrière d'une lice où combattent, armés de toutes pièces, des Paladins du moyen-âge..... Tu ne sais pas cela, peut-être, toi qui as vécu à Sorèze dans une zône impénétrable d'Iliade; eh! vraiment oui, le moyen-âge est l'universelle mo

nomanie de l'époque. Elle n'aura, comme tant d'autres, que la durée d'un de ces caprices nationaux qui rendent notre caractère si difficile à définir; mais si tu venais à te montrer Grec au milieu d'une telle consommation de XVe siècle, arrangé avec variations modernes, nos Périnet-Leclerc, par les cheveux et par la barbe, te mordraient, parbleu! jusqu'au sang; car ils deviennent hydrophobes rien qu'à la vue des ondes du vieux Permesse..... Abstiens-toi donc et voyage.

« Mes enfans, dit ensuite Voralbert, ma vie, depuis trente-neuf ans, a été fort économe de besoins, conséquemment d'argent; j'ai beaucoup semé, j'ai récolté au centuple et dépensé peu. Je puis donc, sans m'imposer la moindre gêne, vous mettre à même de voyager, non pas avec magnificence, mais avec l'aisance qui permet d'explorer, dans toutes ses parties, le champ de l'expérience, afin d'y mûrir cette vocation qu'un père influence toujours imprudemment chez ses enfans.

Je vous assure à chacun mille louis par année, tant que dureront vos voyages; mais je désire qu'ils ne se prolongent pas au-delà de trois ans. Au terme de cette période, vous devrez avoir observé, je pense, assez de choses sages et d'absurdités, pour apprécier les unes et vous garantir des autres. A ce dernier égard, je ne mets qu'une seule restriction au libre arbitre dont je vous laisserai jouir : promettez-moi que vous n'irez pas à Paris avant la fin de votre tournée à l'étranger. Dans notre capitale, voyez-vous, les passions, torrent débordé à travers une carrière dont chaque ambition détruit les limites, entraînent tout, et peuvent tout engloutir : ne vous abandonnez point à ce torrent, avant d'avoir appris à nager sur un fleuve d'expérience moins dangereux.

Les fils du comte lui promirent d'être fidèles à la condition qu'il leur imposait, et quittèrent les montagnes, après avoir donné deux mois seulement à la tendresse de leur mère.

Il est aisé de prévoir la direction que prit chacun des jeunes gens, au début de son voyage, et l'on comprendra tout aussi facilement qu'ils durent se séparer promptement. En effet, l'investigation de Louis, dans les régions de la pensée matériellement spéculative, l'entraînait en Angleterre; tandis que Pierre, subjugué par une puissance poétique non moins irrésistible, se dirigea vers la Grèce, aussi naturellement que l'aiguille aimantée incline vers le pôle. Il est probable que, durant les trois années d'existence nomade permise à nos frères du Puy-de-Dôme, leur vocation respective ne fit que se consolider, au sein des relations qu'ils entretînrent dans les divers pays qu'ils parcoururent; or, au temps où nous vivons, toute tendance devient excentrique, et se revèle par un faste quelconque, fut-ce même de ridicule... Louis et Pierre se rirent au nez, en s'abordant à Clermont, parce que le costume de l'un comme de l'autre était de la plus étrange bizarrerie,

Louis, négociant, armateur, capitaliste théoricien, en attendant qu'il le devint sur les places de l'Europe, portait une ample pardessus, battant les talons de ses bottes, et recouvrant un habit bleu, boutonné jusqu'au menton; de longues guêtres en drap gris à boutons de métal blanc; enfin, sur une chevelure plate, un chapeau à larges bords, dont la forme n'avait pas trois pouces de hauteur. Si vous ajoutez à cela une figure rubiconde, arrondie, dépourvue de favoris, et rappelant, à s'y méprendre, le visage d'un marchand de fromage normand, vous aurez la plus exacte idée des formes extérieures du bon Louis de Voralbert, qui, par cette superfétation d'étrangeté anglo-américaine, croyait fermement avoir communiqué à ses vingt-trois ans, la rondeur, suivant lui caractéristique, d'un puissant spéculateur.

Quant à Pierre, il était facile de reconnaître que sa poésie avait reçu d'importantes modifications dans le cours de ses voyages:

parti gras, haut en couleur et presque imberbe, il revenait maigre, pâle, olivâtre et barbu comme un seïde de Victor Hugo. Il paraissait donc évident que l'élève de Sorèze avait abjuré ses admirations scolaires, pour se faire Moyen-Agiste, nuancé d'école italienne; ce qui, d'ailleurs, était confirmé par sa tenue à la *Fra-Diavolo.* Pierre avait adopté une courte redingote de velours gros vert, fort serrée de la taille, et garnie de boutons d'argent en forme de grelots. Une large ceinture, qui paraissait lui étreindre douloureusement les reins, recevait, à sa partie antérieure, un poignard essentiellement Florentin, dont Benvenuto-Cellini ne pouvait manquer d'avoir ciselé la poignée, au dire du marchand qui l'avait vendu. Sur sa jaquette de fantaisie, notre voyageur faisait onduler, avec une entente artistique profondément étudiée, un manteau brun, dont la pose eût fait le désespoir d'un élève de Paul Delaroche; sur sa tête était posé, au degré d'inclinaison

convenable pour rappeler la coiffure du condottieri, un chapeau à forme conique, garni d'une bourdaloue, dont les extrémités, ornées de glands, se jouaient sur l'épaule gauche.

Lorsque Louis donna, pour la première fois, le nom de Pierre au poète voyageur, celui-ci faillit se mettre en colère, et dit brusquement à son aîné qu'il se nommait maintenant *Antonimo...*

— Quoi! mon frère, s'écria le futur spéculateur, romantique jusqu'à t'être débaptisé...

—Le moyen de s'appeler Pierre, quand on se respecte un peu... J'avais d'abord songé à tirer parti de ce nom prolétaire en l'italiénisant; mais je n'ai jamais pu arriver à rien de moins grotesque que *Pierrotino...* : ce n'était pas tolérable...

—Je le crois; on eût pris cela pour le diminutif de *Pierrot*, et c'eût été à faire reculer tous les poètes du monde connu.

—C'est ce que j'ai pensé, et je me suis arrêté

à *Antonimo,* dérivé reconnaissable d'Antoine, mon deuxième prénom... Par ce léger changement, je demeure fidèle à la volonté de notre père, en m'inscrivant parmi les littérateurs sous un nom harmonieux, et qui caresse doucement la rime...

— Grand bien te fasse..., moi, je n'ai rien changé aux noms que je reçus sur les fonts baptismaux : loin de là, je les ai adoptés tous deux, pour l'honneur de ma signature commerciale.

— Comment l'entends-tu, mon frère?

— Facile à comprendre : je te demande si les statuts d'une société en commandite où anonyme, et les actions qu'elle lancera sur la place, n'obtiendront pas la plus grande confiance, la confiance de l'or en lingots, avec cette signature : *Louis-Jérôme Voralbert,* gérant.

— Pourquoi pas *de Voralbert*?

— Les particules ont perdu leur crédit dans les affaires : les ducs et pairs exploitent

des fonderies, des fabriques, des filatures; si la fortune leur fait faux-bond, ils se mettent en faillite, sous la protection de leur pairie; et l'on redoute les dividendes de cinq pour cent, avec l'appui de seize quartiers, plus, l'impunité politique.

II

Lorsque la famille Voralbert, après le retour de Louis et de Pierre, se fut livrée aux premiers transports de l'amour paternel, maternel et filial; transports, qui, de la part du vieux comte, n'avaient pas été sans mélange de moquerie, l'habitant du Puy-de-Dôme voulut savoir au juste ce que les cent-vingt mille francs consacrés aux voyages de ses

deux fils, avaient produit de résultats appréciables, en s'aidant, pour leur évaluation, d'une expansive condescendance. Louis, interrogé le premier, répondit en se touchant le front de l'index :

— Mon père, je rapporte là des élémens infaillibles de fortune et même de gloire ; car, étendre, fortifier dans son pays les ressources de l'économie industrielle, c'est acquérir des droits à la reconnaissance publique et à ses hommages.

— Je trouve cette réflexion passablement absolue, mon fils, repartit le comte en aiguisant sa réplique d'un sourire voltairien : il faudrait, pour qu'une telle proposition acquît la puissance d'une vérité démontrée, qu'il fut reconnu que dans cet élan d'activité, la dose de philanthropie politique n'est pas restée au-dessous de celle d'intérêt privé; et tu reviens en France à une époque où les croyances sont devenues fort sceptiques sur ce point... Mais continue.

— J'ai parcouru l'Angleterre et les États-Unis, continua Louis, peu déconcerté par cette objection : j'ai vu, dans ces deux grandes ruches d'intelligence productive, tout ce que la pensée a pu créer, tout ce que le travail a pu féconder de connaissances nouvelles, applicables au bien-être des sociétés, et lorsque je les ai comparées à la situation presque stagnante de nos facultés novatrices; lorsque je me suis souvenu des obstacles opposés parmi nous, par la routine et l'inanité, au vol audacieux des conceptions vers cet inconnu, si gros de prospérités, je me suis senti humilié d'être Français. Quoi! me suis-je dit, ce n'est pas chez la nation la plus favorisée sous le rapport du climat, la plus riche des trésors de son territoire, la mieux pourvue d'intelligence pour concevoir et de bras pour élaborer; ce n'est pas chez elle que les chemins de fer sillonnent le pays dans toutes les directions, que la vapeur fait glisser les bâtimens du commerce sur tous

les fleuves, sur toutes les côtes; ce n'est pas en France que les manufactures produisent des myriades d'aunes d'étoffes diverses, mécaniquement tissées; que les métaux coulent, en fleuves de feu intarissables, dans les usines, que les produits de toute sorte, enfin, révèlent à l'univers ce point culminant de civilisation, que nul état ne pourra nous disputer, du jour où nous voudrons fermement l'obtenir et le conserver.

« Voilà ce que je me suis dit, poursuivit notre jeune enthousiaste en se redressant avec toute l'assurance d'un homme qui vient d'émettre des principes irréfragables... Je me sentais animé d'un beau zèle, d'un zèle pieux, en pensant qu'avec votre aide, mon père, je puis être, dans notre chère patrie, un des excitateurs du progrès, que notre timidité laisse endormir sur nos coffres regorgeant d'or, et...

— Tu nous parles de connaissances nouvelles applicables au bien-être social, inter-

rompit le vieux comte, lorsqu'il vit que son fils cherchait un peu le membre de phrase que la conjonction *et* allait lier aux périodes qu'il venait de débiter, en orateur du côté gauche; mais, mon cher Louis, il faudrait examiner aussi le résultat des connaissances *appliquées;* je vais t'en dire deux mots. Je me faufile un moment, à cet effet, dans tes deux *ruches d'intelligence productive.* L'Angleterre est assurément une belle et noble contrée; on y chasse le renard avec magnificence; les courses de New-Market sont une institution on ne peut plus ingénieuse pour se défaire, au moyen de paris vraiment royaux, d'une surabondance de guinées qu'on s'explique parfaitement, lorsqu'on sait que le territoire des Iles-Britanniques est la propriété d'un petit nombre de possesseurs. Sans nous arrêter pour le moment à cette dernière circonstance, qui n'est pas le beau côté de la prospérité anglaise, voyons si elle résulte de l'élan magique de production que tu exaltais tout

à l'heure. Hélas! les fréquentes collisions de Manchester et de Birmingham ne sont confirmatives que d'un état de choses opposé. Cela vient tout naturellement de ce que les manufacturiers, après avoir produit, produit, produit, se voient obligés d'arrêter tout à coup ce mouvement inconsidéré, à défaut d'écoulement... Leurs magasins, leurs entrepôts regorgent, et leurs caisses sont vides... Vainement l'immense marine anglaise, favorisée par des traités de commerce que le gouvernement britannique sait conclure avec une rare habileté, aborde-t-elle, chargée de marchandises, dans tous les ports du monde civilisé; partout elle échoue sur des montagnes de semblables articles, qu'elle-même y apporta précédemment. Il faut bien alors que cette superfluité de produits reflue vers son point de départ; et cet engorgement est non seulement une cause d'inactivité pour les ouvriers, mais un obstacle à la diminution de prix des objets ouvrés. Car le

produit stagnant du manufacturier, ne lui tenant aucun compte de son prix coûtant, il maintient, en attendant, le prix de vente beaucoup plus élevé qu'il ne devrait l'être. Si l'on joint à cela l'inoccupation périodique des classes ouvrières, et l'impossibilité de reporter sur l'agriculture les bras inactifs; si l'on a égard ensuite à la présence dans les ports des marins sans destination, il sera facile de reconnaître les causes de la dévorante chèreté des objets de consommation et particulièrement des vivres en Angleterre : chèreté qui est telle, que la haute noblesse elle-même s'y soustrait en voyageant une partie de l'année à l'étranger, afin de soutenir dignement son rang lorsqu'elle est rentrée dans sa patrie...

« Je ne te parlerai pas de ce que l'état de guerre peut ajouter d'adversités à cette situation politique, en fermant les débouchés du commerce anglais, et les greniers où nos voisins puisent les grains que leur sol

produit dans une si faible proportion. Que serait devenu, je te le demande, non pas seulement la puissance, mais l'existence de l'Angleterre si, comme cela pouvait arriver, Napoléon eut relevé la marine de Louis XIV, s'il eut formé, avec cent vaisseaux et deux cent frégates, le blocus facile des Iles-Britanniques? En admettant qu'il fut possible que l'on fermât tous nos ports, toutes nos frontières, nous mangerions nos céréales, nous boirions nos vins, et nos toisons suffiraient pour nous vêtir... Mais les Anglais! vivraient-ils de leurs percales et de leurs calicots? Que penserais-tu, mon fils, de la prospérité d'une ruche dont les abeilles risqueraient d'être privées du suc des fleurs? Il me semble que j'en ai dit assez pour faire tomber de la robe d'Albion les diamans que tes appréciations superficielles y avaient attachés..... Il y a de l'autre côté du détroit d'énormes fortunes; mais on peut dire, sans crainte d'être rationnellement démenti, qu'il

n'y a point de fortune nationale; et je ne pense pas qu'il puisse y en avoir, tant que toutes les chances de prospérité du pays reposeront sur les bases, toujours flottantes, du commerce extérieur. Malheureusement, la production excessive retient dans les Iles-Britanniques une population plus excessive encore; il y aurait sagesse à en coloniser une bonne partie, puisqu'on n'est pas encore pavenu à faire venir du blé mécaniquement. Puis, sous l'empire d'une sage inspiration, on pourrait dire aux seigneurs : « Mylords, moins de jardins parcs, s'il vous plait, moins de grands bois percés pour la chasse, moins de pièces d'eau, destinées uniquement à ménager d'agréables points de vue : en un mot, moins de terrains rendus improductifs pour satisfaire à des goûts stériles. Alors le sol des royaumes-unis offrirait du travail aux bras oisifs; les moissons suffiraient presque à la nourriture des citoyens; les fermes produiraient des bestiaux; l'existence du prolétaire

anglais ne serait pas à chaque instant une hypothèse; et le luxe des sommités sociales ne formerait pas, dans les villes, une choquante disparate avec le paupérisme qui les dévore.

« Veux-tu, continua le comte, que je débrode la tunique de cette jeune Amérique, si richement dotée par ton effervescente opinion sur le progrès de l'industrialisme moderne : En vérité, cela ne sera pas long. J'admirerai tant que tu voudras ses bâtimens à vapeur, sillonnant les fleuves du Nouveau Monde, comme autant de navires enchantés des mille et une nuits; pour intéresser ton frère, le poète, je peindrai complaisamment la noire vapeur, poussée par jets impétueux hors des cheminées d'airain, dessinant des figures idéales sur le eiel d'azur de la belle Caroline, ou se jouant, fantasque et bizarre, sur la riche feuillée des forêts vierges. Je vais même développer, pour caresser ton utopie, les mille pavillons étoilés des

vaisseaux pressés dans les ports de l'Union: coursiers fringans de la mer, qui semblent ronger leur frein en attendant les opulentes cargaisons qu'ils doivent porter au loin... Mais l'enivrement cesse bientôt si l'on examine, hors de ce prisme, le fond des choses: Les spéculateurs aventuriers que portent ces bâtimens sylphes dans l'intérieur des terres, trouvent parmi les sauvages, témoins jaloux d'une civilisation exigeante, plus de dispositions hostiles que de tendances aux conclusions commerciales. Les chemins de fer sont aussi, pour les peuplades américaines, un sujet de défiance et de crainte... Si elles savent que les rapides vagons favorisent les échanges qu'elles font avec l'homme des villes, elles n'ignorent pas qu'ils peuvent leur apporter, en quelques heures, des ennemis et des conquérans. Enfin, cette marine messagère, dont j'admirais tout à l'heure avec toi l'appareil noble et fier, qu'a-t-elle fait pour les prospérités de la République? Je l'ignore..

Mais, au moment où je parle, d'innombrables faillites se succèdent au sein de l'Union; le gouvernement lui-même voit chanceler son crédit, et la division, signe trop réel du malaise public, gronde parmi les représentans de la nation... Je te demande, mon fils, où se trouve la prospérité des États-Unis, et dans quel coin de cette autre *ruche d'activité*, il faudra chercher l'exemple que tu veux appliquer à notre France. Je m'abstiens cependant de me prononcer encore sur tes projets d'application; en étudiant le terrain où tu prétends, stratège novateur, exercer ta savante tactique, il pourra se faire qu'elle se modifie. J'ai déjà songé à tes subsides d'entrée en campagne : un crédit de deux cent mille francs te sera ouvert, au moment de ton départ, pour te lancer dans les affaires; nous verrons ton expérience à l'œuvre. Mais, crois-moi, laisse refroidir un peu tes vues d'amélioration nationale, en ce qui concerne les ressources du progrès : tes inspirations sur

ce point se trouvent aux antipodes de la sphère d'activité où s'agitent nos intelligences spéculatrices... Tu te prépares à faire diverger généreusement les résultats de ton système; et c'est précisément à faire converger les avantages, d'abord de la société en général aux petites associations, puis de celles-ci aux individus, que s'applique l'industrialisme de l'époque. Recueille en passant cette remarque, mon fils le littérateur: voilà ce qu'on appelle la *poésie* des affaires.

Louis ne répondit à cela que par un signe de tête, fort expressif vraiment, qui signifiait: Eh! mon excellent père, vous ne m'apprenez rien, et je ne me dispose nullement à faire le Don-Quichotte de philanthropie. Je connais le mot d'ordre du *banquisme* industriel: la gloire et la fortune publique dans les paroles; l'intérêt excessivement personnel dans les actions.

— A toi, maintenant, Pierre, ou plutôt Antonimo, reprit le comte en se tournant vers

le plus jeune de ses fils; voyons ce que tu rapportes de tes voyages. Étale à nos yeux ton bagage; fais scintiller devant nous les richesses exotiques que t'ont procurées mes soixante mille francs. Avec cette somme on doit acquérir beaucoup de choses dans le *riche pays d'Utopie*, comme l'appelle Walter-Scott, dont tes futurs collègues en littérature ne copient pas toujours heureusement les délicieuses compositions, bien qu'ils se bornent souvent à les calquer. Je le prévois, ta conscience littéraire a fait peau neuve : L'antiquité a perdu sans doute tout son crédit dans tes opinions; et comme nos livres, nos journaux français parviennent partout, je présume que tu nous reviens tout illuminé *de renaissance;* tout fier d'avoir pulvérisé les palmes d'Homère sur la tombe de Dante, et renversé de leurs piédestaux, Phidias et Praxitèle, pour y placer Michel-Ange et Raphael. Ceci, du reste, est plus raisonnable que d'avoir adopté le costume des brigands de la

Calabre ou des Apennins. Dans un tableau de l'école française entretenue à Rome, cet accoutrement me semble bien placé, comme imitation locale; sur un jeune Français qui, du moins, a dû conserver de ses études quelques notions logiques, cela ne représente, barbe et moustaches comprises, qu'une ridicule mascarade. J'en suis fâché pour le vrai talent qui descend jusqu'à la faiblesse de s'aider d'un si puéril accessoire, mais je n'ai pu parvenir à comprendre encore comment, avec la prétention, si générale aujourd'hui dans les lettres et dans les arts, de se rendre neuf et original, on peut se faire les singes, ou d'un temps dont nous avons laissé loin derrière nous les usages, ou de certaines classes, dont il n'est ni conséquent ni honorable d'imiter les allures et les penchans... Je t'écoute, mon fils Antonimo.

— Je n'essaierai pas, mon père, de soutenir, par le raisonnement, l'attaque que vous venez de diriger contre l'adoption d'une mo-

nomanie que vous pardonnerez sans doute à mon âge : je suis trop jeune encore pour me rendre supérieur à cette imitation, essentiellement française, qui recherche à tout prix le faste et l'éclat. En présence d'une génération avide d'effets fortement colorés, on paraît bien pâle, quand on se renferme dans les conditions du naturel...

— Passons, mon fils; il y a dans ta réponse le texte d'un in-folio de controverse, et sur ce point, il n'est pas temps encore que je me remette sur les bancs. Je vois, du reste, et je t'en félicite, que ton amour-propre n'est pas tout à fait à la hauteur des prétentions de notre jeune école littéraire : à ta place, un coryphée de cette école m'aurait déjà fait comprendre, qu'émise par un vieillard de soixante et dix ans, une opinion quelconque n'est qu'un radotage; attendu qu'au temps qui s'en va courant, la raison, la sagesse, l'éloquence et toutes les sciences possibles, sont le partage exclusif des hommes de vingt à

vingt-cinq ans. Parlons de tes voyages.

—Vous savez, mon père, qu'en quittant les montagnes, je m'embarquai à Toulon, et me dirigeai vers la Grèce, ce pays des illusions juvéniles, cette terre promise des admirations scolastiques. Il se trouvait à bord du bâtiment que je montais, un officier français, qui avait combattu récemment pour la noble cause des Grecs. C'était un homme d'esprit et de sens, à qui je ne pouvais pardonner, durant notre traversée, de désigner sa participation à ces exploits héroïques par l'infime appellation *de campagne de Morée*..... Je ne voyais que des Léonidas, des Thémistocles, des Epaminondas, parmi les modernes Hellènes, et ce mot de *Morée* ne me rappelait que des vulgarités modernes... Mon compagnon de voyage écoutait en souriant mes récriminations, et se bornait à me répondre : Vous verrez.

« Lorsque nous abordâmes sur les côtes de l'antique Peloponèse, je ne tardai pas à com-

prendre le désenchantement de mon ami l'officier : Les Grecs modernes n'ont pas ce qu'on pourrait appeler la religion de leur noble origine; il voient, sans élan de l'âme, ces grands débris dont leur pays est couvert. Il leur arrive rarement, par une impulsion spontanée, d'ouvrir ce sol, trésor inépuisable de richesses archéologiques, à moins qu'ils ne soupçonnent que la terre amoncelée sur la cendre des héros, ne recèle des armes ou des casques ornés d'or. A part ces cupides velléités, l'Hellène de nos jours se montre fort indifférent aux fastes merveilleux de ses ancêtres; et lorsqu'on lui dit que ses traits ont conservé le caractère des physionomies contemporaines de Périclès, sa fierté n'est nullement excitée par ce rapprochement flatteur.

« Nous avons beaucoup exalté en France, le vaillant essor des Grecs vers l'indépendance nationale : Nous y attachions l'idée du souvenir que ces peuples semblaient devoir

conserver de leur grandeur originaire; nous faisions très ample, parmi eux, le sentiment de la liberté et le pieux amour de la patrie... De tout cela, cependant, il n'y avait de réel, chez les masses, que le courage dans les combats, et la longanimité dans les souffrances ou les privations : deux vertus purement espagnoles, ayant un but vulgaire, ainsi que vous en allez juger. Le joug mahométan gênait surtout les habitudes essentiellement mercantiles des Grecs, en ne laissant qu'une carrière étroite à leur activité, qui ne manque pas d'analogie avec celle des Juifs... La révolte de ces chrétiens, contre les Turcs, émanait donc tout naturellement d'une combinaison d'intérêts froissés, se parant d'un beau semblant de revendication des droits nationaux, entendus à la manière des philosophes et des moralistes. Quant au Labarum de Constantin, élevé sur les phalanges grecques, on ne peut en vérité le considérer que comme un appât tendu aux nations chré-

tiennes : appât qui n'a pas manqué son effet ; nos frères de l'Orient ontfait une pêche presque miraculeuse de dévouemens, de louis d'or, de guinées et de ducats : les filets de saint Thomas y eussent été rompus.

« Il est affligeant d'enlever ainsi son épopée à cette révolution, qui fut sublime dans nos journaux d'opposition et dans les chansons de Béranger... Mais la presse avait bien ses raisons pour réchauffer, même par des fables, notre nationalité, assoupie dans les langes de la restauration ; et l'illustre chansonnier voyait en poète le mouvement populaire survenu dans la patrie d'Hésiode et de Pindare. Lorsque les volontaires accourus, de toutes les parties de l'Europe, sous les bannières grecques, virent de près ce peuple incontestablement fort brave, la réalité s'offrit à eux, sous d'autres points de vue, complètement *désenchanteresse* : il y avait de l'héroïsme au cœur des chefs ; mais le patriotisme des populations, si hautement proclamé par

les cent voix de la renommée, vu de près, perdait toute sa sublimité, et ne laissait voir qu'un piètre oripeau de calcul et de trafic comprimés.«—Cet esprit fut tel, pendant notre séjour en orient, me disait un jour mon ami l'officier, que les Grecs, afin de n'en pas perdre l'habitude, exerçaient sur nous, leurs alliés bénévoles et dévoués, une perpétuelle piraterie : Nous avions chaque jour à faire l'application du fameux *Timeo Danaos.* Tantôt un officier français, dormant avec confiance au milieu d'une compagnie de héros, que son expérience guidait devant l'ennemi, se réveillait veuf de sa bourse ou de ses épaulettes; tantôt un tirailleur Souliote, embusqué derrière quelque ruine antique, descendait, d'un coup de carabine, une ordonnance française ou anglaise, que l'on trouvait ensuite sur la route dans un état complet de nudité. Si vous rencontrez jamais le brave général Fabvier, il vous en dira long sur les déceptions qu'il a rencontrées

chez l'héroïque nation; et si Byron a laissé des mémoires posthumes se rapportant à son séjour en Grèce, le chantre de Child-Harold y parle, sans nul doute, des mécomptes nombreux que sa poésie a dû subir dans ces contrées, qui n'ont plus à nous offrir que leur beau ciel et leurs ruines majestueuses, mal connues, parce qu'elles ont été mal explorées. Voulez-vous maintenant, poursuivit le militaire français, un témoignage du caractère de ces dames grecques que le crayon enthousiaste nous a montrées combattant à côté de leurs époux, et les vengeant s'ils succombaient : Je parlais un jour de Byron à la femme d'un négociant de Nauplie, qui l'avait parfaitement connu, et je rappelais le beau zèle déployé par cet Anglais dans la cause des Hellènes..... « Oui, me répondit-elle, il « était assez bien, lord Byron; mais il ne « savait plus que parler, tant il avait dépensé « de poésie dans ses livres. »

Cependant les vives impressions, ou si vous

voulez, les illusions caressantes que j'avais apportées de Sorèze, ne s'éteignirent point dans ces froides réalités : si la Grèce moderne ne s'offrit à moi que prosaïque et saturée de petites passions, mon imagination continua d'exhumer la Grèce antique, en présence de ses monumens. Mais à cet aspect aussi les déceptions vous assaillent : on s'indigne de l'incertitude contemporaine sur un peuple qui tint si peu de place sur la terre, et qui, durant dix siècles, envahit moralement le monde. La pensée est mécontente du faible jour que les historiens ont répandu sur ce contraste étonnant ; car l'épopée de pierre et de marbre contre laquelle échouent, depuis trois mille ans, les injures du temps, ne parle pas moins haut que les poètes d'une grandeur immense, dont les élémens et les moyens demeurent à peu près inexpliqués pour le jugement. J'en demande bien pardon à la vanité académique, mais que nous ont appris les longues et soporiphiques disserta-

tions de nos archéologues qui nous fasse assister à la civilisation grecque ?... Et cependant, lorsqu'on se trouve au milieu des traces qu'elle a laissées en Orient, on sent qu'il peut en jaillir des lumières pour qui saura interroger les monumens, la disposition des lieux, la nature du sol, l'influence du climat, avec cette vivacité de perception, cette sagacité puissante qui embrasse, rapproche, compare le texte des auteurs et les témoignages matériels.

« Pour que cette ère lumineuse de la science commençât, il faudrait envoyer en Grèce d'autres observateurs que ces hommes devenus savans avec labeur, pour satisfaire une ambition qui n'a pu se faire jour, faute d'habileté, dans une carrière plus féconde. J'ai rencontré à Athènes, un de ces érudits de cabinet, dissertateur intrépide à propos d'une corniche ou d'un chapiteau, et dont la mission s'est bornée, j'en suis sûr, à faire parvenir quelques moellons grecs dans nos mu-

sées, ou quelques descriptions en mauvais style aux journaux : conquête sans fruit, où l'histoire ne recueillera pas un atôme de vérité, parce qu'elle émane d'un esprit sans verve, et peu capable de saisir le génie des peuples, attaché pourtant à l'œuvre de leurs mains. Cependant, les faveurs du gouvernement auront devancé le retour du *savant voyageur*; son habit à broderie verte, râpé durant le voyage, ses bottes élimées par les décombres héroïques, lui auront valu le titre d'officier ou de commandeur dans l'innombrable légion... Le but sera atteint...

— Quel but, s'écria le comte en interrompant son fils.

— Eh! parbleu, mon père, le seul que l'avisé savant se soit proposé : son avantage personnel. Je voudrais, poursuivit avec feu Antonimo, je voudrais que de telles excursions fussent confiées, non à des hommes tirés du fauteuil où ils ruminent leur réputation, bien ou mal acquise; mais à ces ac-

tives et vigoureuses capacités, jalouses d'asseoir solidement leur renommée sur des travaux fructueux. Architecte, archéologue ou historien, il faut que le voyageur qui abordera la Grèce antique y apporte une imagination de poète, ou vous n'en obtiendrez que les dissertations d'un rêveur méthodique ou d'un maçon. Ah! que ne voit-on aborder au Pyrée, une commission composée de Labrouste, Duban, Vitet, Mérimée et Victor-Hugo : vous auriez un jour un beau et lumineux résultat, si comme on peut l'attendre de leur conscience, les deux artistes apportaient dans cette investigation toute leur aptitude, et si les trois littérateurs s'y tenaient en garde contre leurs préventions.

— Encore vaudrait-il mieux, reprit le comte, employer ces capacités et d'autres à explorer notre vieille France, qui nous est bien moins connue, peut-être, que la Grèce, parce que nous n'avons que des inspecteurs sinécuristes de nos monumens; parce que

les fonds nationaux qui coulent, pactole débordé, vers tant d'utilités douteuses, ne se répandent qu'en minces filets sur les études historiques; parce qu'enfin les efforts tentés dans cette région du savoir, par quelques hommes laborieux et de cœur, se brisent contre la difficulté de publier les ouvrages utiles. En effet, ces publications, que l'administration générale laisse absolument sans appui, sont subordonnées à la timidité des éditeurs, quelquefois à leur gêne, plus souvent à l'entraînement de ces industriels vers une littérature de caprice : floraison, au moins stérile, que l'on a d'abord imposée au public, que son goût corrompu exige maintenant, et que la librairie s'empresse de fournir en abondance, parce que ces compositions *se vendent*... Pourquoi se déchaînerait-on, après tout, contre cette tendance mercantile ? *vendre*, n'est-il pas le mot d'ordre universel ? l'orateur vend sa parole, l'empirique vend sa drogue, le libraire vend ses livres... Mais si le pouvoir,

au lieu de subventionner les écrivains qu'il redoute, faisait souscrire aux importantes compositions de ceux qui fouillent les archives, étudient les monumens et recueillent les documens épars, notre histoire nationale ne serait bientôt plus une charpente d'illustrations, apocryphes, pour la plupart, dont peu d'écrivains, avec Thierry, ont démontré l'insipide aridité... J'ai dit, mon cher Antonimo, continue ton récit.

— Je le suspendrai, mon père, après avoir essayé de vous exprimer l'indicible sensation que me fit éprouver, à mon entrée dans la capitale du roi Othon, le contact étrange de deux civilisations : l'une remontant à Solon, l'autre née d'hier. Car naguère encore la barbarie se couchait, indolente et insoucieuse, au pied du Parthénon. Aujourd'hui la nouvelle Athènes, percée régulièrement de rues somptueuses, bâties dans le goût moderne, présente, ménagés çà et là, comme points de vue, des temples, des palais, des

maisons antiques : ce qui justifie les noms de Minerve, de Périclès, de Démosthènes, attachés à ces rues, élégantes de tout le fashionnable qui brille à Londres et à Paris. Placez le poète au centre de ce contraste, puis, interrogez son imagination, sur laquelle se sera jouée une foule fantastique drapée de pourpre, se mêlant à la *gentry* anglaise, que l'on rencontre partout, et aux jeunes modistes parisiennes, qui s'émigrent volontiers vers tous les points où l'on fait fleurir les modes et les caprices français. Demandez à ce poète ce qu'il pensera des jets étincelans du gaz, se réfléchissant sur les murs du Lycée, et de la fumée d'une usine à vapeur, tourbillonnant devant les colonnes du Portique..... Le gaz et la vapeur, ces deux créations prestigieuses de notre siècle, ne semblent-ils pas s'être établis là pour abaisser la superbe d'une époque tant vantée, où le boudoir d'Aspasie était sans vitres, l'astronomie sans instrumens, le navire sans boussole, la peinture sans clair-

obscur, la pensée sans moyens de publicité... Et pourtant quelle profondeur de philosophie, quelle admirable entente des arts, quelle sagacité législative, quelle habileté à conduire les cohortes guerrières... Eh! dans l'aptitude des divers âges, pourquoi cette merveilleuse perspicacité, cette immensité de conception dans une chose, et pourquoi l'enfance complète de l'intelligence dans une autre? Est-ce sagesse, est-ce calcul de la Providence?... Il faut refermer ce gouffre avant que la raison s'y perde... car quelle expérience avait pu échapper à l'homme dès la période grecque : il était tombé, déjà, plus d'années dans cet océan sans rives qu'on nomme le Temps, qu'on ne voit soulever de grains de sable par la trombe du désert africain.

III

« Désabusé sur l'héroïsme pur des Grecs contemporains, mais toujours ivre des grandeurs de la Grèce antique, continua Antonimo le jour suivant, je parcourus successivement le continent et les îles où fleurit cette puissance, qui nous a laissé tant de témoignages de son existence glorieuse... Ces restes précieux ne disent rien aux esprits vul-

gaires : J'avais interrogé, à l'origine de mon séjour dans le Péloponèse, un sous-intendant militaire français, sur les ruines éloquentes que je brûlais de visiter : « Fadaises que cela, me répondit cet homme lourdement positif; on vous montre d'énormes tas de pierre, en vous disant : Ici fut Thèbes, Micènes, Argos; pour moi, je n'ai jamais été jaloux *d'aller à Corinthe*, même dans le sens matériel... » Cette dernière phrase, prononcée avec un rire passablement niais, me prouva que mon homme n'irait jamais à Corinthe dans le sens figuré.

« Il faut être doué de cette vue de l'âme, de cette aptitude d'observer et de sentir, qui distingue les penseurs des autres hommes, pour assister, en digne spectateur, au grand drame de souvenirs qu'évoque, à chaque pas, la patrie de ces géans de la pensée et de l'action, qui furent jadis en si petit lieu compris, comme disait Montaigne. Sous l'influence de cette organisation d'élite, on voit

les pierres, éparses dans la plaine, se replacer, par assises, pour relever les remparts, ainsi qu'il en fut, dit-on, des murs thébains, aux accords d'Amphyon. Obéissant à la voix intuitive, Hélène, protégée par le crépuscule, se glisse hors du palais de Ménélas; elle rejoint, derrière le bosquet sacré, l'amoureux Pâris, qui, la soulevant d'un bras nerveux, la place sur son char, que deux coursiers emportent soudain à travers la plaine poudreuse.

« Quel est ce défilé sauvage où semble s'emprisonner, à regret, une nature triste et rêveuse... On a nommé les Thermopyles. Alors la seconde vue du poète lui montre, écrits sur un rocher, avec la pointe d'une épée sanglante, ces mots que des yeux vulgaires ne liront pas : « Passant, va dire à « Sparte que nous sommes tous morts ici pour la patrie. »

« Dans l'île d'Égine, l'épopée de l'imagination fait reverdir les bosquets délicieux où

Laïs livrait ses trésors de charmes aux grands, aux héros, aux philosophes, qui subissaient ses caprices enivrans, jusqu'au point d'amonceler aux pieds de cette courtisane plus de talens d'or qu'il n'en eut fallu pour payer une couronne.. A Égine, sur une plage maintenant déserte, l'artiste inspiré retrouve les banquets somptueux, rallume l'illumination magique, entend les concerts divins que l'enchanteresse de Corinthe préparait avec tant d'art, pour faire succomber la sagesse d'Aristipe.

« Que maintenant Hugo et Delaroche s'arrêtent à Ithaque, devant ce vieux pan de muraille auquel s'appuie une misérable chaumière : c'est le palais d'Ulysse... Ah! quel que soit alors, pour l'un et pour l'autre, le culte du moyen-âge, cette barbarie vêtue de velours ou bardée de fer, ne l'abjureront-ils pas un moment...? Oui, Pénélope renaît, dans le vers du poète comme sous le pinceau du peintre, courbée sur son métier, usant les heures à broder et débroder, afin de trom-

per les désirs de ses amans et peut-être les siens... Puis, une voile qu'on aperçoit à l'horizon, annonce le plus astucieux des Grecs, retrouvant enfin son royaume après sept années d'aventureuses recherches... Cette mer blanchissant sous les rames, ce navire aux flancs dorés, cette proue couronnée de roses, ce sera le second plan du tableau de Delaroche, ou du poëme d'Hugo.

« Et pourtant, au milieu des prestigieuses exhumations de la poésie, le jugement, cette balance sévère des appréciations humaines, s'élève, à chaque pas que vous faites en Orient, contre les séductions de l'esprit. L'œil refuse de reconnaître, près de Salamine, la mer où succombèrent les innombrables galères de Xercès; du haut des Thermopyles, on comprend moins encore que toutes les plaines environnantes aient pu contenir les millions de Perses qui inondaient la Grèce, au moment où quelques centaines de Spartiates firent de leurs cadavres,

une digue opposée à ce débordement, à ce cataclisme d'ennemis.

«Les capitales, elles-mêmes, si puissantes, si populeuses, si fécondes en guerriers, au rapport des poètes et des historiens de l'antiquité, que deviennent-elles pour le regard qui mesure l'étendue de leurs ruines? que devient cette Thèbes aux cent portes, dont les débris couvrent un espace moindre que celui occupé par nos villes modernes de quatrième ordre. A Athènes, une population de 15,000 âmes se presse, en quelque sorte, sur le territoire où s'élevait l'orgueilleuse capitale de l'Attique, le centre et le modèle des magnificences de la civilisation grecque, le Paris de Périclès,

« Et, lorsque sur un coin de désert, dans l'Asie-Mineure, mon guide, en étendant le bras vers quelques monticules de pierres et de marbres brisés, m'eut dit: *là fut Troie!* je demeurai sans émoi.. « Etait-ce donc, m'écriai-je, contre une forteresse d'Opéra que s'escri-

mèrent, dix années durant, toutes les phalanges, tous les héros de la Grèce!... O! sublimités d'Homère! que vous devenez pauvres, soumises au coup d'œil géométrique... Un jeune pâtre arabe gardait des chameaux, assis sur un fragment de colonne; je lui fis demander où coulait l'Eurotas: il nous regarda stupidement; et s'étant pris à battre de son bâton ferré les décombres qu'il foulait aux pieds, il fit jaillir jusqu'à moi, dans ce jeu de son oisiveté, quelque parcelle du palais de Priam.

« Bientôt j'abordai les contrées où fleurit cette civilisation arabe, que le temps laissa tomber entre la grandeur romaine et la renaissance: je suis obligé de convenir qu'il en reste des traces plus imposantes que les monumens antiques Ces peuples du moyen-âge oriental, poètes dans toutes les phases de la vie, savaient égaler, avec une industrieuse audace, les constructions grandioses des maîtres du monde, en créant cette délicatesse

exquise, cette légèreté féerique qui fait le charme de leurs édifices.

«Quand je passai, voyageur trop rapide, sur le littoral africain, un nouveau spectacle frappa mes yeux : ce fut le mélange, peut-être pourrait-on dire, par un trope hardi, la rivalité de vestiges héroïques qui s'offrit à moi... Ici, les masses égyptiennes; là, l'élégance grecque; plus loin, la splendeur romaine; ailleurs, les sveltes filigranes découpées sur des édifices rappelant l'ambition moresque; et quelquefois confondues l'Egypte, la Grèce, Rome et la période arabe; admettant, sur un coin de la plage, le témoignage des courtes somptuosités de Carthage...

« Hélas! il ne reste presque plus rien de la fière rivale de Rome : son territoire, profané par les habitans de Tripoli, sert à déposer leurs immondices... Mais là, m'apparut, à travers un mirage fantastique, l'admirable tableau de Guérin, cette page animée de Virgile, où le célèbre artiste a peint Didon si volup-

tueuse en écoutant; Énée, si noble en racontant; et le faux Ascagne, si malin en méditant.

Je ne m'arrêtai plus qu'à Alexandrie, où m'assaillirent mille souvenirs, que domina le souvenir de cette Cléopâtre, trop embellie par l'histoire et la poésie; * mais qui, toute laide qu'elle fut, vit tour à tour à ses pieds César et Antoine.... Peut-être même se donna-t-elle la mort par dépit d'avoir vu la subtilité d'Octave, échapper à ses enchantemens, dont le Tasse s'inspira plus tard, pour créer son Armide.

A ce grand exemple du pouvoir d'une

* Les poètes, surtout les poètes français, sacrés et profanes, ont peint les dames de l'Afrique et de l'Asie avec les pinceaux de Mignard : Sémiramis, Cléopâtre, la vierge Marie, la Madeleine, dans leurs portraits, sont blanches et rosées; Racine prête à la mère d'Athalie *cet éclat emprunté* dont les marquises de l'Œil-de-Bœuf ornaient leurs visage. Et cependant les femmes de ces climats brulans avaient, comme elles l'ont encore aujourd'hui, le teint cuivré. De plus, Cléopâtre était petite, maigre, dépourvue d'attraits. Les écrivains de l'antiquité, moins galans que les nôtres, l'ont peinte ainsi.

femme, je pus opposer, à Alexandrie, une abnégation de fierté plus surprenante : on me montra la maison dans laquelle Almansor-le-Grand, dominateur de l'Afrique, d'une partie de l'Asie et de presque toute l'Espagne, se condamna, pour le reste de ses jours, à l'humble condition de garçon boulanger, en expiation du meurtre commis par lui sur un gouverneur de Maroc, au mépris de sa parole royale... Almansor était pourtant un barbare! Plut à Dieu que les souverains modernes s'infligeassent une telle pénitence.... non pour le meurtre d'un homme; mais pour ces massacres organisés, qu'on appelle des guerres politiques... On verrait, dans le cours d'un siècle, bien des têtes couronnées mettre littéralement la main à la pâte; ce qui, probablement, leur apprendrait à ne pas altérer le pain des peuples.

« Que vous dirai-je, mon père, de la malheureuse Espagne, où je me rendis en quittant l'Afrique? quelle nation est elle-même, au

sein des convulsions d'une guerre civile? Dans cette contrée, où la nature se montre toujours disposée à sourire, sans obtenir jamais la moindre assistance de l'homme, on ne peut admirer aujourd'hui que les traces splendides de la domination Maure. C'est grâce aux monumens dus à leurs vainqueurs, que les orgueilleux Castillans fixent quelques instans les regards et l'attention des étrangers..... Sciences, littérature, arts, industrie, morale, dignité patriotique, tout est noyé dans des flots de sang espagnol, versé par des mains espagnoles, pour une double cause qui n'est nationale ni dans l'un ni dans l'autre parti. Il n'est plus possible de reconnaître l'esprit chevaleresque dont on se prévalait, à Séville comme à Madrid, à Tolède comme à Grenade, lorsque Charles-Quint régnait en Espagne, étendant son sceptre sur ces belles régions de l'Inde qui lui envoyaient tant de puissance, avec tant d'or. Ces Andalouses, si vantées et si dignes

de l'être, par l'éclat de leur beauté et l'éclat romanesque de leurs passions, vous les trouverez aujourd'hui languissantes et rêveuses. Leur vie est décolorée, leur verve de sensations dépourvue d'aliment; car elles ne savent à quoi se prendre pour aimer ou pour haïr. Les aversions, les vengeances politiques n'appartiennent pas au caractère de ces beautés du sud, qui ne veulent être que femmes. Peu leur importe la couleur des bannières; ne les a-t-on pas vues, durant l'invasion Napoléonienne, adorer ces Français, qui soudaient de toutes parts les chaînes de la vieille Ibérie....? Il est vrai qu'elles les poignardaient quelquefois; mais dans ces paroxismes de frénésie jalouse, qui sont en Espagne autant de transports amoureux..... L'expression n'est point forcée : L'extase du bonheur est, pour la jalousie des dames Espagnoles, le signal du meurtre.... C'est un plaisir atroce oublié jadis, dans ces parages, par quelque Romaine de la cour de Néron.

Une Espagnole tue par amour comme par haine : elle frappe avec la même fureur l'amant qu'elle idolâtre et la rivale qui lui dispute sa possession... Ces femmes aux transports ardens pleurent celui qui vient de succomber sous leur dague, et le suivent souvent dans la tombe qu'elles ouvrent pour lui..... Quant au soupirant congédié, il ne leur inspire qu'indifférence et dégoût, tant ces habiles sectatrices de l'amour savent mettre à profit la durée de cette fièvre chaude du cœur.

— Demain, dit Antonimo en suspendant son récit, je vous parlerai de mon voyage en Italie.

IV

— Les Italiens de nos jours, reprit Antonimo, le lendemain, à l'heure du déjeûner, m'ont paru, mieux que les Grecs modernes, comprendre la grandeur de leurs ancètres; mais je crois l'opinion qu'ils en ont, acquise par les communications étrangères, plutôt que fondée sur des convictions nationales.

« On retrouve dans l'état pontifical surtout le

type, assez bien conservé, des physionomies romaines du vieux temps : Voilà, je crois, tout ce que ces Italiens doivent à la nature de rapports avec le peuple roi. On remarque, il est vrai, parmi eux, quelques habitudes antiques : femmes et hommes semblent avoir emprunté aux monumens l'art de draper leur robe ou leur manteau. Mais que ces usages soient une transmission successive des mœurs originaires, je n'en crois rien. Avant les excursions militaires de Charles VIII, Louis XII et François Ier, au-delà des Alpes, Rome, jadis maîtresse du monde par les armes et la civilisation, était, au centre même de sa gloire, une puissance idéale et presque fabuleuse, dont le sacerdoce s'était efforcé d'éteindre jusqu'au souvenir. Le Colysée, ce théâtre où cent mille spectateurs assistaient assis aux jeux sanglans du cirque, était devenu un calvaire ; les papes avaient jeté sur le Panthéon le manteau de Saint-Pierre ; partout, enfin, un zèle sacrilége, dans

sa ferveur religieuse, anéantissait les monumens des siècles héroïques..... Disons plus, cette période éclatante fit long-temps lacune dans l'histoire, pour les Romains abusés: Tite-Live, Tacite, Salluste, les poètes et les critiques du règne d'Auguste ou des époques antérieures, demeuraient enfouis avec soin dans de rares bibliothèques; car les manuscrits appartenant à l'antiquité anté-chrétienne avaient partagé le naufrage de l'empire; et lorsque celui-ci s'était réfugié, chétif, épuisé, sur les rives du Bosphore, on avait été lent à retrouver ses annales.... L'ignorance des nations fut toujours le plus puissant auxiliaire du despotisme.

« Mais quand l'étude et le labeur eurent tiré de leur longue léthargie les lettres grecques et romaines, il devint plus difficile de cacher ce flambeau renaissant aux descendans du grand peuple; on y parvint toutefois, jusqu'à un certain point, parce que la frivolité moderne favorisa cette entreprise.

Les sujets du Saint-Père, sensuels, voluptueux, ivres d'harmonie, restèrent indifférens aux fastes de leur patrie, même lorsque Léon X et Sixte-Quint restaurèrent, dans la capitale du monde chrétien, les témoignages de ses splendeurs passées. Il fallut, pour exciter l'orgueil patriotique en ces lieux, relativement aux illustres origines, faire vibrer cette fibre, si sensible au cœur de tous les hommes, l'intérêt personnel.... J'achève de dire hardiment ma pensée: la fierté nationale des Italiens, depuis le seizième siècle, ne fut point un sentiment; ce fut une spéculation. Sans doute je parle ici des masses; et je me hâte d'ajouter qu'en tout pays, les esprits élevés forment de notables exceptions.

«Les Italiens comprennent maintenant que le destin a placé près d'eux des élémens d'industrie et de lucre, infiniment moins antipathiques à leur nature, quelque peu indolente, que la culture des terres et l'activité de l'artisan. Ils comprennent qu'exploiter

l'enthousiasme, exciter l'admiration peut être un excellent métier; ils l'exercent.... Certes aucune profession ne pouvait mieux convenir à leur langue, si riche, si harmonieuse; à leur pantomime, si animée, si théâtrale.... Tout cicérone de Rome ou de Florence, est véritablement poète, au désintéressement près. Or, comme la poésie a ses licences, il faut recueillir avec défiance les récits et les descriptions de ces conteurs zélés, car on risquerait d'apporter en France ou en Angleterre, une variété d'*impressions* largement frauduleuses. Je sens bien que, si la *gentry* anglaise voyage, en Italie comme ailleurs, pour combattre le spleen, la librairie française a imaginé des commis-voyageurs, *hommes de style*, qui parcourent les contrées *pittoresques* pour procurer à nos *sensations* un nouvel assortiment de phrases, signées des noms en crédit, et que cela suffit pour constituer un *débit forcé*. Mais les livres survivent à la génération pour laquelle ils sont faits: dans quel-

ques dix ans les noms proclamés par la vogue pourront bien avoir perdu leur magie; et si Dieu fait la grâce aux lecteurs d'alors de comprendre les sublimités qui nous émerveillent aujourd'hui, peut-être oseront-ils dire que nos grands écrivains ont créé une Italie de caprice passablement grotesque.

« Heureusement pour les auteurs de l'antiquité, leur époque compte pour bien peu de chose dans les spéculations voyageuses de nos jours. Hélas! que seraient-ils devenus, ces honnêtes anciens, si nous nous étions pris à refaire ce qu'ils ont fait.... Mais ils nous a paru plus simple de le nier..... *Requiescant.*

« C'est à la renaissance que nos voyageurs se sont attaqués: la renaissance envoie, bon an mal an, de l'autre côté des Alpes, vingt littérateurs français, y compris les dames: car le beau sexe s'en mêle d'autant plus volontiers que les allures italiennes lui plaisent assez.... Eh bien! vous avez vu ce que cela

produit! les Italiens eux-mêmes, en lisant les compositions *poétiques* écrites sous leur ciel inspirateur, se sont écriés souvent, à propos de leurs héros ou de leurs monumens, travestis en marchandise d'éditeur:

Si j'en connais pas un, je veux être pendu.

« Cette exclamation a dû particulièrement leur échapper, lorsqu'ils ont vu nos poètes, nos peintres, nos statuaires, obéissant à une tradition de la Villa-Medicis*, revêtir un costume étrange, et se donner un air rebarbatif, par imitation de bandits qui, affublés ainsi, n'existèrent jamais que sur la toile. Assurément les *braves* ne manquent pas dans l'Apennin, dans la Calabre, dans les monts de l'Illyrie et de l'Albanie ; mais je puis vous affirmer que rien, dans leur costume ni dans

* Palais où se tient à Rome l'école française de peinture, de sculpture et d'architecture.

leurs manières, ne tient de la poésie. Tous les voyageurs impressionnables qui nous reviennent d'Italie, jouent au brigand comme les enfans jouent au loup-garou: Veuillez, mon père, me pardonner d'avoir pris part à ce puéril amusement. Vue sous un certain aspect, la raison peut ressembler au ridicule; j'ai craint d'avoir à rougir d'être sage parmi les fous.

V

Le comte de Voralbert approuva beaucoup plus dans les voyages poétiques d'Antonimo, et dans la série de réflexions qu'ils lui avaient suggérée, que dans les considérations d'intérêt positif que Louis Jérôme avait développées, et semblait vouloir appliquer. « L'avenir de mon poète m'inquiète moins que celui de mon spéculateur, se disait-il en

méditant un matin sur le parti qu'il devait prendre avant le départ de ses fils pour Paris; l'essor de l'imagination, chez un jeune homme qui sait raisonner, est facile à comprimer; mais il n'en est pas de même des erreurs du calcul, pour l'industrialiste entreprenant qui croit à l'infaillibilité des chiffres; et dans tous les cas, l'expérience du dernier coûte infiniment plus cher que celle du premier... Les débuts littéraires sont si nombreux, je pourrais dire si populaires, qu'ils ont subi un rabais équivalent à celui des percales et calicots. Que faut-il, en effet, pour se faire apprenti littérateur? le moyen de se soutenir à Paris durant une couple d'années, dans un système d'expédiens qui vous assure toujours une redingote propre et irréprochable de forme, une chevelure soignée, un chapeau à la mode du mois et un dîner, pris clandestinement chez Flicoteaux, la providence des illustrations à leur point de départ. Quant à l'initiation

proprement dite, il est deux manières d'y procéder : la paternité d'un tiers de vaudeville ayant réussi et que vous avez composé seul ; ou l'abandon gratuit de votre premier roman à quelque éditeur philanthrope, que vous parviendrez à trouver, après une quinzaine de mois consacrés à le chercher, parmi les libraires qui se vantent incessamment d'être les parrains d'une infinité de réputations littéraires. Le vaudevilliste se soutient quelque temps avec le produit d'un premier ouvrage ; le romancier vit au jour le jour, en faisant partager à ses créanciers l'espoir qu'il fonde sur le placement profitable de son second roman.

« Plus heureux est l'écrivain débutant, subventionné par un père crédule pour faire son droit à Paris, et qui dévie, à l'insu du vieillard confiant, d'une si noble et si grave carrière, pour guerroyer en partisan dans la république des lettres ! je dis *guerroyer*, parce que le mot est essentiellement tech-

nique: la fortune littéraire se tient, au temps où nous vivons, dans un fort, avec bonne garnison de rivalités et d'ambitions. Or, ce n'est qu'en franchissant des fossés, en escaladant des remparts, en débusquant des adversaires, qu'on peut saisir et soumettre la quinteuse déité... Il est plus sage de pénétrer par ruse dans une place si bien défendue : le prix des *inscriptions* est alors fructueusement dépensé en déjeûners délicats, mouillés de champagne : espèce de gâteau dont certains Cerbères, toujours disposés à crier : *On n'entre pas!* se laissent volontiers affriander. Ces légers subsides, distribués adroitement, procurent à l'auteur de l'in-octavo une *réclame* semi-bienveillante ; au dramatiste un compte-rendu aigre-doux, et c'est déjà beaucoup... A ce point de succès, le savoir-faire avisé vient grandement en aide au jeune écrivain ; une bagatelle suffit quelquefois pour le lancer tout-à-fait : l'on a vu telle réputation nouvelle s'élever de plein vol jus-

qu'à la vogue, pour un paquet de cigarettes ingénieusement offert à la maîtresse d'un critique renommé.

« Que sera-ce donc si l'aspirant dispose annuellement des dix mille francs que je veux donner à mon fils Antonimo? Avec dix mille francs assurés, on en dépense vingt: c'est un usage que le progrès n'a pas innové; et cette dernière somme suffit pour enlever de vive force la réussite que l'élève en droit ou en médecine n'obtient que par subtilité. Ces vingt mille livres de rente donnent appartement à la nouvelle Athènes, tilbury, groom, poney, entrée au Jokeys-Club, place au balcon des Bouffes ou de l'Opéra, avec jumelles d'or, et maîtresse parmi les actrices premiers sujets du boulevard : Toutes choses qui se prêtent (la maîtresse comprise) au rédacteur d'un feuilleton puissant... Avec sa pension de deux ou trois mille francs, le Dupin ou le Dupuytren apostat carotte lentement des éloges en littérature : après deux ou trois an-

nées d'exercice, on dit de lui, s'il a su conduire sa nef (car il ne s'agit nullement de la cargaison de mérite qui s'y trouve), on dit: « C'est un garçon ayant de l'avenir... Possède-t-on, ou plutôt dépense-t-on vingt mille francs par année, il y aurait parbleu! folie à restreindre ses prétentions au titre d'homme d'esprit ; on a sa place marquée parmi les génies du siècle : car le génie, c'est le succès; le succès, c'est le bruit et l'éclat.

« Ainsi, mon fils Antonimo sera un homme illustre, et cela ne me coûtera que vingt mille francs chaque année, avec la facilité de faire redescendre ce jeune homme au rang des simples mortels, s'il ne parvient pas, aussi promptement que je le désire, à se maintenir, sans déboursés, au nombre des illustrations contemporaines.

« Quant à mon fils Louis, les choses doivent être vues sous un aspect différent : dans la carrière qu'il embrasse, l'éclat et le bruit ne séduisent qu'un moment des yeux habitués

à chercher le *positif* sous l'apparence; il faut donc que ce positif, cette chance palpable, comme disent les gens du métier, se trouve sous la main de mon spéculateur. Je l'y placerai; mais avec mesure : deux cent mille francs, exploités par un homme habile, surtout par un homme favorisé de ce don que Mazarin plaçait au-dessus de tous les talens, le bonheur, deux cent mille francs, dis-je, sont la base suffisante d'une grande prospérité spéculative ; et je considère ce capital comme excédant ce qu'on peut raisonnablement consacrer à une école. Si mon aîné voit fondre cet avoir au feu de ses vastes desseins, et qu'il me dise : Encore! Je lui répondrai : « Louis, c'est assez de hautes spéculations; reviens dans nos montagnes, le *positif* réel c'est la charrue. Si tu persistes à poursuivre la chimère qui ta ruiné; si tu vois toujours en perspective une fortune colossale t'ouvrant les bras, réalise-là, comme Dieu

fit le monde, *de nihilo;* je ne veux plus jeter de l'or aux hasards de tes essais.

On voit que le vieux encyclopédiste, l'observateur attentif d'un demi siècle de destinées politiques, savait, du fond de sa solitude, juger avec sagacité toutes ces choses qui tourbillonnent pêle-mêle dans le monde actuel. Lorsqu'il fit connaître à ses fils la détermination qu'il avait prise, et les ressources qu'il mettait à leur disposition, il leur déclara que le parti, longuement médité, auquel il s'était arrêté à cet égard, serait immuable, et qu'ils devaient s'y conformer. « Ainsi, mes enfans, ajouta le comte, je vous lance au milieu de la société comme ces coursiers bien appris, qui ne sentent point la bride tant qu'ils savent tempérer leur ardeur, mais pour lesquels le frein devient dur, dès qu'ils essaient de s'emporter. Faites-vous célèbres, faites-vous riches avec les ressources que je vous ai départies; je m'en réjouirai

et même je m'en glorifierai. Je ne prétends, dans les limites que j'ai posées irrévocablement à l'essor de votre ambition respective, diriger en rien ni vos idées ni vos actions : ce serait vraiment m'imposer une trop grande responsabilité. Après six mois de séjour à Paris, vous serez convaincus, comme tous les hommes de votre âge, qu'il n'existe d'inspirations heureuses parmi nous que depuis une quinzaine d'années; que jusqu'alors la pensée fut en toute chose inféconde et débile ; en un mot, que les conceptions normales sont dues à la jeunesse actuelle, prise entre vingt et trente ans. Néanmoins, il m'arrivera peut-être, malgré ma caducité, commencée depuis le premier mois de ma quarantième année, selon les appréciations les plus indulgentes de la jeune France, il m'arrivera de jeter quelquefois mon mot à travers vos entreprises ou vos projets, quand je les connaîtrai, et cela sans la moindre intention de les influencer : car je pense, mes enfans,

que, s'il faut marcher avec prudence dans toute carrière où la conviction sert de guide, l'on doit le plus souvent être sourd aux cent voix toujours prêtes à crier *par ici*, en indiquant cent directions diverses. Mais si la nécessité de mon *veto* matériel arrive, n'espérez pas me faire changer d'avis; ce sera à mon tour d'être entêté; j'aurai pour moi deux argumens sans réplique : l'expérience de vos erreurs et la clé de mon coffre-fort.

VI

En décembre 1837, nos jeunes voyageurs montèrent dans la diligence faisant le trajet de Clermont à Paris, sous la raison Laffitte, Caillard et compagnie, et sous la pompeuse désignation des *Messageries générales.* Ils avaient ambitionné des places dites de coupé, afin d'observer en route, l'un les établissemens industriels, les usines, les essais agri-

coles ; l'autre, cette belle nature des rives de la Loire, sur le manteau de laquelle divers âges ont attaché leurs monumens. Mais deux graves Anglais, jouissant d'une priorité d'inscription inattaquable, occupaient le coupé, près d'une jeune et fort jolie Anglaise, dont le poète Antonimo regretta vivement la compagnie. Pour Louis-Jérôme, il vit s'échapper, avec plus de déplaisir encore, l'occasion d'aspirer, d'une intelligence britannique, cette quintescence spéculative qui ne se trouve, prétendait-il, que chez nos voisins d'outre-mer.

Cependant il espéra du moins entretenir obscurément sa verve, lorsqu'il eut reconnu dans la diligence une de ces physionomies types qui révèlent tout d'abord un commis-voyageur : je vois, se dit-il à lui-même, qu'avec cet homme, aux vues sans doute fort circonscrites, il faudra m'interdire les hautes questions d'économie publique, et me borner aux vulgaires appréciations du sucre de

betterave; mais ce sera toujours cela : le convive habitué aux mets délicats, dîne, au besoin, d'un plat d'haricots. Louis ne tarda guère à s'apercevoir, hélas! que son appétit industrialiste allait avoir à s'imposer un jeûne à peu près absolu : le commerçant nomade, sur l'entretien duquel il avait fondé d'infimes espérances, voyageant pour la propagation des allumettes chimiques, ne connaissait que *son article*, qu'il préconisait du reste avec beaucoup d'intelligence; plus le répertoire des Variétés, auquel il était redevable d'une multitude de bons mots au gros sel, qui faisaient fortune à table d'hôte.

La providence des voyageurs avait mieux servi Antonimo : il se trouvait enclavé entre un gros chaudronnier, espèce de marmotte bipède, qui ne fit guère qu'un somme de Clermont à Paris, et une petite actrice très sémillante, qui venait débuter au théâtre du Palais-Royal, pour doubler mademoiselle Dejazet. En lui tenant compte de semblables

prétentions, on pouvait parier que la jeune artiste n'avait pas d'habitudes conformes à celles du chaudronnier, surtout lorsqu'elle se trouvait en voiture à côté d'un poète revenant d'Italie. Jusqu'à quel point Antonimo fut-il persuadé à cet égard? c'est ce que nous devons, pour le moment, taire à nos lecteurs, en avouant toutefois qu'il y eut, pendant la première nuit du voyage, un trait de lumière jeté d'une manière tout-à-fait inattendue sur cette matière.

Indépendamment des cinq voyageurs déjà connus, il y avait, dans la partie de la machine roulante appelée l'intérieur, une sixième personne qui, depuis le départ, gardait un *tacet* si absolu qu'on ne pouvait soupçonner sa qualité, non plus que le motif de son voyage. Lorsque les épaisses ténèbres d'une nuit d'hiver eurent enveloppé le pesant équipage, ce personnage mystérieux cessa de se taire; mais s'il rompit le silence, ce ne fut ni pour révéler ce qu'il était, ni pour apprendre

ce qu'il se proposait en voyageant. Un formidable ronflement succéda à son mutisme, et dominant d'une tierce celui du chaudronnier, sembla réserver à ce dernier la partie de basse dans cet incommode duo. Durant ce morceau nasal, Louis, tout en rêvant actions, dividendes, capitaux doublés, brûlait à la portière un cigarre, dont la fumée se perdait dans le brouillard. Quant au commis-voyageur, peut-être eût-il été difficile à Meyer-Beer lui-même d'apprécier le degré d'harmonie qu'il mariait au duo ronflant mentionné ci-dessus; toujours est-il certain qu'il s'en faisait l'accompagnateur.

Or, à quelque point qu'ait été portée la flexibilité des ressorts dans nos entreprises de messagerie, il faut avouer que, sur les routes mal entretenues, elles laissent encore beaucoup à désirer sous ce rapport. L'homme aux allumettes chimiques, tout habitué qu'il était au roulis de ces voitures, en éprouvait de rudes secousses pendant son sommeil;

mais, obéissant à ce tangage terrestre, il inclinait instinctivement son corps, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en avant.... Tout à coup une vive lueur éclaira l'intérieur de la diligence, et répandit la plus grande clarté sur le poète et l'actrice, qui, apparemment, ne songeaient point à dormir. Au cri que Dejazet seconde poussa, tous les voyageurs s'éveillèrent; nul d'entre eux ne put ignorer que ce cri avait été indiscret.... pas autant toutefois que la malice du lecteur sera tentée de le supposer.

— Pardon, ma voisine, dit le jovial commis-voyageur, avec un sourire qu'il ne put réussir à rendre significatif; il n'y a dans ce petit accident aucune mauvaise intention de ma part : je porte toujours sur moi l'échantillon de mon article, et le frottement l'aura fait enflammer..... A ces mots, l'honnête garçon, en comprimant le produit indiscrètement lumineux, rendit à l'obscurité les acteurs et les témoins de la petite scène si inopinément

dévoilée. Ce retour protecteur des ténèbres, dispensa l'artiste de rougir, sauva Antonimo d'un certain embarras, et ne permit pas au rire moqueur de s'épanouir hostilement sur les figures assistantes..... Seulement, chacun toussa selon l'impression qu'il avait reçue; puis toute chose reprit son cours ordinaire: on n'entendit plus que le bruit monotone des roues, les *hue* fréquens du postillon, et le fouet sifflant incessamment au-dessus des chevaux, tandis que leurs fers battaient en cadence le cailloutis de la route.

Le second jour d'un voyage en diligence, ceux que le hasard à réunis dans ses flancs poudreux sont déjà de vieilles connaissances. Chacun lâche la bride à son humeur, et le naturel, si difficilement déguisé chez la plupart des humains, se produit alors assez nettement pour ce qu'il est. Toutefois, il y a des exceptions à cette règle générale, et la diligence de Clermont en offrait une en ce

moment. L'expansion communicative des voyageurs ne s'étendait ni au chaudronnier, ni au personnage taciturne dont l'élocution ne s'était encore révélée que par l'accent de son nez. Que le premier eut persisté à se taire, rien ne devait paraître aussi simple; il n'avait, par intervalles, cessé de ronfler, que pour boire quelques rasades avec le conducteur : sorte d'action somnolente, qui semblait avoir à peine fait trève à son sommeil, chaque fois qu'elle s'était renouvelée. Quant à l'autre voyageur, parfaitement éveillé dans la journée, il laissa pénétrer plus difficilement la cause de son silence obstiné, dont un trapiste se serait fait honneur. Mais on ne se destine pas à l'état de poète sans être un peu physionomiste; Antonimo, qui ne pouvait pas toujours entretenir la jolie artiste des détails que l'illumination intempestive avait éclairés, Antonimo étudiait les traits immobiles de cet harpocrate, et voici ce qu'il dit à ses compa-

gnons de voyage après un joyeux déjeûner, et pendant qu'on montait à pied une côte assez rapide :

— Cet homme, qui se pique d'une économie de paroles plus que spartiate, et que vous voyez rester derrière nous, pour éviter plus sûrement de prendre part à la conversation, est un de ces trembleurs politiques que l'on rencontre communément dans les voitures publiques. Ces gens-là, riches pour la plupart, voyent partout des espions, toujours prêts à incriminer leurs paroles; leur horizon est semé de réquisitoires; ils se font en ce monde un enfer, peuplé de procureurs du roi. Examinez les yeux inquiets de celui-ci, dès qu'on aborde un sujet d'entretien touchant aux matières de gouvernement : ce matin il se serait fait coudre volontiers les lèvres quand mon frère s'est prononcé, en faveur des colonies, dans la question des sucres; sans doute il se persuade que sa majesté Louis-Philippe est *bettraviste*. La con-

dition de notre co-voyageur se devine aisément d'après ce que nous voyons : C'est un inspecteur des contributions qui veut devenir directeur, ou bien un receveur particulier d'arrondissement sur la piste d'une recette générale; et vous pouvez tenir pour certain qu'on le favorise... Aussi l'optimiste de Collin-d'Harleville n'est-il qn'un sceptique auprès de lui. Si M. le ministre des finances veut l'obliger à baiser beaucoup plus que l'équivalent de la mule du pape, soyez assurés qu'il sera tout-à-fait aux ordres de son *excellence*, bien que les ministres ne soient plus excellens depuis la révolution de juillet.

— Charmante collection de bons mots, s'écria l'actrice, à travers un fou rire qui la força de s'arrêter sur l'intimation convulsive de sa rate.... Je veux en prendre note sur mon album, pour la communiquer à nos auteurs du Palais-Royal.

— Moi, je tiens une fameuse idée, interrompit le commis-voyageur, en se frappant

le front avec rudesse.... Messieurs, vous verrez une farce à la dînée, une farce soignée, je m'en flatte..... Mais il faut m'aider un peu : j'ai besoin d'un compère. Que quelqu'un, lorsque nous serons remontés en voiture, dise qu'il a lu le journal en déjeûnant; qu'une nouvelle conspiration vient d'être découverte; qu'on a trouvé cent-cinquante barils de poudre dans les souterrains des Tuilleries, et que l'on est à la recherche du chef de la conjuration. Le reste est mon affaire.

Les deux Voralbert, l'actrice et même le chaudronnier, qui veillait en ce moment, par la raison au moins péremptoire qu'il est difficile de dormir en marchant, promirent au marchand d'allumettes chimiques de le seconder, en ajoutant foi tout d'abord à la nouvelle convenue, qu'Antonimo se chargea de raconter.

— *Motus*, reprit le commis-voyageur, nous voici au sommet de la côte; notre homme s'approche... soyons à nos rôles.

— Etre à son rôle, dit la voisine du poète, en riant, c'est mon état, à moi...

— Il y a pourtant des instans, ma toute adorable, répliqua le farceur, où l'on n'est pas sûr d'apporter toute l'attention possible à la réplique.... hé, hé, hé...

— En voiture, cria le conducteur ; et la diligence, qui venait de monter lentement le côteau, reprit un mouvement de rotation aussi rapide que put le lui imprimer le trot, souvent stimulé, des cinq lourds chevaux qui la traînaient.

Conformément à sa promesse, Antonimo ne tarda pas à rapporter, avec un naturel bien joué, la prétendue nouvelle qu'il était censé avoir lue dans un journal. Chacun affecta d'écouter cette communication avec une expression de physionomie teintée d'opposition ; l'actrice ajouta même : « Cela ne me surprend pas ; il y a des mécontens. »

A ces mots, l'homme taciturne retira à lui ses genoux, qui jusqu'alors avaient touché

ceux de la petite séditieuse; et dans ce moment, ses yeux ressemblèrent à ceux d'un voyageur sur les pas duquel vient de bondir soudain un tigre furieux. Antonimo jeta sur ses complices un regard d'intelligence, qui sembla leur dire : Vous voyez que je ne me suis pas trompé... Le commis-voyageur se frotta les mains.....

Deux heures après, on arrivait à la dînée; et tandis que celui qu'on avait nommé, d'un commun accord, *le muet*, faisait une excursion au fond de la cour, le commis-voyageur, attirant dans l'embrasure d'une croisée l'actrice et les deux Voralbert, leur dit d'un ton magistral :

— Voyons, il faut convenir de nos faits : voulez-vous qu'il ne dîne pas; vous agréerait-il qu'au lieu de s'asseoir à table d'hôte, il fit deux ou trois fois, dans le courant de notre station ici, le voyage du petit cabinet...

— Oh! non, non, répondit la voisine d'An-

tonimo, qui avait l'âme charitable, cela serait trop fort.

—Bien, bien, charmante artiste, vous avez pitié de votre prochain, c'est d'une bonne âme, reprit l'habitué des Variétés en lançant sur la future débutante un regard intentionnellement oblique..... Mais ce philistin-là, troisième sur ma banquette et jouissant d'un coin, me gêne tant soit peu, moi; si nous le forcions à déserter la voiture.

— Ce serait outrer la mauvaise plaisanterie, dit gravement Voralbert l'aîné, et je ne vois pas ce que cela produirait.....

— Cela produirait de la place pour vous et pour moi, répliqua le commis-voyageur; mais j'avoue que ce serait féroce... Bornons - nous donc à l'effrayer... Histoire de rire un moment.

Ce petit conciliabule était à peine terminé quand le muet entra... Il se montra à table un peu moins silencieux qu'en voiture : deux ou trois fois, en voyant s'éloigner de lui,

sans qu'il fut servi, des mets de son goût, il articula un *par ici* formidable, duquel Antonimo conclut que cet homme était nécessairement un financier, puisque ce ne pouvait plus être un moine.

Après avoir expédié dextrement son dessert, et s'être conformé en cela à la brièveté spéculative des dîners de table d'hôte, en route, l'auteur de la farce projetée se leva et dit :

— Avant de remonter en voiture, le fils de mon père va fumer le cigarre de l'habitude... Puis, se baissant à l'oreille de l'actrice, il ajouta : Vous allez voir comme je vais hâter la digestion du voisin... Le café qu'il savoure pour le moment, en gourmet fini, formera double emploi..... et l'admirateur d'Odry sortit en fredonnant :

Grenadier, que tu m'affliges
En m'apprenant ton départ.

La servante de l'auberge avait à peine ter-

miné sa tournée, une assiette à la main, pour recueillir les trois francs, prix immuable d'un dîner à table d'hôte quel qu'il soit, lorsque le propagateur des allumettes chimiques rentra en chantant cette fois :

Y avait un' fois cinq six gendarmes
Qui avait d'bons rhum' d'cerveau.

— A propos de gendarmes, dit le chanteur en s'interrompant, nous allons avoir la visite de ceux du lieu, à ce que m'a dit le chef. On est sûr que le conspirateur des Tuilleries, vous savez, l'homme aux cent-cinquante barils de poudre, doit passer par ici..... On a parbleu son signalement..... Petits yeux gris, lèvres épaisses, nez gros, visage haut en couleur... Et le malin farceur signalait ainsi son compagnon de voyage, dont les traits, naguère enluminés par le vin de Sancerre, pâlissaient à vue d'œil, tandis que ses grosses lèvres devenaient tremblantes et livides.

— Mais le conspirateur, dit Antonimo,

pour soutenir l'entretien, ne peut pas suivre la même direction que nous: il doit venir de Paris, et nous y allons.

— Une direction! vous nous la donnez belle! reprit le commis, est-ce que ces gens-là n'emploientpas toutes les ruses..? Vraiment les marches et les contre-marches, c'est l'A, B, C, du métier de général et de conspirateur. Notre situation, à nous autres voyageurs mâles de Clermont, est fort critique... Car, enfin, on arrête assez lestement, à ce qu'il paraît, et n'y eut-il que six mois de prison à subir, cela dérange un homme de ses affaires.

Le muet, terrifié par cette dernière tirade, n'en avait pas entendu la fin; il s'était levé, et malgré le tremblement de ses jambes, il venait de se glisser hors de la salle. Vainement, quelques minutes après cette fugue, le conducteur cria-t-il : Allons, Messieurs, en voiture! notre homme ne se trouva point; la diligence partit sans lui, et ne le rejoignit

qu'au-delà d'une demi-lieue, qu'il avait franchie avec la rapidité de l'oiseau.

— Quelle mouche vous a donc piqué, lui dit le conducteur en ouvrant la portière pour l'introduire dans la voiture, ruisselant de sueur...

—Une mouche! dites-vous, s'écria l'homme effrayé, en attachant sans doute à ce mot le sens de *mouchard*... Où donc est-elle?

— Sur le collet de votre redingote, répondit le commis-voyageur, qui, tout aussitôt, attrappa cet insecte avec la plus heureuse réminiscence de l'école primaire — et je crois, en vérité, que c'est une de ces mouches qui faisaient quelquefois prendre le mors aux dents à la monture de Sancho-Pança.

Le voyageur taciturne, pour toute réponse à cette plaisanterie, digne d'un marchand d'allumettes vulgaires, laissa tomber un regard de mépris sur le mauvais plaisant; puis, s'intercalant entre lui et Louis de Voralbert, il se vengea d'eux en les inondant de la sueur

qui transsudait de ses cuisses, après une si rapide locomotion.

Le surplus du voyage offrit peu d'épisodes qui méritent d'être cités : les deux Anglais du coupé s'enivrèrent avec la délicieuse blanquette de Pouilly; l'intéressante dame qui les accompagnait ne fit que se griser : la proportion britannique fut bien gardée. Louis, à force de stimuler les demi-capacités du commis-voyageur, parvint à l'attirer sur un terrein plus vaste que celui sur lequel il agissait d'ordinaire: notre industrialiste enthousiaste put, comme on dit, peloter en attendant partie; et cela avec d'autant plus d'avantage, que, dans la discussion, il n'avait à combattre qu'un adversaire débile. Nous disons combattre, parce que le commis en allumettes, quoique dispensateur de la lumière, était profondément imbu des idées étroites en émission rue Saint-Denis : quartier où l'innovation industrielle pénètre aussi difficilement que les améliorations apportées dans

l'art de bâtir. Partisan de cette nature supplémentaire qu'on nomme la routine, notre jeune Parisien soutenait les ateliers du sixième étage contre l'envahissement des mécaniques; il se montrait le champion du bras contre la vapeur, et voulait que l'on continuât de paver nos villes avec du grès, à l'exclusion du bitume ou de l'asphalte. Lorsque Louis lui vantait la rapidité des machines pour la fabrication de toutes les étoffes, il n'en convenait qu'avec cette restriction, passablement juste, que les qualités étaient inférieures. Si Voralbert avançait, avec un sourire sardonique que le fabricant de drap pouvait désormais abandonner sans partage les chardons aux ânes, son adversaire répondait sérieusement que le consommateur avisé laissait souvent pourrir, en magasin, les pièces criblées d'accrocs par les cardes métalliques; et que, s'il n'en était pas toujours ainsi, on ne pouvait guère se féliciter du progrès qui livrait au commerce des draps *reprisés*.

Sur beaucoup d'autres points encore, Louis, assez logiquement combattu par son voisin, dut se dire plus d'une fois à part lui :

Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

Mais il n'en soutint pas moins sa thèse novatrice; et jetant sur la campagne qu'il traversait un regard perpétuellement investigateur, il ne se déridait que lorsqu'il voyait fumer la svelte cheminée d'une usine à vapeur, ou reposait sa vue sur une longue file de croisées annonçant quelque filature à l'anglaise... Mais ses mouvemens de dépit étaient plus fréquens que ses témoignages de satisfaction...

— Point de ponts en fil d'archal, s'écriait-il; point de chemins de fer; nulle part des canaux, ces artères d'industrie qui portent la vie et la prospérité jusqu'aux extrémités des états... Nation tortue! seras-tu toujours à

l'arrière-garde des armées d'intelligences qui se meuvent en Europe! Puis, bondissant sur lui-même dans son indignation incessante contre le *statu quo*, il s'écriait : Une diligence, une misérable voiture qui consomme deux jours dans un voyage de quatre-vingts lieues, quand le moins rapide wagon les franchit en huit heures.

— En fumant avec des têtes, des bras et des jambes, les terres voisines de la route, dit d'un ton dépité le commis voyageur, qui voyait, dans un avenir prochain, les commerçans, faire eux-mêmes un voyage de cent lieues entre le déjeûner et le dîner...

L'antagoniste de Louis avait mis le doigt sur une plaie souvent saignante; il fallut quelque temps au champion des viaducs et des locomotives, ébranlé dans ses arçons, pour se remettre en selle sur son cheval de bataille.

— Je vous conseille, reprit-il enfin, de vanter vos voitures actuelles, diligences si

peu diligentes, qui semblent réservées presque exclusivement au transport des paquets. Voyez le magasin roulant où nous avons trouvé, pauvres voyageurs que nous sommes, chacun le sixième d'une sorte de niche basse et fétide. Notre sûreté n'est-elle pas sacrifiée au bien-être de l'énorme matériel que nous voiturons avec nous? qu'un petit caillou se rencontre sous l'une des roues, et vous verrez si les têtes, les jambes et les bras seront ménagés... Allez, allez, Monsieur, pour voyager commodément par vos messageries, il faut se faire collis ou ballot... Agenouillez-vous donc aux autels du progrès, et demandez-lui avec ferveur l'adoption générale des chemins de fer.

— Ma foi, mon cher Louis, dit vivement Antonimo, tu ne me rangeras pas encore au nombre de tes prosélytes; je suis trop peu versé dans l'économie publique pour comprendre l'immense avantage des chemins de fer, au-delà des innombrables industries rui-

nées, qui seront la conséquence immédiate de leur généralisation; mais j'ai quelquefois entendu dire à mon père, bon juge en toute matière, qu'aller vite n'était pas une condition essentielle, lorsque rien ne prouve que l'on doive se presser; moins encore quand on ne sait pas précisément où l'on va; et je ne vois pas qu'en ceci la question soit résolue. Avant de déclarer qu'une innovation est sollicitée par l'intérêt général, ne serait-il pas prudent d'examiner si elle n'émane pas, ou d'un intérêt particulier, ou d'un intérêt de coterie: ce qui, pour le résultat, est absolument la même chose. Or, qu'avons-nous vu, dans les pays où les chemins de fer ont pris faveur? un mouvement de change, d'agiot, de spéculations paperassières, vivifiant un coin des places commerciales; tandis que les exploitations elles-mêmes, après le tribut de la curiosité réalisé, ne laissaient apercevoir que des produits fort ordinaires et, sur divers points, presque nuls. Étendant davantage la

sphère de nos appréciations, sans prévention, sans enthousiasme, voyons maintenant, mon frère, à quels signes on a reconnu, en Europe, une urgence des chemins de fer assez impérieuse, pour hâter leur établissement avec une sorte de frénésie. Les transports par terre ou par eau ont-ils fait défaut au commerce, à l'industrie? la disette est-elle survenue quelque part, parce que les denrées tardaient sur les routes ou les fleuves? Des fortunes particulières auraient-elles été compromises faute de célérité dans les relations? Rien de tout cela ne s'est présenté... avoue-le franchement, mon cher Louis, l'idée première du progrès est, de nos jours, une pensée vaniteuse : on se fait novateur comme on se faisait héros sous Napoléon, et l'on ne s'inquiète pas plus de ce que produira l'innovation, quand le bruit de sa vogue aura cessé, qu'on ne s'inquiétait, il y a vingt-cinq ans, de ce que pouvaient coûter les lauriers, si souvent stériles, qu'on moissonnait.

« Jusqu'à ce que tu m'aies fait voir, dans le système social, des canaux de prospérité, partant des chemins de fer pour verser l'abondance parmi les classes populaires; jusqu'à ce que tu m'aies appris quelle activité sera rendue aux bras et aux industries qui deviendront oisives par ce nouveau moyen de locomotion, je regretterai, en poète ami de la vie, du mouvement et du charme pittoresque, je regretterai ces longues avenues d'arbres séculaires qui bordent nos grandes routes, et versent l'ombrage, avec une douce ventilation, sur le voyageur; je regretterai nos auberges, moitié fermes, moitié hôtelleries, où le roulier, comme le milord, trouve un souper confortable; je regretterai la diligence au pesant attelage, la calèche élégante, la somptueuse berline, dépassant aristocratiquement l'humble voiturin du messager ou le lourd chariot de roulage; je regretterai toutes ces petites villes si gaies, si vivantes, dont une circulation incessante et variée en-

richit les habitans, et qui n'offriront plus que des ruines désertes, lorsque les wagons, ainsi qu'un convoi infernal, passeront, précédés d'un char flamboyant, près de ces murs abandonnés, sans y laisser tomber ni une obole ni une espérance.

« Je suis aussi du dix-neuvième siècle, mon frère, et j'aime autant que toi son élan perfectible ; mais j'ai appris, dans mes voyages, à me défier des théories qui escamotent la perspective des résultats pratiques qu'elles produiront. C'était là aussi, ce me semble, ta façon de voir, avant de t'être enivré à la coupe des novateurs anglais ou américains : Tu feras bien d'y revenir... Monsieur le spéculateur avide de *produits,* commentez mieux, croyez-moi, les entreprises qui en promettent, ou vous serez fréquemment déçu, et tomberez dans un positif désespérant, sans être apte à vous consoler au sein des illusions poétiques. »

Cette succession de petits événemens et

d'entretiens divers avait conduit, à-peu-près sans ennui, quatre des six habitans de l'intérieur jusqu'à ce moment, où le conducteur embouche l'inharmonique cornet pour annoncer son entrée dans la cour des Messageries. Au milieu d'un tourbillon de curieux et de désœuvrés, nos voyageurs engourdis, le foulard sur l'oreille, la redingote chiffonnée, mirent pied à terre, et virent étaler sur le pavé, par un préposé de l'octroi, leurs habits et leur linge, soupçonnés de cacher des objets devant *payer le droit*.... C'est un bien déplorable oubli de l'hospitalité parisienne, que cette recherche inquisitoriale, qui oblige tout arrivant à passer une revue de butin si minutieuse! La jeune actrice se déchaîna comme une petite lionne contre l'inspection de ses malles : les femmes n'aiment pas qu'on examine de si près l'arsenal où elles arment au besoin leurs séductions.....

Louis, qui boudait un peu Antonimo depuis ses dernières réflexions, fit enlever son

bagage, et déclara qu'il allait descendre chez un banquier, auquel il était vivement recommandé. Antonimo se logea dans l'hôtel même des Messageries; voulant voir, avant de se déterminer sur le choix d'un quartier et d'un domicile, de quel côté soufflait le vent de la vogue littéraire. Il savait déjà que l'appartement, le mobilier et la tenue sont trois points essentiels dans le début d'un auteur, et que souvent il ne peut ressaisir, pour les rectifier, ces chances importantes, lorsqu'elles ont été jetées au hasard.

L'actrice de province se logea aussi à l'hôtel des Messageries; et les caméristes, dont l'expérience sur les liaisons de voyage est rarement en défaut, donnèrent à la future Dejazet une chambre contiguë à celle du poète.

Les autres voyageurs s'étaient séparés, après un bref congé pris réciproquement, mais auquel n'avait pas participé l'homme taciturne. Un soin plus important venait de

l'occuper : un grand jeune homme, mîs avec élégance, mais outrant le goût du jour, à la manière des étudians logés au pays latin, attendait notre original dans la cour; celui-ci courut à lui en criant :

— Eh bien ! l'ordonnance?

— La voici, mon père, répondit le jeune homme, en exhibant une lettre à large cachet.

— Ah! j'ai donc la recette générale.... Bonjour, mon fils....

— Eh bien! que vous avais-je annoncé, dit Antonimo, qui se retourna vers ses compagnons de route : Je ferai des romans de mœurs.

VII

On ne dort guère dans une chambre dont les croisées ouvrent sur la cour des messageries Laffitte, surtout lorsque le voisinage d'une jolie femme peut contribuer à vous tenir éveillé : cela soit dit sans porter aucune atteinte à la chasteté de celle-ci. Antonimo était debout à sept heures du matin; sa toilette fut bientôt terminée : lorsqu'on se

trouve à Paris pour la première fois, on a hâte de faire connaissance avec cette ville, si curieuse encore, si féconde en aspects nouveaux, pour le voyageur qui a parcouru le reste de l'Europe.

Mais Antonimo ne voulut pas sortir sans avoir pris congé de sa voisine, qu'il supposait devoir quitter l'hôtel avant son retour. Il gratta doucement à sa porte; un *entrez*, articulé d'une voix de contre-alto, lui fit présumer que l'aimable actrice était destinée à renforcer les puissances chantantes qui gravitent autour de l'astre Dejazet; et dans ce moment il s'aperçut que la clef était à la porte... La jeunesse est si confiante ! Cette réflexion prit plus de force encore dans l'esprit du poète, lorsqu'il vit qu'Emeline (c'est dire un peu tard le nom de notre voyageuse) le recevait à la manière dont madame Du Barry donnait audience aux courtisans ordinaires de son lever, c'est-à-dire couchée.

Emeline, appuyée sur le coude, et rappe-

lant la pose de Cléopâtre lorsqu'elle attendait Marc-Antoine, était coiffée d'un petit bonnet aussi simple que coquet, d'où s'échappaient, pour inonder son cou, de grosses boucles de cheveux bruns, qui venaient dessiner leurs derniers contours sur le plus beau sein, assez négligemment découvert, pour qu'on ne soupçonnât pas l'intention de le montrer... Il y avait du reste, dans l'arrangement des plis de la couverture, une entente du hasard fort heureuse; car ils dessinaient les formes de l'actrice, et Voralbert, poète, amateur consommé des perfections académiques, n'eut alors qu'à admirer.

— Pardon, mon voisin, si je vous reçois sans aucune façon, dit Emeline en découvrant, par un spirituel sourire, ses dents extrêmement blanches, et qu'on eut cru serties avec des pétales de rose. Après avoir passé deux jours et deux nuits dans une diligence, sur l'incommodité de laquelle je me range à l'avis de M. votre frère, on peut res-

ter au lit un peu tard sans faire, à l'exemple de Figaro, ses délices de la paresse. Lorsque vous êtes entré, j'allais frapper doucement à la cloison qui sépare ma chambre de la vôtre, pour vous faire comprendre que je désirais vous parler avant que vous sortiez... J'ose attendre un acte d'obligeance de mon compagnon de voyage.

— Tout à votre service, mademoiselle, répondit avec feu Antonimo, toujours sous le charme du petit bonnet, des touffes de cheveux se jouant sur l'albâtre palpitant, et des formes modèles accusées par le tissu de coton.

— Oh! mais je ne serai pas indiscrète; un jour, je l'espère, nous nous connaîtrons mieux, et vous verrez que mes amis n'ont point à se plaindre de mes importunités.

— Si l'on pouvait jamais qualifier ainsi les manifestations de votre part, auxquelles il serait si doux de se conformer.

— Galanterie de vieux répertoire, incom-

patible avec l'élégance à tous crins du jour... Je vous demande dix minutes pour m'habiller : juste le temps d'un travestissement dans une pièce à tiroir; et je vous prierai d'être mon cavalier, pour me sauver une réception impertinente chez le fonctionnaire, directeur ou régisseur, à qui je dois me présenter ce matin. — J'ai déjà expérimenté, voyez-vous, l'importance du despote théâtral dans son cabinet. Je sais ce que lui prête de dignité sa robe de chambre à ramages, son bonnet de velours tressé d'or, ses pantoufles en point de tapisserie à dessin chinois. Si vous ajoutez à cela le magnifique bureau d'acajou, la bibliothèque aussi nombreuse que vierge, le tapis renouvellé du règne de Louis XV, la pendule à rocaille, enfin, le divan, si redoutable, dit-on, pour les débutantes, vous concevrez tout ce qu'un homme enclin à la vanité puise d'inspirations ministérielles dans une telle situation. Or, je ne comprends pas encore la profession d'artiste dramati-

que, pour une femme, comme l'obligation d'être, corps et âme, l'esclave d'un directeur; il y a entre lui et elle un échange entendu : celui du talent qu'elle peut avoir contre l'argent qu'il lui promet. Si, d'une part, les sifflets du public la déclarent inhabile à remplir cette clause primordiale du contrat, ou si, d'un autre côté, la caisse, habituellement vide de l'administration, met le gérant dans l'impossibilité de satisfaire à ses obligations, tout doit être fini : ce que l'actrice peut faire alors de mieux, c'est de prendre sa volée, et si elle n'est pas libre comme l'air, malheur à elle. Je plains une femme de théâtre, obligée de recourir à certains *accessoires* pour balancer le passif de son budget... Pour moi, ce serait la seule partie de mon emploi où je ne pourrais jouer au naturel : il y a des choses qu'on ne doit pas essayer de simuler, même par intérêt...

« Ainsi donc, mon cher voisin, permettez-moi de compter sur votre assistance d'intro-

ducteur, poursuivit Émeline, en tendant la main au poète, qui la regardait avec un œil étincelant d'une sorte d'admiration... A ma première visite, je vais juger ce que je puis attendre de l'administrateur en question, et je déciderai, séance tenante, s'il sera mon chef. On sourit volontiers, avec une bonne dose de malignité, à l'actrice de vingt ans qui vante son expérience; cependant cette malice-là peut frapper à faux, et je vous le prouverai, peut-être. Mais j'avoue, à tout événement, que je connais assez le monde comique pour être bien décidée à ne pas persévérer dans cette carrière, si je n'y trouve pas les garanties que je veux avoir... J'en suis à mon troisième essai de début à Paris, et j'ai renoncé aux deux premiers, sans avoir monté sur un seul théâtre de cette capitale; vous saurez plus tard pourquoi.

« Je reviens à ma toilette, que je vous demande la permission de faire ; fumez en m'attendant : mes apprêts de coquetterie du-

reront moins que votre cigarre, et c'est moi qui vous rejoindrai chez vous. »

— Singulière femme! disait Antonimo en parcourantsa chambre,subitementenfumée.. Caractère original, de l'esprit, une imagination volcanique; je crains bien d'en être amoureux, moi... Ce serait diablement provincial, un amour commencé en diligence: le carabin de Brive-la-Gaillarde, venant continuer ses cours à Paris, ne s'y prendrait pas plus niaisement... Et puis cette légèreté, cet abandon d'humeur, décelant un bonnet jeté dès long-temps par-dessus les moulins.. Quelles chances extensibles de rivalité! C'était bien la peine, me dirait-on, de braver, trois années durant, les feux croisés des prunelles grecques, asiatiques, espagnoles et italiennes, pour venir succomber, dans une voiture publique, aux séductions banales d'une comédienne de province. Je crains surtout les sarcasmes de ce caustique Oscar, auquel Romuald écrit de Rome, tout exprès

pour qu'il se fasse le chaperon de ma conduite dans le monde poétique... Allons, allons, il faudra me soustraire à ce joug, attaché à mon front en courant la poste; le sentiment qui commence sa carrière à la course, doit être bientôt fatigué, et je profiterai de son premier repos pour lui faire faux-bond.

Antonimo achevait à peine ce plan d'une notable perfidie, lorsqu'Émeline ouvrit la porte, et se plongea bravement dans le nuage qui enveloppait son voisin.

— Me voici, dit-elle en jetant un coup-d'œil sur le trumeau; peut-être ai-je l'air un peu provincial; cette robe, ce chapeau m'ont été envoyés de Paris, il n'y a pas encore deux mois; mais dans l'empire de la mode, les années sont des siècles et les semaines des années : pour être sûrement au goût du jour, je ne connaîtrais qu'un moyen, ce serait de l'adopter la veille. Résignons-nous donc, mon voisin, moi à ma parure décrépite du mois dernier; vous, à votre costume un peu ita-

lien, dont l'usage tombe assurément de vétusté au balcon des bouffes.

— Si la fashion se montre exclusive jusqu'à la frénésie, vous savez, ma chère voisine, prendre sur elle une éclatante revanche, en la peignantridicule jusqu'à la stupidité... Tudieu ! je ne conseille pas à nos dandys qui prétendent sublimer le bon goût de se jouer à votre critique...

— Partons, mon voisin; car enfin, il ne faut pas que j'anticipe trop sur votre journée... une première journée de séjour à Paris, c'est tellement rempli de projets...

— Les vôtres, mademoiselle, auront, en tous cas, la priorité... A demain mes propres affaires... faisons d'abord les vôtres.

— Monsieur Antonimo, dit Émeline avec un sourire empreint d'une expression indicible, à votre âge et dans notre bon pays, un homme se croit toujours un peu intéressé dans les affaires d'une femme de vingt ans, rieuse et maîtresse de ses actions : cette opi-

nion, il y aurait folie à vouloir la combattre par le raisonnement.

— Quand les faits doivent promptement la confirmer, ajouta mentalement Antonimo.

Les deux nouveaux débarqués traversèrent le passage Véro-Dodat, suivirent la rue Montesquieu, et parvinrent tout naturellement à l'entrée du Palais-Royal. C'était là qu'Émeline devait aller : elle y avait rendez-vous à midi; mais il n'était encore que dix heures. Se trouver près du Palais-Royal, quand on arrive de la province, et ne pas entrer dans ce superbe bazar, ce serait agir à la manière d'une aiguille aimantée qui reculerait vers le Sud; nos jeunes gens firent deux ou trois fois le tour des galeries, dont le luxe commercial, tout nouveau pour Antonimo, lui parut supérieur, sinon par la richesse, au moins par le goût, à tout ce qu'il avait vu jusqu'alors.

— Puisque nous devons passer ensemble cette journée, dit Émeline, en appuyant avec familiarité son bras sur celui d'Antonimo, je

vais être votre *cicérone;* car vous en êtes à votre début dans notre étourdissante capitale, et moi j'y viens pour la troisième fois... Un soupir étouffé suivit ces derniers mots.

— Situation charmante que la mienne, mademoiselle ! guidé par vous, où n'irais-je pas?

— Soyez tranquille, M. Antonimo, reprit Émeline avec son sourire intraduisible, je ne vous laisserai pas égarer.

En ce moment Voralbert s'arrêta devant cette espèce de chapelle rutilante, où Véfour fait payer un peu chèrement les délicatesses artistiques que le décorateur y a prodiguées.

— Quoi! s'écria notre jeune poète, ce palais est un établissement de restaurateur.

— Où la vanité se repaît mieux encore que l'estomac, répondit Émeline en levant un peu les épaules.

— Si la vanité seule s'y repaissait, je vous dirais : passons; c'est une ambroisie trop légère pour nous, qui n'avons pas déjeûné; mais

puisque l'appétit matériel y trouve aussi son compte, entrons...

— Volontiers, répondit Émeline... Et le bouton doré de la porte de glaces fut tourné.

Sans qu'il fut besoin de le prévenir, un garçon conduisit notre couple provincial dans un cabinet situé à l'entresol : Émeline ne réclama point contre ce tête-à-tête significatif; elle quitta son châle, détacha les brides de son chapeau, avec une aisance qui parut à Antonimo, émaner d'une grande habitude du lieu... Il se dit à lui-même:

— La jolie actrice est à moi.

Le déjeûner fut recherché : le flacon de Champagne y parut; les saillies s'y échangèrent, vives et pétillantes, comme le nectar d'Aï. Nous devons ajouter, en historien fidèle, qu'un baiser vint éteindre sur la bouche d'Émeline un mot fort spirituel, sans qu'elle laissât présumer à Antonimo que ce genre d'interruption lui eut déplu.

Mais à ce point de l'entretien, Émeline tira

de sa poche (chacun sait que les poches sont revenues), une petite liasse de parchemins, attachée avec un ruban noir; elle l'ouvrit avec gravité; et soudain Antonimo vit s'en échapper une plaque de grand dignitaire de la Légion-d'Honneur..... Puis elle déploya les parchemins : c'étaient un brevet d'officier-général et des lettres patentes de comte, signés *Napoléon*.

—Ces titres et ces insignes, reprit Émeline d'un ton approchant de la fierté, sont ceux du lieutenant-général, comte Dorsonval, et cet homme était mon père.... Monsieur Antonimo de Voralbert, pour un homme de sens, ce *veto* doit être significatif.

VIII

« Dans les romans du dix-huitième siècle, tous les personnages mis en scène racontaient leurs aventures, reprit Émeline, après un moment de silence, et sans revenir au ton léger qu'elle avait conservé jusqu'à l'exhibition imposante de ses parchemins. Ce n'est plus la mode aujourd'hui; mais nous ne composons pas un roman; et puisque

nous avons encore plus d'une heure à nous, je vais vous apprendre qui je suis. Je ne sais quel moraliste a dit : «Connais, si tu le peux, les gens avant de les juger; » l'application de ce précepte ne doit pas être inutile à un poète.

« La fortune de mon père, continua l'actrice, était fille de son épée; il n'est pas surprenant qu'elle soit morte avec lui, car cette fortune était pure, et la probité scrupuleuse n'enrichit personne.

« Le comte Dorsonval, réformé par la restauration, reprit de l'activité après les événemens de 1830 : il eut le commandement d'une division territoriale. Ma mère venait de mourir, laissant à son époux une fille unique encore enfant : c'était moi... L'éducation d'une demoiselle de douze ans, dans un quartier-général, est exposée à d'étranges anomalies, que mon père rendit inévitables; car il ne voulut pas me mettre en pension. J'eus des maîtres à l'hôtel; et comme la nature m'avait

douée de quelque aptitude, je profitai bien des leçons que je recevais... Par malheur, on ne s'occupa guères que d'orner cet édifice d'instruction, qu'il faut avant tout construire solidement, si l'on veut qu'il résiste aux orages de la vie. Parmi les dames que mon père recevait dans ses salons, comme première autorité du pays, je trouvai beaucoup d'adulatrices, et pas une seule femme disposée à me donner un bon conseil : la courtisanerie est si fructueuse et la morale si stérile...! On savait que j'étais singulièrement gâtée; nos politiques provinciales craignirent, en risquant quelques avis utiles, de compromettre leur crédit auprès du général, et d'attenter aux plaisirs que l'on goûtait dans les fêtes qu'il donnait souvent à mon intention.

« Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, je fus donc abandonnée à la direction d'une ancienne camériste de ma mère, que le comte avait conservée, en souvenir de son dévouement à la comtesse, et sans considérer assez ce

qu'il y avait d'impéritie dans cette femme, déjà vieille, pour guider une jeune personne à son entrée dans le monde, que l'honnête Duègne n'avait vu que de l'antichambre.

«Cependant, et malgré l'absence de tout précepte oral, je sentais la nécessité de me faire ce qu'on appelle des règles de bienséance, déduites d'une suite de lectures dont j'avais été l'unique juge. Je me dictai à moi-même un code de pudeur, auquel il ne manquait peut-être que l'étude d'un livre jusqu'alors resté clos dans mon cœur : le livre des passions... Monsieur Antonimo, une jeune fille est conduite au plus grand danger qu'elle puisse rencontrer sur la terre, tant qu'on sème follement des principes sur son naturel, encore privé du feu qui vivifie le jugement, en même temps que l'imagination et les sens : ce germe languit, infécond, dans la mémoire, et périt au premier souffle d'un sentiment impérieux... En morale, il faut sentir le péril pour le comprendre; c'est le plus vain des ensei-

gnemens que celui des théories sur la chasteté, débitées à l'oreille d'une adolescente, qui ne sait pas ce que c'est que d'être chaste. Attendez donc qu'une vertu forte puisse se révéler en elle pour lui montrer l'ennemi qu'elle aura à combattre : alors elle saura apprécier l'estime; elle nourrira son orgueil des hommages rendus à la femme vertueuse, et s'efforcera de prêter aux faiblesses humaines l'égide du devoir.

« Lorsque mon père avait été remis en activité, il s'était flatté de pouvoir rappeler à son quartier-général ses anciens aides-de-camp, blanchis comme lui au champ d'honneur; mais il ne put les relever de la disgrâce qu'avait fait peser sur eux la restauration : conséquence toute simple d'un système qui se bornait à une substitution d'ambitions dirigeantes.

« On envoya au général deux officiers du corps royal d'état-major, qui furent changés trois ou quatre fois dans l'espace de cinq ans:

un seul d'entre eux avait demandé son changement; vous allez savoir dans quelle circonstance, ajouta Émeline avec un profond soupir.

« Le capitaine Horace Delvimar, l'un des derniers aides-de-camp de mon père, était un officier instruit; il réunissait quelques talens agréables; sa naissance avait de l'éclat; et, par malheur, il possédait cette qualité brillante, contre laquelle une jeune personne ne sait pas défendre son cœur : Horace était beau et bien fait... Son caractère, que pourrais-je hélas! en dire? qui connut jamais le caractère d'un homme amoureux! Ce militaire n'était pas depuis deux mois attaché au général que, s'autorisant de mon inexpérience, il me déclara, sans la moindre circonlocution oratoire, qu'il m'aimait avec ardeur, et mourrait infailliblement si je ne partageais pas sa flamme. Je n'avais pas encore dix-huit ans : à cet âge on ignore, quoiqu'on puisse avoir beaucoup lu, jusqu'à quel point

d'exagération, le désespoir et la mort sont, dans vos discours, Messieurs, des figures de rhétorique; je ne savais pas qu'un amant qui connaît son métier, pâlit, maigrit même, s'il le faut, pour subjuguer une pauvre créature, qu'il aime ou qu'il croit aimer. Delvimar n'eut pas besoin de recourir à cette comédie du sentiment : ces fleurettes de morale que mon goût, plutôt que ma raison, avait recueillies dans mes lectures, se flétrirent sous l'haleine brûlante d'une passion que je partageai bientôt; je suivis mon séducteur dans des sentiers inconnus, où je croyais marcher sur des fleurs... Ainsi que le voyageur égaré par ces lueurs, prestigieuses, dit-on, qui lui apparaissent le soir, je ne savais où j'allais; je ne l'appris qu'au fond du précipice où je venais de tomber, et la lumière qui m'éclaira fut un coup de foudre : J'étais mère.

« Il ne me restait plus que l'ingratitude pour dérober la connaissance de ma faute à mon père : il fallait atteindre le cœur du général,

d'un coup peut-être mortel, pour épargner la rougeur de la honte à son noble front. Mon amant ne possédait, comme on disait jadis, que la cape et l'épée; mais il avait, m'assurait-il, de grandes espérances du côté d'une vieille parente, dont il prétendait être l'unique héritier...

— Je vais demander ma mise en disponibilité, pour des motifs de santé, me dit-il un matin; nous quitterons secrètement la ville, avant que ta situation puisse se révéler aux yeux; et nous irons nous cacher à Paris, jusqu'à ce que j'aie pu, par l'engagement le plus honorable, apaiser la colère du général.

— Mais en m'éloignant de lui, répondis-je en sanglottant, je lui laisse en même temps le désespoir et le déshonneur.... Supportera-t-il ce double et funeste présent d'une fille qu'il idolâtrait.

— L'âme puissante du comte Dorsonval saura se rendre supérieure au désespoir, et

quant au déshonneur, il sera facile de le prévenir.

— Hélas! je ne vois pas comment.

—Tu peux, Émeline, dans une lettre laissée chez toi, inspirer au général l'idée d'annoncer à sa société que tu es partie précipitamment avec ta gouvernante, qu'il faudrait éloigner momentanément, pour te rendre auprès de quelque tante parvenue au bord de sa tombe, et qu'il est politique de visiter. Il paraîtra tout naturel alors qu'on m'ait chargé d'accompagner toi et ton chaperon jusqu'à Paris, où je me serai rendu en congé... Tu conçois que le comte sera lui-même intéressé à propager cette petite fable; et nul doute que, dans l'absence de tout soupçon sur toi, elle n'abuse nos intelligences provinciales, toutes enclines qu'elles sont aux méchantes interprétations.

« Cependant, continua Delvimar, nous ne perdrons point de temps pour faire comprendre au général qu'après la grave erreur

où notre jeunesse nous a entraînés, il était difficile de rester près de lui; il sentira qu'en cette occurrence délicate, sa colère même, sa colère surtout, en éclatant, eut répandu le jour le plus funeste sur notre faute; car, aurons-nous soin d'ajouter, le mystère est la conquête la plus difficile en province, où la médisance, excitée par l'ennui, ressemble au pêcheur infatigable dont les filets sont toujours tendus.

« Je n'ai pas besoin de te dire, ma chère Émeline, ajouta encore le perfide Horace, (car vous verrez bientôt sa perfidie se dévoiler au grand jour), que dès notre arrivée à Paris, je vais agir activement pour décider ma parente à me donner une dot, tandis que je solliciterai vivement le général de m'accorder ta main, qu'il ne pourra pas me refuser... Ainsi, ma tendre amie, tout sera réparé, peut-être plus promptement encore que je ne l'espère, par le seul expédient qui soit à notre disposition pour sortir d'embarras, sans

grande difficulté, je crois, et certainement sans scandale.

« Il ne manquait à ce raisonnement que de sortir d'une bouche sincère; il était fort sensé, et la fuite s'offrait, en effet, comme le seul moyen possible d'éviter un éclat, que l'emportement habituel de mon père eut produit si nous fussions restés près de lui. Ce vieillard, au cœur d'acier, se fut considéré comme blessé, dans sa gloire, par un officier placé très bas au-dessous de lui, dans la hiérarchie militaire... Incapable de comprimer la première explosion de son ire, il pouvait tuer Horace, me tuer moi-même et terminer cette terrible tragédie par un suicide... Notre départ, qui prévenait une telle catastrophe, s'effectua, pendant une nuit sombre et pluvieuse de septembre 1836. Nous nous étions d'abord éloignés de la ville, à cheval, et nous ne prîmes la poste qu'au second relais, où le domestique de Delvinar avait conduit secrètement sa calèche. Le lendemain au soir, nous arrivâmes à

Paris, et nous logeâmes chez un ami d'Horace, qui lui cédait une partie de son appartement.

« Ici, monsieur Antonimo, commença, de la part du capitaine, un système de trahison que je ne pouvais soupçonner, tant ce misérable jouait avec habileté la passion et le dévouement. Deux mois s'écoulèrent, durant lesquels je fus heureuse par un jeu infâme de mensonges et de lâche tromperie. Mais cette félicité, quelque vive qu'elle ait été, dans un cœur où l'amour brûlait avec toute l'ardeur et la pureté d'une première impression, cette félicité ne laisse dans ma mémoire qu'un souvenir entièrement décoloré, ou plutôt flétri hideusement. Delvimar se chargeait de faire porter les lettres que j'écrivais à mon père ; le fourbe s'attendrissait avec moi du pathétique dont ma piété filiale et mon repentir les imprégnaient. Il y en joignait qui n'étaient pas moins respectueuses, pas moins pénétrées de regret et d'affliction ; et soigneux de dissiper les craintes que m'ins-

pirait le silence du général, il l'attribuait à la rancune assez ordinaire, disait-il, dans les caractères entiers, comme l'était celui du général : rancune que ne manquait jamais de remplacer une clémence absolue.

« Cependant, vers le commencement du troisième mois de notre séjour dans la capitale, Horace me dit qu'un des anciens amis de mon père, lieutenant-général comme lui, se trouvait momentanément à Paris; que ce compagnon d'armes du comte avait dès longtemps acquis beaucoup d'empire sur son esprit, et qu'il était important d'obtenir son appui.

« Le général, poursuivit Delvimar, m'a toujours témoigné beaucoup d'intérêt, parce qu'il était aussi l'ami de feu mon père; je ne doute pas qu'il ne soit facile de l'amener à nous servir avec chaleur, en montrant quelque empressement à lui rendre, pendant les quelques semaines qu'il doit passer ici, de ces petits services qui épargnent un peu de

fatigue aux vieillards. Le camarade de ton père n'a pas en ce moment d'aides-de-camp; je vais lui offrir de lui en tenir lieu... Cela, ma bonne Émeline, aura son côté disgracieux : il va falloir que je te quitte souvent... Hélas! ajouta l'hypocrite, les plus petites faveurs, dans cette période de labeur qu'on nomme l'existence, ne s'obtiennent souvent qu'au prix le plus élevé.

— Nous serons deux à l'acquitter, cher Horace, lui répondis-je avec une de ces tristes caresses, par lesquelles on semble vouloir se dédommager d'autant d'une prochaine privation :

Félicité vaine
Q'on ne peut saisir,
Trop près de la peine
Pour être un plaisir.

« Après cet avis, Delvimar s'absenta presque ous les soirs, me recommandant à la galan-

terie de son ami qui, me disait-il, méritait toute ma confiance et la sienne. J'en avais quelquefois douté à certaines plaisanteries, à certaines avances même passablement soldatesques, que notre voisin, chef d'escadron de lanciers en réforme, s'était permises avec moi. Je n'avais pas osé m'en plaindre au capitaine, par une prudence que vous concevez. Toutefois, je m'étais prononcée assez ouvertement contre les habitudes du commandant, pour faire comprendre à son ami qu'elles me déplaisaient.

— Vous avez tort, m'avait toujours répondu Horace, c'est un naturel dont l'écorce est rude; mais elle recouvre de nobles qualités, et mon ami est d'un commerce sûr.

— Je veux bien le croire, répliquais-je ordinairement; mais j'ai la faiblesse de ne pouvoir supporter d'âpres contacts...

— Peut-être, Émeline, me dit une fois le capitaine, d'un ton qui ne me parut alors que singulier, peut-être ferez-vous sagement

de vous accoutumer à moins de délicatesse.. cela peut servir à la femme d'un militaire... Je me suis rappelé depuis qu'Horace avait appuyé sur ces derniers mots avec l'affectation de l'ironie.

« Bientôt je ne vis presque plus Delvimar dans la journée ; souvent il rentrait fort avant dans la nuit, quelquefois même il découchait; alléguant toujours son service volontaire auprès du général ami de mon père : « ami qu'il était d'autant plus urgent de ménager, ajoutait-il, que nous touchions au moment d'obtenir par lui le pardon et la bénédiction du comte.

« Les choses en étaient là lorsqu'un matin, étant sortie pour quelques acquisitions, le fiacre que j'avais pris pour revenir chez moi, s'arrêta rue Saint-Honoré, vis-à-vis l'église de Saint-Roch, empêché par une file de voitures bourgeoises, arrêtées devant cette église. Instinctivement, je portai les yeux sur les personnes qui allaient descendre de ces

équipages ; on ouvrit la portière d'un coupé élégant ; un jeune homme extrêmement paré, sauta sur les degrés, puis se retourna pour tendre une main gantée de peau blanche à une jeune personne, vêtue en mariée, qui posait son petit soulier de satin blanc sur le marche-pied de la voiture

« Cet épisode ne s'offre plus aujourd'hui à ma mémoire que comme un reflet lointain ; eh bien! voyez, monsieur Antonimo, quelle est pourtant l'agitation convulsive de mes nerfs... Le jeune homme, c'était Horace Delvimar... et à l'instant même où je le reconnaissais, une voix partie du coupé, articula fortement ces mots : « Non, monsieur le marié, ce n'est pas à vous d'offrir la main à la mariée; son père doit la conduire à l'autel... » Je me crus sous l'empire d'une hallucination, et ces redoutables paroles tintèrent comme dans un horrible songe à mon oreille, en y laissant un lugubre bourdonnement, semblable au glas des trépassés.

« Allons, m'écriai-je, je rêve... Cela n'est pas possible... la nature ne pourrait enfanter un monstre tel que m'apparaît maintenant Delvimar... Courons chercher le réveil dans ce temple du Seigneur... mes yeux vont se dessiller... ce ne sera pas mon amant, le père de l'enfant que je porte dans mon sein, que je verrai aux pieds des saints autels... il craindrait que Dieu ne l'écrasât de sa foudre vengeresse, au lieu de faire descendre sur lui sa bénédiction...

« J'avais ouvert la portière, et je m'étais élancée dans l'église avant que le cocher eut soupçonné mon intention. Je ne sais quelle puissance d'irritabilité me soutint en ce moment; mais elle ne permit pas aux déchirantes impressions que je reçus coup sur coup de m'enlever l'usage de mes sens... J'arrivai, guidée par les convives de la noce, près d'une chapelle latérale, richement décorée pour la cérémonie qui se préparait; appuyée comme une pâle statue contre un

pilier, je vis tout le monde prendre place : Il y avait là des militaires, des fonctionnaires civils, des femmes en grande parure... Enfin, les mariés vinrent et s'agenouillèrent devant un double prie-Dieu, sur des coussins de velours à crépines d'or... La fiancée était jeune, belle ; elle paraissait ivre de bonheur... Et le fiancé... son profil ce dessina nettement à mes yeux sur l'espace un peu sombre... Il n'y eut plus à en douter... c'était bien lui, c'était Horace Delvimar... Ma bouche s'ouvrit... j'allais crier, *Arrêtez*... Mais je sentis une épaisse couche de pourpre me monter au visage : providentielle rougeur ou de la honte ou de l'orgueil, des deux sentimens à la fois, peut-être, qui me sauva le scandale d'un déshonneur public, qu'allait provoquer le premier coup-d'œil qu'on aurait porté sur moi.

« Je songeai à mon père, comte, lieutenant-général, grand officier de la Légion-d'Honneur ; je songeai à la dignité que je tiens de

ma naissance; et ces nobles inspirations me refermèrent la bouche... Je me levai avec un calme que je n'ai jamais retrouvé depuis, sous l'empire de ma plus excentrique fierté; je regagnai mon fiacre, et j'arrivai chez moi sans avoir faibli.

« Mais cette force galvanique qui m'avait soutenue jusqu'alors, m'abandonna tout à coup; je tombai évanouie entre les bras d'une jeune fille qui me servait. Mon évanouissement se prolongea à tel point, qu'on jugea nécessaire d'appeler un médecin; ce savant, avec toutes les ressources de l'art, ne parvint à me rendre la connaissance qu'après une sorte de léthargie, qui dura près de trois heures, et dont je ne fus tirée que par un effort de la nature violent et décisif.

« Plongée dans ces limbes mitoyennes entre la vie et la mort, il me semblait entendre au loin la musique des fêtes, cadençant ce bruit léger que produit le pied des danseurs en glissant sur un parquet. Bientôt la muraille,

se dissipant comme un nuage, me laissa voir l'intérieur d'un vaste salon, magnifiquement décoré, et que mille bougies inondaient de lumière. Une jeunesse, aussi nombreuse que brillante, s'agitait, aux accens de l'harmonie, et livrait aux zéphirs lares, provoqués par le mouvement, un parterre de fleurs, de plumes onduleuses, de pierreries étincelantes et de gazes lamées d'or. Assis à l'écart, les deux nouveaux époux échangeaient des regards, et, sans doute, des sermens enflammés; tandis que quelques convives, à la tête blanchie, groupés assez près du couple heureux, essayaient d'oublier les tristes désillusions de l'âge, par une émission semi-graveleuse d'insipides plaisanteries sur les prémices du bonheur conjugal.

« Soudain, et par le plus étrange contraste, les cris d'un enfant nouveau-né se mêlèrent aux symphonies du bal. Par un prestige plus bizarre encore, ces figures, tout-à-l'heure si jolies, si gaies, si rieuses, se con-

tractèrent, se plissèrent... je ne vis plus, dans le salon, qu'un assemblage de traits sardoniques, un mélange affreux de visages démoniaques, formant d'horribles disparates avec l'élégance des dandys et la parure des sylphides... Puis, à mon oreille, clapotait ce rire moqueur dont Satan, disent les poètes, a fait le clairon de ses triomphes... Satan triomphait, en effet... Sortie de ma longue syncope et du songe qui l'avait accompagnée, j'entendis encore le cri de l'enfant:... c'était le mien! né dans une terrible convulsion du désespoir, au terme de sept mois... Il ne vécut que trois jours.

« Le commandant Rudebac, ce même officier supérieur qui me donnait encore asile, à mon grand regret, demanda plusieurs fois de mes nouvelles aux personnes qui m'entouraient, me jugeant hors d'état de le recevoir; puis, vers le dixième jour de ma maladie, il sollicita vivement la permission d'être reçu. Tant qu'il s'était borné à des mes-

sages, je l'avais fait remercier avec politesse; mais à la première demande d'une entrevue, et quoiqu'il eût annoncé avoir d'importantes communications à me faire, je lui fis répondre que je me disposais à quitter très prochainement sa maison, et qu'il m'obligerait à précipiter mon départ, malgré le danger qui pourrait l'accompagner, s'il persistait à vouloir pénétrer dans ma chambre. Rudebac se le tint pour dit.

« Mais, contraint de renoncer à me voir, il se détermina à m'écrire..... Sa lettre, après mille protestations d'intérêt, contenait une explication extrêmemen. diffuse des infâmes procédés de son ami : ce malheureux jeune homme, réduit, disait-il, à la plus triste extrémité par ses créanciers, s'était vu sur le point de perdre son état par retrait d'emploi, s'il ne parvenait pas à faire cesser les réclamations adressées journellement au Ministère de la Guerre..... Un riche mariage lui était offert; il se trouvait placé entre l'abîme

et l'autel; il s'élança, mais éperdu, mais désespéré, vers l'autel... « Et le monstre me poussa dans l'abîme, murmurais-je tout bas... » Le commandant abordait ensuite, à la hussarde, une proposition qui, selon ses idées, me donnerait un témoignage irrécusable de son attachement, et me prouverait, non moins sûrement, l'estime qu'il me portait, malgré ce qu'il appelait le *petit accident* : il m'offrait sa main et son nom.

« Cette dernière partie de la missive du commandant Rudebac méritait au moins une réponse ; la mienne fut courte, la voici : « Je « ne salirai point ma plume, Monsieur, en « m'occupant de l'explication que vous avez « cru devoir me donner; on se garde bien de « remuer les résidus infects. Quant à votre « proposition, toute généreuse qu'elle vous « ait paru, toute honorable et magnanime « qu'elle me semble à moi-même, permettez-

« moi de ne point l'accepter... J'ai recouvré
« pour toujours la faculté de diriger ma des-
« tinée, et personne n'aura jamais à me re-
« procher de lui avoir jeté un manteau.

« Je n'en suis pas moins, Monsieur, avec
« reconnaissance, votre très humble ser-
« vante,

« *Emeline Dorsonval.* »

« La jeune personne qui me servait depuis quelques mois, m'était sincèrement attachée, et j'avais remarqué, plus d'une fois, que l'on pouvait compter sur sa probité. Dès le second jour de ma maladie, je lui avais confié quelques bijoux, venant de ma mère; elle les vendit moins désavantageusement que je ne m'y étais attendue: ce fut une ressource précieuse. Je m'empressai de quitter la maison du commandant Rudebac, et je louai, à Belleville, deux chambres garnies, chez un employé récemment réformé pour fournir sa

quote-part d'économie sur le budget de la guerre.

« L'économie était urgente, me disait-il avec un sourire plus caustique que gai : il n'y avait rue Saint-Dominique, que trois inutilités transcendantes, appelées *directeurs*, et une quatrième convoitise favorisée se présentait... On fit une immolation de petits commis; puis on dit au superbe aspirant: « entrez : en réunissant les petites rations, on est parvenu à vous faire un fourrage confortable... que Dieu protège votre *far nient* rétribué. Le bureaucrate réformé avait connu mon père dans sa jeunesse; j'eus à me féliciter des égards que lui et sa femme me prodiguèrent; et vous verrez, M. Antonimo, que le hasard, en me conduisant chez ces honnêtes gens, me favorisa bien plus encore d'un autre côté.

« J'espère un peu que vous commencez à comprendre mon caractère, dont le trait

principal est de ne point accepter l'humiliation, parce qu'elle lui est entièrement antipathique. Jamais une inspiration honteuse, quelque parée qu'elle puisse être d'avantages ou de séductions, ne trouvera place dans ma pensée; jamais mon cœur ne s'ouvrira au sentiment le plus caressant, lorsque ma fierté devra s'en offenser... Je suis fermement convaincue que ni le malheur, ni l'adversité ne parviennent à déshonorer la vie, quoiqu'il existe déjà en elle des élémens de déshonneur. Une femme n'est point avilie par le coup qu'elle n'a pas su prévenir, lorsqu'elle se relève pour ne plus retomber : il ne peut y avoir de crime né fortuitement de l'inexpérience. Devenue mère sans être épouse, quand je savais à peine si j'étais femme, je n'ai reçu du sort qu'une cruelle leçon... Elle m'a profité, même dans l'exercice de mon ressentiment : pas un mot n'est sorti ni de ma plume ni de ma bouche pour

reprocher à Delvimar sa hideuse conduite ; eh bien ! ce silence fut une grande, une terrible vengeance : Le capitaine n'a pas joui un seul instant du bien-être qu'il avait cru se procurer en me sacrifiant ; la honte, qui n'a pu m'atteindre, l'a marqué au front de ses stygmates ineffaçables... Dévoré de remords, méprisé généralement, trahi, dit-on, par sa femme, il a sollicité, l'an dernier, du service en Afrique, et n'a pu encore obtenir du ciel clément, la grâce de se faire tuer..... Mes plaintes amères, mon désespoir, mes sanglots eussent offert à Delvimar l'occasion de libérer sa vie des serpens qui la dévorent : comédien habile, il serait venu se prosterner à mes pieds ; il eut joué le repentir en héros de roman ; son épée à demi tirée fut intervenue, peut-être, dans ce drame d'un moment ; et si, stoïque par caractère, plus que femme par nature, j'eusse refusé de pardonner, l'infâme aurait dit : « je me suis humilié devant

elle, j'ai abjuré ma fierté d'homme et de militaire ; c'était dépasser les bornes d'un vertueux regret... Dieu m'absoudra, au défaut de cette créature inflexible. » Ma colère en éclatant, l'eut sauvé ; mon mépris le tue... Vous conviendrez sans doute, monsieur, que ce n'est pas trop.

« Je hâte la fin de mon récit. Un soir, l'employé chez lequel je demeurais rentra triste et pensif ; je vous ai obéi, madame, me dit-il ; à l'aide des relations que j'ai conservées au ministère, j'ai pu sans peine obtenir des nouvelles du comte votre père !... Hélas ! madame, tout ce qu'on vous a dit des démarches faites auprès de lui, pour obtenir votre pardon, a été supposé ; sans doute, depuis, le général vous a pardonné.... car il habite un séjour où ne survivent pas les passions de la terre. .

— Grand Dieu ! m'écriai-je, en pâlissant, mon père mort !...

— Oui, madame ; et pourquoi vous cache-

rai-je la vérité, que vous sauriez plus tard, d'une bouche moins amie? Le général, en apprenant votre départ, a été frappé d'apoplexie; il avait cessé de vivre avant que la voiture qui vous emportait eut cessé de rouler...

« Il est des coups contre lesquels le courage et la stoïcité n'ont point d'armes défensives: apprendre qu'on a tué son père et ne pas être renversé par ce coup de foudre est au-dessus des forces humaines; je tombai privée de tout sentiment dans les bras du bon employé. Je fus long-temps à reprendre l'usage de mes sens, et lorsque je revins à moi, sa femme lui reprochait encore d'avoir ménagé si peu ma sensibilité. Mon hôte s'accusait lui-même, se frappait le front, et pleurait comme un enfant; je dus m'efforcer de le consoler, en le priant de continuer son récit, qu'il était nécessaire que j'entendîsse jusqu'au bout.

— Les autorités de*......., reprit le commis

* Désigner la ville où commandait alors le général que

réformé, immédiatement après la mort du comte, ont cherché à découvrir votre adresse, afin de vous envoyer en possession du peu qu'il a laissé. On savait que vous étiez venue à Paris; mais les administrateurs provinciaux reculèrent devant une investigation difficile : les bonnes grâces du comte étaient mortes avec lui... On se borna à faire les dispositions légales, sous l'empire de cette idée, juste en général, qu'un héritier finit toujours par se révéler... Or, il y a près de six mois que le général est mort; il me semble que, sans être accusée de cupidité, vous pouvez réclamer aujourd'hui son héritage...

— Je mourrai de misère, avant de me présenter pour le recueillir.

l'on nomme ici Dorsonval, ce serait révéler son vrai nom, et attacher une étiquette historique à la vie d'une jeune actrice, que l'auteur ne veut pas livrer au public, dépouillée de son manteau pseudonymique.

— Vous n'avez pas besoin de faire cette pénible démarche; un fondé de pouvoir suffit.

— Soyez donc le mien, mon cher hôte.

— Volontiers; vous n'aurez qu'une procuration à signer, et je me rendrai à......

— Je signerai tout ce que vous voudrez; mais, de grâce, qu'on ne m'en parle plus... Et je me précipitai dans ma chambre en sanglottant...

« Je pleurai mon père avec d'autant plus d'amertume, que sa mort, conséquence immédiate de mon départ, ne devait être imputée qu'à moi. A dix-huit ans, on peut manquer de cette maturité de jugement qui sait calculer l'étendue d'une faute, à travers les séductions qui en dérobent la hideur; mais à cet âge tous les sentimens de la nature sont éclos au cœur d'une femme; malheur à elle, si elle ne peut s'arrêter quand viennent à poindre, dans son esprit troublé, les inspirations de l'enfant dénaturé... Personne au

monde ne sera solidaire de la terrible responsabilité qu'elle encourra en passant outre; car personne ne pourra sentir au même degré qu'elle la pitié filiale; elle sera sacrilège sans partage en la violant... De tous mes malheurs, Monsieur Antonimo, la mort de mon père, seule, laissera dans mon âme des traces que ma douleur creusera sans cesse.

« Cependant mon hôte, muni de ma procuration, était parti pour.... ; je savais que quel que fut le succès de son voyage, je ne pourrais avoir à recueillir une opulente succession ; je songeai à me faire un état. Mon éducation et mes talens semblaient m'ouvrir diverses carrières ; mais j'étais complètement ignorante des obstacles que la concurrence m'opposerait partout, et des capitulations, ou de délicatesse, ou de conscience, ou de vertu, qu'on me proposerait, comme moyen à peu près

unique de réussite. Je dirigeai d'abord mes essais vers l'instruction : on m'avait dit qu'une sous-maîtresse, dans les pensions de Paris, pouvoit avoir une existence honorable, sinon brillante. Je me fis conduire chez la dame inspectrice, femme collet-monté dans toute l'étendue du mot, qui, après m'avoir parlé, avec force regards élevés vers le ciel, des devoirs pieux d'une demoiselle vouée à l'enseignement, me demanda quelques garanties morales. Je lui nommai mon père, et elle parut disposée à se contenter de l'énoncé de mon rang, pour croire à ma moralité. L'inspectrice, à ma seconde visite, m'annonça qu'elle avait à m'offrir une place fort avantageuse dans une maison du premier ordre. Les appointemens, me dit-elle, sont de quatre cents francs ; vous n'aurez à donner que trente leçons de dessin et vingt-deux de piano ; plus on vous priera, en considération des bons témoignages que

j'ai donnés sur vous, de tenir le salon, pour les soirées ordinaires.

« J'acceptai sans m'être fait une bien haute idée des grands avantages qu'on me promettait, et qui se réduisaient, ainsi que je pus bientôt en juger, à des fleurs de bien dire.

« En vous parlant de mon bref séjour dans le pensionnat *du premier ordre,* je ne mentionnerai ni les repas succints, qualifiés de *nourriture saine et abondante*, ni l'eau à peine rougie plus légitimement appelée *abondance*, eu égard à la profusion du liquide incolore.

« Je passerai rapidement sur les innombrables variantes de paresse et de mauvaise volonté que je rencontrai chez les plus jeunes élèves, sur les distractions rêveuses des grandes, sur les caprices tolérés des riches, sur les hauteurs des nobles. Je ne citerai que pour mémoire les fréquentes demandes de remplacement qui me furent faites par mes collègues, les sous-maîtresses, s'absentant

pour secourir une mère, une tante malade, ou pour le baptême d'un petit neveu; et cela, toujours quelques heures après la réception furtive d'une lettre presque imperceptible sur papier lustré. Mais je vous dirai avec moins de laconisme, que l'obligation de tenir le salon me parut intolérable sous divers rapports : non seulement la toilette nécessitée par ce genre de représentation eût seule excédé mes honoraires de 400 francs, mais la responsabilité qui s'y rattachait, me sembla d'une nature très délicate. La directrice, femme du monde, titrée, dont la révolution de Juillet avait ruiné les espérances, était en correspondance suivie, en relations de visites plus suivies encore avec des comtes, des marquis, des pairs, des députés *bien pensans,* dont les épouses étaient exclues de ce commerce actif. *Madame,* comme on l'appelait, ne pouvait donc descendre aux détails de sa maison ; elle ne paraissait que rarement au

salon, et je fus gratifiée de toute sa confiance pour en faire les honneurs. Je m'en acquittai de mon mieux ; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que mesdemoiselles les sous-maîtresses et les grandes élèves, qui seules étaient admises aux cercles du soir, y recevaient une multitude de *cousins*, qui excédait les proportions de la plus nombreuse parenté.

« Tout se passait, il est vrai, avec une décence dont les apparences au moins étaient bien ménagées : à peine un œil observateur pouvait-il saisir quelques pressions de mains, exercées en conduisant au piano l'élève que je devais faire briller; à peine certains regards d'intelligence me faisaient-ils soupçonner qu'un billet était contenu dans une main en gants jaunes, ou recélé dans les plis d'un mouchoir brodé.... Mais les premiers beaux jours venaient de naître ; on m'avait priée de faire ouvrir les portes du salon donnant sur un jardin assez couvert, et bientôt on

m'exprima le désir de jouir, sous ma protection, des douces soirées du printemps, dans des promenades au clair de la lune. A ce point de responsabilité, et vu l'étendue du jardin, je donnai ma démission, motivée sur ma santé chancelante.

« Pendant mon séjour dans la pension, les maîtresses d'art m'avaient conseillé de me consacrer aux leçons de musique en ville : avec six mois de Conservatoire, je pourrais, prétendaient-elles, obtenir la vogue pour l'enseignement du chant; et la vogue, ajoutaient-elles, c'est la fortune. L'avis était séduisant : mon hôtesse de Belleville se chargea de me faire recommander au vénérable Chérubini ; je fus admise aux leçons des grands maîtres.... Mais les grands maîtres ont rarement de petites prétentions : je les vis d'abord me conseiller à l'envi ; puis leur zèle se réfroidit tout à coup ; et quinze jours après mon installation je fus entièrement

négligée. Je n'avais pas encore eu le temps de m'en affliger lorsqu'une des élèves, jolie brune de 24 à 25 ans, m'aborda mystérieusement au sortir de la classe, et remontant avec moi le Faubourg Poissonnière, me parla à peu près en ces termes :

« — Je vois, madame que vous ignorez les mœurs du Conservatoire ; car cette institution a ses mœurs spéciales... Je crois vous être utile en vous instruisant de ces coutumes intérieures.

« — Ce sera en effet me rendre service, Mademoiselle, et ma reconnaissance.....

« — Vous allez juger jusqu'à quel point je la mériterai ; et pour cela, Madame ou Mademoiselle, il faut que je vous parle avec une entière franchise.

« — Je vous en supplie, Mademoiselle, car je vous ai entendu donner ce titre... qui est aussi le mien, ajoutai-je d'une voix mal assurée.

— Vous saurez donc que, dans l'établissement où nous nous sommes rencontrées, deux choses sont à peu près incompatibles : à savoir ce que les femmes appellent leurs principes, et l'enseignement de l'art que l'on cultive au Conservatoire. J'ai vu beaucoup de jeunes personnes végéter dans nos classes, parce qu'elles ou leurs parens, avaient mal interprêté l'énoncé des *leçons gratuites* que le gouvernement accorde en ce lieu... Ne croyez pas, cependant, que nos illustres professeurs soient cupides... de l'argent! fi donc, est-ce que les beaux-arts connaissent celà! Mais si les beaux-arts sont libéraux, ils veulent qu'on le soit aussi envers eux; et lorsqu'ils épandent leurs bonnes grâces sur une élève aussi jolie que vous l'êtes, il est aisé de comprendre de quelles richesses ils se montrent avides... Si la beauté resserre ses trésors dans les parages du Conservatoire, le talent y prodigue peu volontiers les siens.

« L'élève *économe* doit donc se contenter de saisir à la volée quelques préceptes, quelques exemples d'exécution qui ne lui sont pas destinés : au lieu de moissonner les progrès, elle les glane chichement; et jamais, en cas de succès, pour ainsi dire enlevé à la dérobée, son nom ne retentit dans les concours.

« Privée de tels précédens, l'élève dédaignée se lance dans le monde musical sans le moindre éclat; les feuilletons se taisent sur son mérite, parce que les journalistes savent qu'ils ne peuvent succéder aux professeurs dans l'allocation de subsides que vous savez. Point d'ovation à espérer au concert; point de vogue possible sur les traces de Loïsa Puget; point de collaboration avec les *vrais poètes* du jour : conséquemment point d'initiation aux destinées poétiques, qui coulent à pleins bords dans la vie d'une femme artiste sans préjugés.

« Vous avoir appris ce dont l'élève *économe*

est privée, c'est vous avoir fait pressentir ce que peut obtenir l'élève *résignée.* Choisissez maintenant, Mademoiselle : d'un côté, les soins assidus au Conservatoire, le début proclamé par toutes les trompettes de la renommée, la vogue, la fortune, et par-dessus le marché la considération; car vous savez qu'aujourd'hui les dames artistes épousent des comtes, des barons, dont elles rebrodent les vieux habits... D'un autre côté, la négligence, pour ne pas dire l'abandon absolu des puissances enseignantes, le silence de la presse laudative, le dédain des nombreux amateurs qui jugent comme les moutons de Panurge sautaient, c'est à dire par imitation; puis la triste perspective de courir le cachet avec des bas crottés. J'ai dit, Mademoiselle; optez.

« —Mon choix sera prompt et ma gratitude est grande; car je n'ai aucune disposition à devenir une *élève résignée.*

« Par l'expression chaleureuse que j'imprimai à cette déclaration, ma condisciple d'une quinzaine put juger que je ne retournerais pas au Conservatoire, et l'on ne m'y revit pas en effet.

« On m'avait parlé d'une éducation particulière dans quelque grande maison, comme pouvant me procurer un sort honorable; je dirigeai mes recherches de ce côté, et je ne tardai pas à trouver ce que je cherchais. Je me présentai chez un grand seigneur russe, qui me reçut avec cette exquise politesse, que l'on affecte à la cour des Czars, encore stationnaire, sous ce rapport, au ton des grands levers de Louis XIV.

— Mademoiselle, me dit le prince, (il y a beaucoup de princes en Russie) après avoir intimé du regard à son valet de chambre l'ordre de sortir, ce que j'ai appris sur votre naissance, vos manières, votre instruction solide et vos talens, me rend très heureux

d'avoir à vous annoncer que vous me convenez singulièrement, et j'espère que mes conditions vous seront agréables. Ma fille unique a seize ans; son éducation est à peu près achevée : il n'y manque que ce vernis français qui, soit dit en passant, sied à merveille à nos mœurs, toutes voisines du pôle qu'elles sont. Je ne pouvais mieux choisir pour donner à l'éducation de ma fille ce complément indispensable. Le surplus de vos soins sera facile, Mademoiselle : ils consisteront, à peu près uniquement, à faire les honneurs de mon palais, dont vous serez, d'ailleurs, l'ornement, ajouta le prince, en s'emparant d'une de mes mains, comme par un simple élan de bonhomie... La princesse est âgée ; ses infirmités l'obligent à garder son appartement; vous n'aurez donc de relations habituelles qu'avec moi ; et je vous accorderai toute ma confiance dans l'exercice de l'autorité que la princesse est forcée de déléguer... Cette jolie main, en

courant sur le clavier, vous fera, dans mes salons, beaucoup d'envieuses; mais dussent-elles crever, comme la grenouille de votre admirable La Fontaine, en enflant leur ambition, ma faveur sera fidèle, et votre triomphe durable... Pour commencer, mademoiselle, nous fixerons vos honoraires à deux mille roubles, et vous n'aurez à vous occuper en aucune manière de votre entretien..... Il est bien entendu que ma fille une fois mariée, son institutrice ne sera plus qu'une amie de la maison, et qu'elle n'aura point à s'inquiéter de son avenir.....

« Cela vous convient-il, mademoiselle, me dit le prince d'un ton duquel je pus conclure qu'il s'était fait déjà à lui-même une réponse affirmative.

— Monseigneur, répondis-je en retirant des mains de l'altesse celle que je lui disputais doucement, mais résolument, depuis dix minutes; il serait difficile de nier les grands avan-

tages que vous daignez m'offrir; je vous demanderai pourtant la permission de réfléchir un jour sur le parti que j'ai à prendre.

— Rien de plus juste, mademoiselle; mais je vous quitte avec l'espoir que ma proposition ne sera point rejetée, et j'attends votre réponse demain.

— Vous l'aurez, monseigneur.

« Et je quittai le prince, après une révérence qui, plus tard, dut lui faire regretter de n'avoir pu en orner le progrès des belles manières russes.

« Je n'avais pas besoin d'un jour de réflexion pour me déterminer : mon parti était pris avant d'avoir quitté le cabinet du grand seigneur étranger... Le soir même, la petite poste lui porta mon remerciement négatif, fondé sur le motif banal de l'âpreté du climat, que ne pourrait supporter ma constitution délicate. Je m'étais dit : depuis quelques années la mine exploitable des actrices et des mar-

chandes de modes voyageuses, n'offre plus assez de sûreté: la galanterie hyperboréenne s'est rabattue sur les demoiselles institutrices ou de compagnie, qui, du reste, sont d'un entretien plus facile sous le toît domestique... Je ne grossirai point l'essaim de ces hirondelles égarées vers le Nord; cherchons fortune dans une autre carrière.

« Je voulus un moment tourner mes vues vers le commerce : mon écriture était belle; je calculais avec habilité; il me semblait que j'étais propre à tenir la caisse dans quelque maison de nouveautés. Au moment où j'élaborais ce projet, je rencontrai une jeune fille que j'avais connue à ***, dans le magasin de modes où je me fournissais. Je lui fis part de mon dessein, après l'avoir informée des revers, (ma fuite exceptée), qui m'avaient accablée depuis quelques mois.

— Ah! mademoiselle, à quoi allez-vous songer..? répondit la jeune personne; mieux

vaudrait vous faire cantinière d'un régiment... Vous êtes loin de soupçonner ce que c'est que la condition d'une demoiselle de magasin : se lever dès l'aurore, se coucher après minuit, manger quand cela se trouve, se reposer presque jamais, et n'avoir que le temps bien juste pour défendre son pauvre honneur... Je vous laisse à penser combien cette dernière tâche est difficile, dans l'espèce de caserne qu'on habite avec vingt ou trente commis... Je vous assure qu'il ne faut dormir que d'un œil; ou si l'on ferme les deux... Ah! c'est un bien vilain état, allez, mademoiselle... et la jeune fille acheva sa tirade par un gros soupir, qui m'apprit que l'épreuve à laquelle je songeais à me soumettre, ne lui avait pas été favorable... Je renonçai à mes vues commerciales.

« Restait le théâtre, et je m'étonnai alors de n'y avoir pas encore songé. « Là, me dis-je, surtout dans la direction que l'art a prise, le

talent inné, que l'on a reconnu en moi dans les petites soirées dramatiques du salon de mon père, peut réussir sans le secours de ces protecteurs, qu'une demoiselle paie si cher au Conservatoire; et c'est assurément au bonheur qu'elles ont eu de pouvoir réussir sans professeur, que plusieurs actrices connues doivent l'avantage, long-temps fabuleux, d'avoir pu conserver une réputation sans tache. Pourquoi ne serais-je pas aussi heureuse qu'elles?

« Grâce encore à la sollicitude de mon hôtesse, je fus mise en rapport avec le directeur d'un théâtre du second ordre, où l'aristocratie métallique va s'inspirer des belles manières et des intrigues *bien filées,* comme on dit en style de coulisse. Cet administrateur était homme à comprendre ma vocation de bon goût; il m'en félicita à tout événement; puis il ajouta en secouant la tête :

— Vous arrivez bien tard dans la carrière

pour recueillir l'avantage, ou plutôt l'immunité que procure un tel système.

— Bien tard, pourquoi, monsieur le Directeur?

— Vous allez me comprendre, sans que je sois obligé de quitter le ton qui convient à la bonne compagnie : nous voyons, il est vrai, fleurir sur nos théâtres de Paris, plusieurs actrices qui, dit-on, n'ont pas risqué un seul principe dans leur début primitif; savez-vous pourquoi, mademoiselle? c'est qu'elles ont débuté avant d'avoir besoin de principes, c'est-à-dire trop jeunes encore pour exciter d'indignes convoitises. La première exhibition de ces sujets adolescens a été une spéculation purement administrative, et moi-même j'ai dû d'amples recettes à ce moyen... Alors, les auteurs en crédit ont fait des rôles pour ces petites merveilles, sans leur en demander le prix, parce qu'elles étaient encore insolvables, et les régisseurs leur ont *seriné* ces

rôles avec un désintéressement aussi bien motivé... Puis, quand la jeunesse, la beauté, la coquetterie, les gentils caprices, en un mot, toutes les séductions qui font triompher le sexe ont été accomplies chez ces artistes déjà célèbres, elles ont dit : Nous n'avons besoin de personne, et nous gardons nos trésors.

« Il n'en peut-être, hélas! ainsi d'une débutante de vingt ans ; elle est solvable, elle, et tous ceux qui peuvent favoriser ses succès, se montrent d'un interêt sordide... Vous me direz peut-être que le public est là pour lui rendre justice ; cela serait vrai si les spectateurs se permettaient d'avoir spontanément un avis et de porter un jugement; mais, au temps où nous vivons, il est une puissance qui se fait opinion publique, qui se constitue nation : cette puissance c'est la presse périodique. Le plus constant habitué du balcon où de l'orchestre d'un théâtre, s'il ose prononcer

à part lui son petit arrêt, favorable où sévère, ne le produit au grand jour, que sauf le bon plaisir du feuilleton sérénissime. Il faut donc, bon gré mal gré, que la pauvre débutante passe sous les fourches caudines placées sur sa route; il n'y a point pour elle de faux-fuyans. Si elle essaye d'échapper à la terrible redevance, les juifs qui l'exigent font cause commune avec les anciennes réputations, sans cesse occupées à fermer la porte aux nouvelles. On évite de faire des rôles pour la jeune actrice; on la repousse dans le groupe vulgaire des utilités; on jette sur sa jolie tête la guimpe d'une duègne. L'artiste chef d'emploi, renonce bravement aux indispositions simulées, afin que sa *doublure* ne puisse se produire; que dis-je, elle se raidit même contre les maladies réelles. J'ai vu certaine dame premier sujet, jouer avec la fièvre, parce qu'elle était menacée de substitution par une débutante de talent...

« J'aurais pu vous parler tout différemment, poursuivit le sincère directeur : un autre, peut-être, se serait prévalu du bon vouloir des administrations théâtrales, de leur justice distributive, de leur impartialité; il eut étalé sous vos yeux un parterre diapré de promesses, un gazon fleuri d'espérances, sous lequel vous eussiez bientôt rencontré le tuf. C'eut été mal répondre à la confiance des amis qui vous ont recommandée près de moi; je vais m'en rendre plus digne en vous conseillant de débuter en province. Là, les directeurs sont encore des despotes au petit pied, qui font valoir, selon leur intérêt, les pensionnaires dont le talent peut profiter aux recettes. Ces messieurs gouvernent sans charte; ils font du pouvoir absolu... A Paris, au contraire, le régime constitutionnel est établi sous le manteau d'arlequin; nous avons des actionnaires, des auteurs, des propriétaires de salles, revêtus d'une sorte de pairie; mille petits

porteurs de coupons, s'érigent, dès qu'ils sont convoqués, en chambre législative; et les journaux exercent, au nom du public, une prérogative municipale qui achève de nous garotter... Débutez en province, mademoiselle, débutez en province.

« Malgré ce raisonnement si logique, on me contraignit obligeamment à frapper à la porte d'une autre scène; le directeur, homme franc, avec plus de rudesse que son confrère, me fit à peu près la même réponse... Je me décidai à contracter un engagement dans une ville départementale, dès que mon hôte serait revenu du voyage qu'il avait entrepris pour moi.

« Je le vis rentrer un matin traînant une lourde valise, qu'il n'avait, disait-il, voulu confier à personne. Elle contenait la plus forte partie de l'héritage de mon père, c'est à dire d'une valeur d'environ quinze mille francs, bijoux, effets, et argent produit par la

vente du mobilier. Mais, je ne voulus me défaire ni des uniformes, ni des armes, ni des décorations du général; et mon petit capital se réduisit à deux mille écus, que mon ami le commis réformé, se chargea de placer avec quelques fonds à lui.

« Je fus assez heureuse pour être engagée par le directeur du second théâtre de Lyon, et plus heureuse encore dans un premier début.... On trouva que je possédais ce que possèdent rarement les acteurs de province, gâtés par un public généralement amateur d'efforts outrés: du naturel, de la tenue et des habitudes appartenant aux grandes scènes.... Peut-être devait-il en être ainsi: mon premier théâtre avait été le salon d'un lieutenant-général. Les journaux Lyonnais mentionnèrent avec éloge mes débuts: leurs articles furent répétés par les feuilles littéraires de la capitale; mes camarades des deux sexes me traitèrent avec des égards

tenant du respect..... Je ne sais en vérité, si je n'eusse pas dû, pour le moment, borner mon ambition à accepter un engagement qui m'était offert dans la troupe du Grand-Théâtre; mais il me semblait que ma place était à Paris : je voulais y revenir à tout prix, et j'allais reprendre l'initiative auprès du premier des deux directeurs auxquels je m'étais adressée, lorsqu'un administrateur du théâtre du Palais-Royal m'écrivit que si je faisais prochainement un voyage à Paris, il me verrait avec plaisir accepter une invitation de début sur la scène dont la direction lui était confiée.

« Je trouvai d'abord le sens de cette lettre embarrassé et peu déterminant; mais mon propre désir y suppléa, et je me mis en route, en passant par Clermont, dont j'étais bien-aise de *tâter* le public.

« J'ai fini ma narration et midi va sonner, dit Émeline en prenant son chapeau. Je

crois, monsieur de Voralbert, m'être bien fait connaître par ce que je viens de dire; vous pensez, je l'espère, que je suis une de ces femmes dont le caractère se met au-dessus des scrupules d'une réserve puérile, précisément parce qu'elles se sentent pourvues de la force d'âme nécessaire pour braver le danger; et si vos espérances de jeune homme s'étaient autorisées d'un déjeûner en tête-à-tête chez Véfour, vos appréciations de moraliste doivent vous avoir appris déjà que la vanité du poète s'était trompée...... Afin de mieux détruire cette erreur, bien naturelle du reste, je vais remonter à son origne : Il est présumable que l'avant-dernière nuit, dans la diligence, vous avez dû me croire entièrement conquise, parce que, au moment d'une illumination tout à fait inattendue, j'avais jeté mes bras autour de votre cou... Avec vingt années de plus, il vous fut venu peut-être à l'idée que

cette accolade résultait d'un mouvement de frayeur; il vous aura paru plus simple de la prendre pour une avance expansive.... Ne cachez pas votre main monsieur Antonimo, poursuivit Emeline en riant; le *bleu* qui se dessine dessus est le signe très remarquable d'un démenti formel donné à votre amour-propre.

— Serpent adorable! s'écria le poète, plus enchanté, peut-être, de la vertueuse originalité de l'actrice, qu'il n'eut été heureux par sa faiblesse....

— Ecoutez, M. Antonimo, votre humeur, vos manières, votre esprit me plaisent; vous êtes, je crois, un homme que ne gâtèrent pas entièrement les travers du monde.... Je vous offre mon amitié; mais je ne veux point de votre amour... Je n'aurai jamais d'amant, monsieur, dit Emeline en élevant la voix: le fiel dont je fus abreuvée par l'infâme Delvimar a détruit pour jamais en moi l'essor

d'imagination qui prête à l'amour la plus forte partie de son empire. L'idée d'un amant ne se séparera plus dans ma pensée, de celle d'un monstre de perfidie et de lâcheté : sans doute je calomnie ainsi bien des hommes; mais la première épreuve me coûte trop cher pour que je consente à la renouveller, même avec la chance probable d'un meilleur succès.... Sous l'ascendant de cette passion protée qui m'abusa si indignement, il n'y a point de bonheur futur dont on puisse accepter avec confiance l'espoir : Elle embellit son avenir les plus heureuses fascinations; elle montre en perspective à ses élus un ciel peuplé de félicités, et lorsqu'on se croit près d'y entrer, c'est l'enfer que l'on voit s'ouvrir....

« Je ne veux être ni bégueule, ni coquette; je n'embarrasserai pas ma vie de ces sottes précautions, qui témoignent de la fragilité des principes, plutôt que d'une vertu puis-

sante. En un mot, si je vois des hommes fixés près de moi par le peu que je vaux; je veux qu'ils m'aiment assez à ma manière, (c'est-à-dire comme un ami de collége en aime un autre), pour être convaincus que je ne prétends point m'astreindre à les craindre.... Ma franchise à cet égard va tout de suite toucher le but, pour que votre vanité n'entrevoie pas la possibilité d'y attacher une espérance.... Je ne vous ai pas dit que j'aie cessé d'être la femme physique; je ne me flatte pas même d'être exempte de combats contre cette nature de vingt-un ans, dont on voudrait follement nier le pouvoir... Mais ce que je puis affirmer, c'est que si je subissais un jour ce pouvoir, jusqu'à recevoir le joug d'un amant, ce jour n'aurait pas pour moi de lendemain... La honte me tuerait.

Emeline avait prononcé ces dernières paroles avec une exaltation tenant du délire.

— Vous voyez, Antonimo, reprit-elle plus doucement, à quel prix est mon amitié.... La voulez-vous?

Le poète, énivré, éperdu, ne put répondre. Il saisit convulsivement la main de cette créature singulière, et la couvrit de baisers, en s'écriant :

— Que le cœur d'une femme est un riche trésor!

L'actrice sonna, demanda la carte, et la prenant au moment où Antonimo allait s'en emparer, elle dit en riant : — La bagatelle de vingt francs: chacun le prix de trois dîners à table d'hôte, plus un tiers... Voici ma part, ajouta-t-elle en posant sur la table deux pièces de cinq francs. — Voralbert, sans entamer une discussion dont il comprit tout d'abord l'inutilité, couvrit de ses deux pièces celles d'Emeline; et le garçon sortit en murmurant : — Voilà du nouveau.

IX

Lorsque les comédiens formaient une classe exceptionnelle, mise à l'index de Rome; l'orsqu'une société bourrée de préjugés leur refusait sa protection, tout en les faisant concourir à ses devoirs religieux, avec ce clergé qui les avait excommuniés; alors ces artistes avaient accepté, presque

généralement, cette condition dégradée: ils s'étaient fait des mœurs speciales; et ne pouvant prétendre à la considération, ils comblaient de plaisirs sans frein l'immense lacune qu'elle laissait dans leur vie. On reconnaissait partout un homme ou une femme de théâtre : le désordre opulent de sa mise révélait sur le champ l'abandon excentrique de sa conduite; dans son intérieur, un pêle-mêle essentiellement caractéristique, accusait une existence tissue de caprices et d'insouciance.

Au théâtre même, les appartemens consacrés à l'dministration, le cabinet du directeur étaient remplis d'attributs du métier: ici des casques et des armures de carton; là des lances en ferblanc; ailleurs des diadêmes d'oripeau, des foudres de papier doré, des éclairs en bouteille.

Tout cela n'existe plus depuis que les ar-

tistes dramatiques sont admis sans restriction au partage des droits civiques: ils ont pris, ils ont même pris largement leur part de prérogatives sociales.... Les comédiens célèbres sont, de nos jours, réputés modestes, quand ils ne se croient pas au-dessus des autres mortels..... C'est le faible commun à tous les personnages proclamés par la vogue; pourquoi le reprocherait-on aux notabilités des théâtres de planches, plutôt qu'à celles du théâtre universel?

Le cabinet ou l'on introduisit Emeline et Antonimo, chez l'administrateur qui avait écrit à l'actrice, était un de ces petits sanctuaires déjà décrits dans ce livre; mais la puissance en robe de chambre ne s'y trouvait pas... ce fut un commis, bien frisé, bien *ficelé*, ma foi, qui reçut la demoiselle « Il était chargé d'excuser monsieur le directeur auprès d'elle: Contraint, par ses *nombreuses oc-*

cupations, de s'absenter une partie de la journée, il lui avait écrit à Belleville, où sans doute elle était descendue, afin d'éviter au moins qu'elle fît une course inutile »

Ceci était assurément fort poli, mais n'apprenait rien à Emeline, sinon que messieurs les directeurs de Paris ont d'assez nombreuses occupations pour ne pas attendre les actrices auxquelles ils ont assigné un rendez-vous. Cependant, la lettre envoyée au domicile de l'ex-employé, où devait descendre en effet l'actrice de Lyon, intriguait singulièrement celle-ci. Peut-être, sans cet accident, eût-elle encore couché une nuit à l'hôtel des messageries, sous la protection de sa franche profession de foi, qu'elle regardait comme une égide impénétrable. Mais Émeline était restée femme au moins par la curiosité : elle ne put résister plus long-temps au désir d'apprendre ce que l'administrateur lui écri-

vait..... Elle ne renonça pas pour cela à se procurer le plaisir qu'elle s'était promis, en sa qualité de cicérone du poète Antonimo pour un jourentier. Nous avons tous éprouvé cette satisfaction d'amour-propre, qu'on ressent à faire connaître ce qu'on connaît déjà soi-même, et à jouir de la surprise d'autrui : il semble alors qu'on soit le dispensateur généreux de ces richesses, lorsqu'on n'a que le tout petit mérite de tirer le rideau pour les laisser voir... Il n'y a pas une bagatelle, si frivole qu'elle soit, dont la vanité ne sache faire son profit.

Selon l'habitude des étrangers qui arrivent dans la Capitale, Voralbert voulait, le soir même, assister à une représentation de l'Opéra. Nous ne dirons pas, à l'exemple des admirateurs fanatiques de cet ensemble grandiose, qu'agir ainsi c'est imiter l'épicurien mal inspiré qui commencerait un

splendide repas par le plus exquis des mets placés devant lui ; l'Opéra n'est le premier de nos théâtres que pour un public à part : public qui s'offre en spectacle dans la salle, plutôt qu'il ne recherche le spectacle de la scène. Mais au moins, cette scène est-elle la plus prodigue de prestiges et de fascinations; et c'est mal comprendre la gradation des perspectives, que de commencer par un point de vue éblouissant.

Émeline, après être convenue avec Antonimo qu'elle le rejoindrait à cinq heures, à l'hôtel des Messageries, fit mettre ses bagages dans un fiacre, y monta elle-même, et dit au cocher de la conduire à Belleville... Voralbert reçut cet adieu d'*au revoir* dans la chambre de l'actrice; deux heures sonnaient à l'horloge qui règle le départ des diligences... Savez-vous où Émeline retrouva son compagnon de voyage? Dans cette même chambre,

sur la même chaise qu'il occupait lorsqu'elle l'avait quitté, triste et rêveur... Il avait les yeux fixés sur cette couche, encore en désordre, où, le matin, Émeline s'était montrée à lui si belle sans coquetterie, si séduisante sans dessein de séduire...

—Quoi ! toujours à la même place, M. Antonimo, s'écria l'artiste avec une surprise mêlée de quelque tristesse.

— Où donc, Émeline, répondit le poète, aurais-je pu passer plus heureusement le temps qui s'est écoulé depuis votre départ?... Mais, à propos, vous avez fait diligence : il n'y a guère qu'une heure et demie que vous êtes partie.

— Antonimo, à quoi avez-vous donc songé ; je suis en retard d'une heure au moins : il est nuit close.

— A quoi j'ai songé, Émeline, pouvez-vous me le demander? Si le temps m'a paru si court, c'est que je ne vous avais pas quittée...

— Monsieur de Voralbert, dit Émeline en fixant sur son compagnon de voyage un regard humide, vous m'affligez...

— Émeline, répondit Antonimo avec transport, en saisissant la main de l'actrice, qui resta inerte et froide dans la sienne, laissez-moi vous aimer; laissez-moi, je vous en supplie, essayer de tarir la source de fiel que l'amour a creusée dans votre cœur; ou tout au moins, ne me punissez pas, avec colère ou dédain, de vous consacrer ma vie sans espoir... Émeline, j'ai besoin d'aimer; ne m'arrachez point cet élément de mon existence, quand même il devrait agir à la manière de ces poisons lents, qui flattent le goût en détruisant l'organisation... J'immo-

lerai à vos pieds toutes ces vanités exigeantes qui rendent quelquefois insupportable le joug des amans; ma voix, en vous disant je t'aime, ne tentera jamais les échos de votre cœur; je vous adorerai comme on adore le Créateur, sans attendre de retour.

— Non, Antonimo, non, il faut nous quitter avant qu'une si malheureuse passion se soit rendue maîtresse de votre vie... car vous vous exagérez maintenant son pouvoir, comme on le fait toujours à votre âge... Mais je sais qu'elle peut devenir impérieuse; elle le deviendra même infailliblement; car elle ne trouvera point sur sa route la possession... la possession, sans cesse occupée à creuser ces tombes environnées de fleurs où s'abîme, plus ou moins vîte, cette tendresse délirante, qui ne laisse après elle que l'ombre d'un sentiment... Je ne veux pas causer votre malheur, M. de Voralbert; car je sens que je vous aimerais (Antonimo tressaillit). . Oui, reprit

Emeline, je vous aimerais comme j'aimais une bonne camarade au théâtre de Lyon, c'est-à-dire de cette région du cœur réservée à l'amitié, et d'où ne partent point ces fibres ignées qui portent dans l'organisme une flamme orageuse. Je n'accepterai jamais que les soins des hommes auxquels je pourrai songer sans que mon sein s'agite, soulevé par l'émotion...Le premier battement de ce sein, calme maintenant, serait pour mon oreille un tocsin d'alarme, et ma porte se fermerait soudain à celui qui l'aurait provoqué.

« Antonimo, ces rudes conditions ne peuvent convenir à votre âge, à votre profession : vous êtes jeune, vous êtes poète : sous ce double rapport, il vous faut des impressions puissantes à ressentir; votre imagination s'alanguirait dans le commerce de cette passion sans sexe qu'on nomme l'amitié..... Quittons-nous, Voralbert, quittons-nous... Et

tandis qu'Emeline, attendrie dans cette noble région du cœur dont elle venait de parler, dégageait doucement ses doigts d'entre ceux d'Antonimo, une larme tomba des yeux de l'actrice sur la main du poète.

— Oh! ce bien là, du moins, vous ne me l'arracherez pas, femme cruelle... s'écria-t-il d'un accent d'inspiré; il est à moi maintenant; je puis le savourer sans votre aveu... Et la bouche enflammée d'Antonimo, dévora sur sa main cette larme déjà refroidie... Puis, s'efforçant d'éteindre ce transport, il reprit d'une voix plus calme : Ne me chassez pas, Emeline; je ne serai que votre ami.

— Je pourrais peut-être, sans mériter le reproche d'immodestie, vous répondre que je ne me fie guère à votre promesse, dit l'actrice avec un balancement de tête sceptique; mais je ne puis me décider à congédier l'ami

sur le simple soupçon qu'il dissimule les vues d'un amant : on ne sacrifie pas un bien que l'on possède pour conjurer un danger incertain... Si vous m'aimez en effet, vous craindrez de me perdre, et vous connaissez les limites que j'impose à l'amitié... Allons dîner, poursuivit légèrement l'actrice; je vous conterai, entre dessert et café, ce que j'ai appris dans mon excursion à Belleville : c'est une anecdote assez gentille pour égayer votre digestion... Oh! vraiment, la comédie serait bien plus amusante qu'elle n'est, si l'on connaissait toutes les scènes qui se passent derrière le rideau... Monsieur Antonimo, nous pourrions, je crois, dîner chez Véry : après avoir déjeûné en membres de la haute noblesse britannique, il serait mesquin de descendre, le même jour, jusqu'au modeste repas des comédiens de province... Une fois n'est pas coutume.

Le second tête-à-tête d'Émeline et d'Antonimo, en cabinet particulier, fut plus innocent encore que le premier : on eut pu croire, en écoutant à la porte, que notre jeune artiste dînait avec sa camarade de Lyon, dans un moment où celle-ci, sans doute moins sévère qu'elle envers l'essaim des amours, se serait abstenue de lui confier ses rapports intimes avec eux.

— Maintenant, dit Émeline après avoir avalé une dernière gorgée de vin de Chypre, et en ouvrant une jolie petite lettre pliée au dernier goût, voici le mot du logogriphe que nous a laissé ce matin le directeur absent : cette missive curieuse, que j'ai trouvée chez mes amis de Belleville, va nous révéler la vie théâtrale sous un nouvel aspect : Profitez, romancier futur.

« Mademoiselle, il est des embarras si dif-
« ficiles à supporter qu'on cède, même en
« dépit des convenances, au desir, je dirai
« plus, au besoin de se les épargner : ce que
« j'aurais eu à vous dire dans l'entrevue que
« je vous avais moi-même assignée, m'a sem-
« blé d'une communication directe si déli-
« cate, eu égard aux développemens oraux
« qu'elle eut nécessités, qu'une information
« écrite m'a paru préférable. Je tranche
« donc, en vous écrivant, un nœud gordien
« que j'eusse dénoué avec une grande
« maladresse ; j'aurai bien assez de peine à
« envelopper congrûment mon explication
« épistolaire.

« Sur notre théâtre, mademoiselle, et vu le
« degré de latitude morale sous lequel nous
« sommes placés, les charmes d'une actrice
« sont sa première qualité, peut-être de-
« vrais-je dire son premier talent... Il y a

« toujours un emploi chez nous pour les
« amoureuses jeunes et belles... Mais, il faut
« bien me décider à vous le dire, la beauté
« prend tellement ses aises sur notre scène,
« qu'il n'y reste pas la moindre place pour la
« sagesse... Être jolie et savoir bien jouer la
« comédie, sont déjà deux perfections d'une
« admission difficile, dans nos parages, lors-
« qu'elles se trouvent réunies en une même
« personne, tant il y a de ménagemens à
« garder avec les droits acquis... J'étais ce-
« pendant parvenu à enlever l'ordre de votre
« début aux intérêts financiers, malgré l'op-
« position des intérêts d'amour-propre, lors-
« que, par malheur, il nous est revenu que
« vous apparteniez à l'école des artistes ver-
« tueuses..... Il n'y a plus eu moyen de se défen-
« dre sur ce terrain étranger : j'ai dû songer
« à la retraite, et je me félicite au moins de
« l'avoir faite utile pour vous.

« Vous pouvez, mademoiselle, vous adres-

« ser, quand vous le désirerez, à celui de mes « collègues qui, le premier, vous donna au« dience avant votre départ pour Lyon ; vos « débuts sur son théâtre n'offriront plus au« cune difficulté : c'est lui qui vient de me « l'affirmer ; et cet administrateur m'a, en « outre, assuré que vous me comprendriez « fort bien si je vous annonçais, de sa part, « que vous pourrez *débuter au pair*.

« Daignez, mademoiselle, agréer l'expres« sion d'un regret qui se rapporte tout entier « à notre propre privation, et recevoir l'assu« rance de mon respect. »

— *Débuter au pair*... Vous comprenez, j'espère, mon cher Antonimo ; rien au monde n'est plus drôle, si ce n'est la beauté prenant trop ses aises sur un théâtre pour y laisser un coin d'espace à la sagesse.

— Je vous félicite, Émeline, de débuter sur l'autre scène : on prétend que votre bonne conduite y trouvera des traditions sympathiques.

— Des traditions, c'est beaucoup dire, mon ami, dans un temps où l'on réunit difficilement les documens officiels de la vertu historique... Ainsi, demain je me présenterai à mon nouveau directeur, pour accepter mes débuts au pair.

— Vous n'en rabattrez rien, Émeline...

— Monsieur de Voralbert, répondit l'actrice avec fierté, vous oubliez nos conventions : c'est un propos d'amant que vous venez de me faire entendre, et qui plus est, d'amant inpertinent...

— Pardon, mille fois pardon, Émeline... Il

est si facile de sortir d'un rôle que l'on comprend mal... Je vous ai parlé en ami, mais en ami avare, et l'avarice s'étend parfois aux biens qu'on ne possède pas.

— N'y pensons plus; voici l'heure de l'Opéra : l'heure à l'ambre et au pachouli, où l'on va finir d'user, rue Lepelletier, une soirée élégante, que n'occuperont guère ni le chant ni la danse, quoiqu'on doive entendre grasséyer dix fois, dans les loges du premier rang : *Ah! bravo! Duprez; ah! Diva! Taglioni!* quand la jumelle, distraite, aura braqué son double tube du côté opposé au théâtre, pendant l'*aria* ou le pas... Tel est le sort de ces classes vouées aux plaisirs du public auxquelles vous et moi, mon pauvre Antonimo, allons bravement consacrer notre vie... Le dandy embarrassé de dépenser une heure, en attendant la réunion du Jockeys-club, ouvrira négligemment votre roman, cet enfant

de vos veilles, cet hommage que vos plus chères espérances auront déposé sur l'autel de la renommée; puis après une lecture obscurcie par la fumée d'un cigarre, ou mêlée de baillemens injurieux, le livre sera jeté à l'écart, comme un jouet qui ennuie... Deux heures plus tard, ce même dandy, mécontent de sa digestion, ou jaloux de sa maîtresse, laissera égarer son *humour* à mon petit théâtre; je serai là, sur mes planches, soignant mon dialogue, y faisant harmonier mon geste, gracieusant mes poses, écoutant avec intelligence, ornant d'un sourire d'élite mes tout petits attraits; et j'entendrai ces paroles, tombant de l'avant-scène, sur mon amour-propre, sur mon honneur : *Émeline est laide et monotone ce soir; est-ce qu'elle serait en délicatesse avec son amant.*

— Mais aujourd'hui, continua l'actrice en riant, nous sommes spectateurs : à nous

l'exercice de la critique, en attendant que nous la subissions.

Et les deux compagnons de voyage partirent pour l'Opéra.

X

Oscar Sidoine, à qui notre poète montagnard était recommandé par le jeune peintre lauréat qu'il avait connu à Rome, tenait un rang distingué parmi ces littérateurs dont la renommée brille avec éclat, depuis la barrière de l'Étoile jusqu'à la barrière du Trône. Personne ne jouissait d'une illustration

moins contestée au café de Paris, au balcon des Bouffes et au foyer de l'Opéra.

Oscar n'avait encore enrichi sa patrie que d'une douzaine d'articles dans les revues; mais, feuilletonniste-candidat, on lui promettait, pour une époque rapprochée, l'investiture complète, sous les auspices de la *Grande Presse*. En attendant, il avait obtenu en partie les prérogatives réservées aux élus : Je ne sais quel éditeur imprimait sur la couverture de ses publications : *Sous presse, un roman de M. Oscar Sidoine.* Ce libraire formulait déjà, dans sa pensée, le succès prodigieux du livre: trois mille exemplaires *enlevés* en deux jours; six éditions en deux mois; et comme preuve d'un si rapide écoulement, dix annonces successives dans les journaux, qui prouveraient le contraire. Un autre spéculateur, craignant d'être devancé dans une opération infaillible, s'était empressé, disaient les *faits Paris*, d'ache-

ter, *au prix de quatre mille francs*, le manuscrit d'un drame d'Oscar, qu'on devait jouer incessamment, et qui renfermait *des beautés du premier ordre*. En un mot, Sidoine escomptait, à bureau ouvert, la plus belle réputation future.

Aussi avait-il un appartement de six pièces sur le boulevard, un groom en livrée, un tilbury, des habits-modèles, une maîtresse à domicile; et les revenus qui alimentaient ses dépenses aristocratiques, s'environnaient d'un mystère impénétrable, comme l'opulence du célèbre Cagliostro, d'intrigante mémoire. Il y a plus, on ne voyait jamais d'espèces sonnantes circuler chez Oscar Sidoine : Pactole aux sources cachées, au cours souterrain, ses richesses ne se révélaient que par le faste qu'il étalait. Pour tout dire, enfin, Oscar offrait une de ces existences énigmes, dont on cherche vainement le mot, lorsqu'on n'est

pas initié aux grandes ressources d'exploitation de cet être aux mille formes, idéal pour les uns, réel pour les autres, qu'on nomme vulgairement *le crédit.*

Tel était l'homme auquel Antonimo rendit visite, le surlendemain de son arrivée à Paris, avec une résolution presque indifférente. Il avait quitté Émeline à minuit, après l'avoir déposée à Belleville, à la porte de son hôte, le commis-réformé. Qui n'a connu la puissance exclusive d'un premier amour? Antonimo, dans le vide immense que cette séparation laissait en son âme, retrouvait à peine ces inspirations poétiques, cette ambition littéraire qui, depuis son adolescence, avaient été le véhicule de sa vie, sans que les charmes d'une femme en eussent altéré l'empire, sinon par de passagères préoccupations. Il ne semait plus, en idée, l'espace ouvert devant lui des palmes dont il avait si long-temps

rêvé la moisson; son amour naissant dominait toutes les convoitises de gloire et de renommée qui brûlent au cœur des poètes, et sont l'aliment ordinaire de leur imagination. Peut-être, au moment où il arriva devant la porte d'Oscar, tout ce qu'il avait apporté à Paris d'ambition littéraire, se réduisait-il à l'arrangement d'un prétexte spécieux pour rester auprès de la séduisante actrice?

Voralbert se fit annoncer, néanmoins, chez l'ami du peintre lauréat. Le groom du grand homme par anticipation, introduisit notre provincial, à travers plusieurs pièces élégamment meublées, dans un arrière cabinet, où Sidoine, nonchalamment couché sur un divan, fumait avec une pipe orientale, sous le nez, heureusement de marbre, des poètes Lamartine, Victor Hugo et E**** D******. Tous les traits de ce dernier semblaient exprimer l'ivresse de vanité qu'avait sans doute provo-

quée, dans l'original, le bonheur d'avoir occupé le ciseau.

Oscar se leva avec ce mélange d'aisance, de politesse et de fatuité qui distingue le dandy chez lui. Antonimo vit alors un grand jeune homme dont la taille, extrêmement alongée, était si mince, dont les membres étaient si grêles, qu'il lui parut avoir pleinement mérité le surnom de *Diaphane*, jadis donné à Voltaire; et cela malgré l'ampleur extrême d'une magnifique robe de chambre, à fleurs blanches sur soie cramoisie, que resserrait, au bas de la taille, une grosse cordelière d'or. Oscar, ayant soulevé légèrement son bonnet de fantaisie, brodé sur velours, s'avança au-devant d'Antonimo; et lui tendant une main, tandis que de l'autre, il libérait sa bouche du tuyau d'ambre qui s'y trouvait engagé, il dit en souriant d'un air fort gracieux:

— Arrivez donc, monsieur de Voralbert;

il y a long-temps que je vous attends. Il me semble que deux mois se sont écoulés depuis que vous avez quitté Rome, et le reste de l'Italie, Florence et Pise exceptés, ne vaut pas quinze jours d'attention, quand même on y comprendrait les guenilles de l'ex-grandeur vénitienne, et la magnificence ilote de Milan.

— Je vous remercie, monsieur, de la bienveillance avec laquelle vous avez daigné vous apercevoir du retard qu'a éprouvé mon arrivée; mais il y avait trois ans que je ne m'étais trouvé dans ma famille; j'ai passé trois semaines en Auvergne.

— Trois semaines en Auvergne, bon Dieu! quel inimaginable recomfort d'amour filial... d'honneur, c'est de la piété biblique. Enfin, vous voilà... Du reste, le moment est favorable: nous entrons en hiver, et dans cette saison, il se fait à Paris une prodigieuse con-

sommation de sensations. Vous allez, cher collègue, nous aider à alimenter le fleuve rapide de la production : Niagara dévorateur, où toute nouveauté tombe, mousse, tourbillonne et s'engloutit, après s'être révélée par un peu d'écume et de bruit.

— Voilà, monsieur Oscar, qui n'est pas rassurant pour les activités productives.

— Préjugé de nouveau débarqué... Mais nous avons à causer longuement; venez vous asseoir, cher collègue... Puis, ayant tiré le cordon d'une sonnette, qui appela le groom, Oscar dit en élevant la voix : John (le jeune valet était Manceau), nous déjeûnons à midi, dans le petit salon, vous m'entendez ; je n'y suis pour personne.

— Cela suffit, monsieur, répondit John en s'inclinant... Mais, revenant sur ses pas, le

groom ajouta : et si madame demandait monsieur?

— Pour madame, répondit Sidoine, je suis en *collaboration.* Et se tournant vers Antonimo, il continua: Puisque l'occasion s'en présente, mon nouvel ami (car j'espère que vous ne refuserez pas ce titre), je vais vous expliquer ce que nous entendons, nous autres gens de lettres, par être en collaboration. C'est une locution d'antonomase, qui signifie ce qu'on veut, dans l'intention d'éloigner une visite importune. Un littérateur de faible espérance vous recherche-t-il jusqu'à vous relancer à domicile, vous êtes en collaboration; le tailleur, le carrossier, le bottier, s'avisent-ils mal à point du souvenir de votre compte-courant, pour vous en apporter le relevé, vous êtes en collaboration; enfin, une femme qui n'a plus que des redites à vous offrir se présente-elle à la porte de votre ca-

binet, sans être appelée, vous êtes en collaboration : et remarquez, je vous prie, que, dans cette dernière acception, ce mot peut être une perfidie.

— Je vous comprends; et cela arrive quand le *collaborateur* est une rivale.

— C'est vous qui l'avez dit.

— Au moins, la défaite, dans ce cas, ne se complique pas de mensonge.

— Pas mal pour un débutant. Mais revenons : vous entrez, mon cher collègue, dans une sphère d'activité où l'on se perd, dès les premiers pas, lorsqu'on n'y est pas dirigé par un guide sûr. Ni les études classiques, ni les voyages, ni l'expérience ordinaire de la vie, ne peuvent venir suffisamment en aide à l'homme de lettres, qui veut aujourd'hui se

faire un nom... Je vais tout d'abord, monsieur de Voralbert, vous révéler le secret du métier... Car *métier* est plus que jamais le mot propre, quoique nous en disions dans nos feuilletons.

« Tout néophyte écrivain se présente imbu d'un préjugé qui lui devient fatal, s'il ne l'abjure promptement : c'est l'idée qu'il peut exister une littérature au sein de notre société, errante dans l'univers moral, comme on voit errer, dans l'espace infini, ces corps dont les astronomes n'ont pu calculer le mouvement. Dépêchez-vous de reconnaître avec moi, que la multiplicité de nos goûts, la versatilité de nos opinions, et surtout, la rapidité avec laquelle les émotions s'usent parmi nous, n'y permettent que l'existence des *individualités littéraires*. Malheur donc à qui se cuirasse d'un système d'école ou de genre; malheur à qui s'amuse niaisement à puiser des principes dans cette république des let-

tres, où règne l'anarchie la plus complète. Accréditer son individualité, tel est le seul résultat que tout écrivain doit se proposer. Sur le reste, manœuvre indépendante, guerre de partisans sans règles ni lois, tendant à la conquête d'un but unique: le succès... Et si, pour y parvenir, on a suivi des sentiers tracés par des fous, à travers monts et vaux, les faux-pas qu'on y a faits, les mauvais compagnons accueillis en route, les herbes fades ou les fleurs nauséabondes dont, chemin faisant, on a composé de prétendus bouquets poétiques, tout se trouve légitimé, lorsqu'en définitive on est parvenu à faire vibrer quelque fibres de ce malade agonisant de satiété, qu'on nomme le public-lecteur.

« Mais, si le genre importe peu à la réussite du littérateur; si elle doit être d'autant mieux assurée qu'il se sera jeté plus audacieusement dans les dérèglemens rêveurs, bizarres,

ou frénétiques, dont nous avons fait une épopée, pour en avoir une qui ne ressemblât point à celle d'Homère, de Virgile, de Dante, de Milton, de Camoens, de Voltaire; enfin, si, au lieu d'une infusion d'ellébore, nous consentons à préparer des couronnes de laurier au poète qui crée un monde de chimères, tourbillonnant sur des nuages, nous sommes extrêmement exclusifs quant à la façon de procéder : notre *modus faciendi* est inflexible... Ecoutez-moi bien, cher collègue: ceci est important.

« Le costume doit être considéré comme le premier, l'indispensable élément du succès en littérature :Notre siècle a fait sur ce point table rase des vieilles habitudes. Le temps des auteurs faméliques est passé; on ne rencontre plus ces rimeurs *crottés jusqu'à l'échine*, honnis par Despréaux; et le proverbe *gueux comme un poète*, sur le témoignage de l'appa-

rence, reste aujourd'hui sans application. La raison de ce changement est simple : jadis la pensée était vassale ; maintenant, elle commande, elle règne, quand le poète sait attirer à lui un coin du manteau royal de la presse. Il faut donc que l'écrivain surgisse de la foule, par le moyen universellement heureux : l'étalage des marques extérieures. Ainsi, nos tailleurs en vogue peuvent se proclamer hardiment docteurs ès-lettres : Nous avons une faculté composée des Staub du jour; nous en formerons incessamment une sixième classe de l'Institut; et certes, l'académie des tailleurs concourra, plus qu'aucune autre, à nos gloires nationales... Exagération! allez-vous vous écrier. Eh bien! essayez du moyen contraire : habillé je ne dis pas pauvrement, mais sans goût, frappez à la porte d'un éditeur ou d'un comité dramatique; le commerçant, avant de vous avoir écouté, répondra : je n'ai pas besoin d'un

porte-ballots; l'aréopage théâtral vous dira: nos garçons de théâtre sont au grand complet.

« Vient ensuite l'impérieuse nécessité d'une direction normale du début; en ceci nous reconnaissons deux manières principales de procéder : la plus sûre, sans contredit, est de se faire armer journaliste; mais plus les prérogatives de cette chevalerie du XIXe siècle deviennent grandes, plus l'admission est difficile. Cependant, c'est agir avec prudence que de ne point rejeter l'humble service d'écuyer à la suite des paladins du feuilleton : on gagne au moins à cela d'être exempt d'injures quand vient l'instant de se révéler au public. La seconde manière sera rationnelle pour vous, si voulez bien admettre un trope pittoresque qui la fait bien comprendre : Je l'appellerai donc *l'initiation par frottement.* Ici se présentent mille

débouchés ouverts à l'intelligence avisée: débouchés qui seront faciles, planes, fleuris même, si l'on y entre sous les auspices d'une certaine aisance, et si l'on sait bien placer ses subsides, afin d'amorcer les connaissances utiles. Dans cette nomenclature d'expédiens, trop étendue pour être développée, figurent au premier rang, les déjeûners ingénieusement servis sur le passage du protecteur; les éditions *illustrées* offertes en cadeau, sous le prétexte, habilement produit, d'une reliure nouvelle; l'art d'avoir toujours affaire dans la direction que suit l'auteur célèbre, pour lui offrir une place dans un tilbury qui aura l'air d'être à lui; une loge cédée négligemment aux bouffes ou à l'Opéra; un cheval de selle qu'on ne monte que rarement, et qu'on se trouve heureux de prêter pour lui dégourdir les jambes, etc., etc., etc.

« Mais le moyen par excellence, le moyen

héroïque, c'est l'admission chez la *femme poète* dont les couleurs ondulent avec le plus de grâce dans la carrière, au moment où le candidat cherche à s'y introduire ; et sous ce rapport, cher collègue, le sort paraît, sur mon âme, vouloir vous servir en enfant gâté... Certaine dame, douée d'un talent littéraire parfaitement ignoré, il y a deux mois, vient tout-à-coup d'arriver à l'illustration par la *Gazette des Tribunaux*. Un mari, d'assez mauvaise compagnie pour être jaloux, ne s'avisa-t-il pas un soir, entre chien et loup, de lui donner un coup de poignard à l'espagnole ? blessure trois fois fortunée ! ce ne fut pas du sang qui sortit du beau sein si brutalement frappé ; ce furent des flots de gloire littéraire... Vous comprenez, sans doute : procès en cour-d'assises, intéressante pâleur exposée en public, fraîche toilette offerte aux regards, jeune avocat corroborant sa réputation d'une cause poétique (car il y a aussi

de la poésie au barreau), comptes-rendus des séances, rédigés avec une courtoisie produisant l'adultère sous le plus suave coloris; que fallait-il de plus pour improviser une célébrité ? La dame conjugalement poignardée, ne laissa point échapper une si heureuse aubaine : simple modiste, elle se fut prise à poser dans un café nouveau; femme de lettres, elle devint naturellement poète illustre... Les éditeurs affluèrent chez elle ; les directeurs des premiers théâtres l'assaillirent; le crédit commercial lui ouvrit toutes les sources de magnificence; sa maison est, depuis quelque temps, le rendez-vous de tout ce que nous comptons de teints brunis et de barbes noires parmi les littérateurs du jour. Quoique maigre et blond, je suis reçu chez la dame par un bonheur exceptionnel, qui tient à ce que je me trouve passablement répandu ; je vous présenterai, et votre succès me semble assuré, si vous voulez me permet-

tre une représentation d'ami, qui me paraît urgente.

— Parlez, monsieur Oscar, se hâta de répondre Antonimo; j'ai pleine et entière confiance dans votre expérience.

— Je vais donc m'exprimer avec franchise: les poètes à tous crins sont disgraciés aujourd'hui dans le monde choisi... plus de longues barbes et de coiffures du moyen-âge : elles sont reléguées parmi les rapins d'ateliers et les marchands de contremarques. Je vous indiquerai un coiffeur-artiste, dont les ciseaux donneront à votre visage l'air du jour, en assignant des limites à une surabondance de végétation virile, que l'on admet maintenant sur le témoignage d'un plus modeste échantillon.

« J'aurais encore à vous signaler une multi-

tude de petites ressources; monnaie courante dont on se sert selon la direction d'où souffle le vent de la réussite : c'est à reconnaître et appliquer ces ressources que consiste ce que nous appelons le talent... Vous ne pouvez, cher confrère, vous pénétrer trop promptement de cette vérité, désormais incontestée, que rien n'est moins littéraire par le temps qui court, que les principes et les préceptes ordinaires de la littérature. Faites donc abstraction entière et des auteurs qui font école, et de l'étude des mœurs. La bibliothèque et la nature qu'un écrivain ambitieux de succès doit consulter, sont recélées entre ses deux tempes : l'érudition! faculté décrépite ; le jugement, l'ordre des idées, l'enchaînement des faits, le respect pour la langue, le naturel dans les descriptions, fadaises démonétisées!... Une imagination qui repétrit à son gré l'humanité, qui invente des caractères, qui formule des situations neuves à tout prix,

même en dépit du sens commun; enfin, une création refaite selon le caprice de chaque auteur, une morale élaborée suivant les passions de chacun, tel est le système commode d'après lequel on obtient le beau titre de poète... pourvu qu'on sache faire proclamer son nom par la publicité... La publicité est une autorité sans contrôle possible, parce que notre public ne recherche que des émotions, et délègue à qui veut bien les exercer, ses attributions de juge souverain...

Oscar en était là de sa longue tirade, qui avait été débitée en déjeûnant, lorsqu'il versa à son nouvel ami une seconde rasade de Champagne.

— A propos, continua l'amphytrion, aimez-vous cette liqueur? je vous plaindrais s'il n'en était rien : le vin de Champagne est l'hippocrène des poètes modernes, et vous convien-

drez qu'ils ont bien fait de la substituer à l'onde fabuleuse du sacré vallon.

— Il me semble, répondit Antonimo en souriant, que nos écrivains du jour s'abusent quelquefois sur les vertus de ce nectar, et que l'on trouve dans leurs écrits les traces d'une ivresse qui n'est pas toute poétique.....

— Dites donc qu'elle est plus que poétique... Eh! vrai Dieu! c'est en cela précisément que résident aujourd'hui le succès et la gloire... Vous ne voulez donc pas considérer qu'il ne suffit plus aux lettres d'atteindre le but: la génération contemporaine s'y endormirait aux accords d'une lyre classique, résonnât-elle sous la main d'un nouvel Hésiode. Il faut du piment pour exciter l'appétit des gourmands blasés; il faut du Champagne au cerveau des poètes pour titiller la sensation chez un public ennuyé. Le Champagne, mon cher

Antonimo, est l'emblème fidèle de nos mœurs: il mousse, pétille, tourbillonne dans le cristal, comme nous dans la vie : c'est par le mouvement et le bruit, plutôt que par d'estimables qualités, qu'il séduit; ainsi que par le mouvement et le bruit, plutôt que par les vertus calmes et les talens utiles, l'homme réussit à captiver... Que voulez-vous, monsieur de Voralbert? prétendre remonter ce fleuve de nos penchans serait folie : nous aimons le vin et les actions qui moussent; buvons donc du Champagne, et sachons nous faire valoir.

— Dieu merci, je sais boire, et je ne désespère pas d'apprendre à me griser, puisque c'est une des nécessités de la vocation littéraire. Mais je crains bien, en vérité, de n'y apporter que ce genre d'aptitude, malgré mes bonnes études, et l'approvisionnement de touriste que j'ai recueilli en voyageant. Si vous n'avez pas été beaucoup plus que poète

dans tout ce que vous venez de me dire, je me suis chargé, dix années durant, d'un bagage inutile, dont il faut incontinent alléger ma mémoire, pour y loger les indispensables préceptes du savoir-faire et de l'intrigue.

— Non, il ne faut pas abjurer tout-à-fait les principes de l'école et les inspirations du monde réel; reléguez-les simplement dans le grenier de vos souvenirs, comme dirait un de nos dialecticiens hardis. Il peut arriver que cela serve quelquefois : on tolère encore l'érudition quand elle se produit d'une manière originale; et le vrai, s'il est amusant, peut entrer dans les combinaisons du poète, pourvu qu'il n'y tienne pas trop de place : car la nature et la vérité sont deux courtisanes bien vieilles. Mais nous reviendrons sur les détails littéraires, qui ne sont que des accessoires presque insignifians dans la carrière d'un auteur.

— Quoi ! l'exécution littéraire est, à votre avis, un simple accessoire, s'écria impétueusement Antonimo, malgré tout ce qu'il venait d'entendre.

— Eh ! oui, mon candide ami, répliqua Sidoine en touchant affectueusement le bras du néophite... je vous le répète, nous reviendrons, en temps et lieu, sur ces choses secondaires; occupons-nous du principal... Avez vous un tailleur ?

— Pas encore...

— Un coiffeur ?

— Pas davantage.

— Un logement retenu?

— Je ne suis à Paris que depuis quarante-huit heures.

— Vous me rassurez; je craignais qu'à l'exemple de tous les provinciaux qui, obéissant à je ne sais quelle intimation étroite, qu'on appelle je crois l'économie, se logent aux antipodes du Paris élégant, dans quelque chose de prolétaire, comme le pays Latin; ou dans ce reliquat du dernier siècle oublié depuis soixante ans outre Seine, sous le nom de faubourg Saint-Germain... Un poète réside essentiellement à la Chaussée-d'Antin, à la nouvelle Athènes ou sur le boulevard... Il faut être déjà célèbre pour se permettre le Faubourg Poissonnière ou la cité Bergère; et vous ne trouverez au Marais que les apologistes de la renaissance, qui jettent feu et flamme contre l'époque actuelle, sous la redingote étriquée ou l'informe paletot... Je me charge de louer votre appartement.

— C'est trop d'obligeance.

— Point de façons, je veux être en tout

votre guide, votre *fidus achates* : Oh! je remplirai en conscience le mandat de notre ami le peintre... Il vous faut un mobilier au dernier goût; nous l'achèterons; mais il ne vous appartiendra point.

— Comment cela?

— Rien de plus rationnel: la fortune des lettres est bizarre, capricieuse, et la poésie a ses expansions financières, dont il n'est pas toujours facile de calculer l'élan... Or, il peut arriver qu'un beau matin, quelque créancier mal appris déménage pour votre compte, sans avoir donné congé à votre propriétaire, sans même avoir pris la peine de vous consulter.

— Je ne pense pas que cela puisse m'arriver : l'aisance dont je jouis...

— Sécurité imprudente! cher collègue... On a publié un roman de début que les lecteurs s'arrachent dans les cabinets de lecture, dans les salons, parce qu'on a été bien servi par la presse amie, la presse camarade. Les éditeurs accourent en foule chez l'auteur; les mille francs coulent de leurs lèvres comme l'éloquence coulait de la bouche du sage Nestor... Mais au moment du traité, ces mille francs redoublés se réalisent en billets à ordre, qui sont payés... quelquefois. Cependant, le vendeur bénévole de l'œuvre d'esprit compte parmi ses ressources ce papier décevant; il l'endosse, le laisse aller au cours de ses dépenses, il n'y songe plus... Mais voilà qu'à l'échéance, il lui arrive, sur papier marqué, une patente de *négociant*, qui l'oblige à rembourser les malencontreux effets, si mieux il n'aime se *voir condamner* à la dépossession de ses meubles, y compris le bureau sur lequel son roman fut composé.....

M'avez-vous compris maintenant?

— Très bien, mon cher monsieur Oscar; et comme le cours des dépenses est un fleuve dont il est difficile de calculer au juste la vitesse, je réfléchirai à la précaution que vous m'indiquez.

— C'est la chose du monde la plus simple: un homme de lettres est en pension chez une respectable veuve, approximant le septième lustre, qui lui cède la moitié de son appartement; ou bien encore, chez quelque tante de bonne volonté. Mais il ne faut pas demeurer chez sa maîtresse, lorsqu'on est propriétaire du mobilier qui appartient fictivement à cette dame: on a reconnu qu'en fait de dettes, les maîtresses sont poètes et demi; et les larmes dont ces beautés sensibles essayent de compenser le méfait de vous avoir fait *exécuter* pour leur compte, ne peuvent

racheter vos meubles, vendus à l'encan...

« Voici, cher collègue, l'adresse d'Hul***, mon tailleur; voyez-le dès aujourd'hui : c'est un homme de bon conseil pour un poète ; vous pouvez jeter avec lui les bases de votre réputation... Revoyons-nous demain; j'aurai déjà préparé beaucoup de choses : l'appartement sera découvert, le tapissier prévenu; la femme-poète aura pris bonne note de votre prochaine visite; et je n'aurai pas négligé de lui dire que vous arrivez d'Italie, avec une barbe noire digne du plus grand intérêt.

XI

Antonimo, durant ses voyages, avait reçu trop d'impressions diverses pour avoir pu les coordonner en système moral; ce naturel indécis, ce tâtonnement de la vie que le jeune homme laisse remarquer en sortant du collège, et que le tumulte d'une carrière nomade augmente encore, ne s'étaient pas

combinés d'une manière assez calme, chez notre ami le poète, pour qu'il possédât ce qu'on appelle un caractère, lors de son arrivée à Paris. Tout ce que l'étude, puis le commerce des hommes avait amassé en lui de connaissances et de sensations, pouvait être comparé à ces petits tas d'émaux, diversement coloriés, qu'on voit chez l'artiste en mosaïque, avant qu'ils aient pris, sous sa main, la forme d'un tableau. Le sentiment fort vif qu'Emeline inspirait à Antonimo, ajouté tout récemment à ce tourbillon d'élémens moraux, n'avait pas contribué à le rendre plus accessible à la réflexion : le pauvre montagnard, sans être dépourvu ni de jugement ni de philosophie; sans être encore poète jusqu'au point de s'abandonner aux chimères indomptées d'une imagination, ou rêveuse, ou frénétique, ne savait en vérité ce qu'il désirait, sinon la possession d'une femme qui ne voulait pas se donner. Il voyait bien

que Sidoine n'était qu'un fat audacieux, et sa théorie littéraire un amas d'impertinences, que ce fou ne cherchait nullement à préconiser à titre d'idées raisonnables; mais il ne jouissait pas pour le moment d'assez de liberté d'esprit; il n'avait pas d'ailleurs assez expérimenté les affaires de la capitale, pour prendre sur lui de décider ce qui devait être accepté comme opinion sensée, ou relégué parmi les folies..... On conviendra, en effet, qu'il est facile de s'y tromper: et tel que la sagesse suit d'un air apitoyé sur la route de Charenton, arrive un beau matin au temple de mémoire. Se laissant donc glisser sur la pente où son nouvel ami venait de le placer, il se rendit chez le tailleur Hul**. Cet industriel, malgré son nom allemand, avait été parfaitement retrempé, par ses intérêts, à la source des excentricités françaises: jamais organisation germanique n'était devenue plus malléable, selon les caprices du

dandysme parisien. Bien plus, la tactique d'Hul*** savait se plier, non-seulement à toutes les opinions religieuses, morales, politiques; mais, ayant fait une étude particulière des divergences littéraires, sur la foi des romans nouveaux, excellente autorité, comme chacun sait, il avait classé dans sa tête, par école et même par schismes d'école, le genre de toilette qui convenait à l'homme de lettres, suivant la direction de ses facultés, ou de la jactance qui lui en tenait lieu. Du reste, Hul*** ne tranchait point du Staub: il ne parlait ni de ses commis, ni de son équipage, ni de sa terre; il ne voyageait point *incognito*, pour échapper à l'admiration de ses compagnons de route, ainsi qu'aurait pu le faire le libraire Ladvocat, au temps de ses splendeurs. Simple, communicatif, bienveillant, autant que facile au crédit, il recevait ses cliens avec bonhomie, et s'était résigné à prendre ses mesures lui-même, parce que, seul dans son

établissement, il savait s'inspirer de ce qu'il appelait les convenances spéciales.

En entrant chez Hul***, Antonimo lui présenta, comme une lettre de recommandation, la carte sur laquelle était moulé, en lettres microscopiques, le nom d'Oscar Sidoine : il était alors du meilleur goût de ne pouvoir lire, sans lunettes, le nom de la personne qui vous avait fait une visite.

Le tailleur, après avoir usé de cette ressource d'optique, sans le moindre murmure, par respect pour la mode, se munit du plus agréable de ses sourires, et dit à Antonimo qu'il était entièrement à sa disposition. Puis il ajouta :

— Venant me trouver de la part d'Oscar Sidoine, (soustraction courtoise du titre banal), je dois supposer, monsieur, que vous

êtes littérateur; pourtant cela ne suffit pas : il est indispensable que vous me donniez quelques renseignemens généraux, avant que je me prenne à *esquisser* votre costume... Tout le monde aujourd'hui est plus ou moins citoyen de la noble république des lettres; mais nous autres artistes, qui devons imprimer à l'extérieur de l'individu le caractère qui lui convient, il nous importe de l'*étudier*, avant de *classer* définitivement un littérateur. Or, il est dans chaque profession libérale des distinctions personnelles fort tranchées, qui doivent se reconnaître au premier coup-d'œil, lorsqu'on rencontre un homme dans la rue : distinctions résultant du genre de talent, de la position sociale qu'il a déterminée, de la bizarrerie, plus ou moins marquée, que le succès a permis, et qui peut être poussée jusqu'à l'extravagance, sous la protection de la vogue.

— Par exemple le *poète hors ligne*, le roi du

feuilleton, le suzerain des puissances du cabinet de lecture, abjure l'élégance vulgaire, jette loin de lui les gants jaunes, renonce au pachouli; il revient au frac que l'on portait il y a deux ans, dédaigne les sous-pieds, et descend jusqu'à la redingote à la propriétaire. Ses cheveux sont négligés, son chapeau à larges bords est porté jusqu'à l'invasion de la crasse... Il se dispense, comme un vieux grognard mécontent, de porter la croix d'honneur, que lui mérita sa collaboration dans un journal ministériel, ou quelque cantate à la gloire du gouvernement *que Dieu seconde*... Mais il a soin que la Presse reproduise les lettres qu'il reçoit des princes et princesses du sang, en félicitation de ses ouvrages; il touche avec la meilleure grâce du monde des subsides fréquens à la caisse royale; et le ministre de l'instruction publique fait souscrire à ses œuvres, même quand elles sont vides de morale. A ce

point de splendeur, l'homme de lettres a compris que, grand comme Napoléon, il doit, ainsi que lui, briller parmi les hommes par l'éclat du génie, non par le faste des dehors ; et nous lui disons, nous autres artistes, qu'il est admirablement inspiré en cela, parce qu'il n'hésite pas à payer nos vieux fonds de magasin aussi cher qu'une parure éclose d'hier dans l'imagination des régulateurs de la mode.

« Au-dessous de cet astre littéraire, gravite, avec l'irrégularité d'une capricieuse comète, le littérateur *original quand même* : L'originalité est sa muse ; il demande à l'insomnie de ses nuits des inspirations qui ne ressemblent à aucune autre, et en obtient qui ne ressemblent à rien, littérateur Cosaque, Bedouin à la vie errante, dans la république des lettres, cet ambitieux d'une espèce particulière, écrirait volontiers ses manuscrits

en lignes obliques, pour ne pas imiter même les Chinois, qui écrivent en lignes perpendiculaires ; il regrette amèrement de n'avoir pas un alphabet et une langue qui ne puissent servir qu'à lui ; mais il fait un usage si baroque des caractères et de l'idiôme vulgaires, que personne, en conscience, ne pourrait lui reprocher d'appartenir à la littérature ordinaire. C'est pour cette classe, heureusement peu nombreuse d'écrivains, qu'un éditeur en crédit a innové l'usage d'imprimer, sur le frontispice d'un livre, le nom de l'auteur en grosses lettres, et le titre de l'ouvrage en petites : moyen tout rationnel, en effet, pour les hommes dont la renommée vaut mieux que les œuvres. Certain monomane d'originalité littéraire, s'est offert de me faire comprendre des formes d'habit, de pantalon et de gilet qui n'ont appartenu à aucune époque; mais j'ai refusé d'égarer mon art aussi profondément dans le pays des ridicules, et il a

bien fallu que mon poète idéaliste, s'arrangeât des modes appartenant à l'ère chrétienne, en les combinant à sa manière. Ainsi, vous rencontrerez ce littérateur (je continue de parler collectivement), chaussé de bottes plissées, comme un jacobin de quatre vingt treize, habillé en *mein heer* hollandais, avec force ganses et brandebourgs, et coiffé d'un chapeau déformé par les dents d'un chien de Terre-Neuve, collaborateur obligé du poète original. Chez lui vous le verrez essayer devant son miroir, des airs de physionomie à la Rabelais, étudier le sourire de ce joyeux cynique, et se pâmer de joie lorsqu'une jeune actrice, qui vient lui demander sa protection de journaliste, s'écrie : « *Ah! qu'il est laid...* » S'il fait un voyage, il se dirige à l'aventure; s'il commence un livre, il ne sait pas où il va; et dans l'un ou l'autre cas, il arrive où il peut... En définitive, habiller un tel original est encore une bonne chance, parce que, ne voulant

avoir rien de commun avec les autres hommes de lettres, il paye toujours son tailleur, s'il parvient à pouvoir payer quelqu'un.

« Je pourrais vous signaler d'autres espèces d'individualités, reconnaissables par le costume, continua Hul***, dans un monologue que notre ami Antonimo a peut-être orné quelque peu en nous le transmettant: Nous avons notamment une classe de critiques que l'on pourrait appeler les *Loups Cerviers littéraires*, gent toujours furieuse contre tout ce qui se mêle d'écrire; toujours prête à dévorer les concurrens, de peur que la proie ne vienne à lui manquer. Une toilette en désordre et flétrie, un air débraillé, un regard fauve, s'échappant d'entre des cils abaissés, comme le regard de l'aspic d'entre des touffes d'herbe Tels sont les principaux signes qui vous feront reconnaître le loup cervier littéraire...

Passez sur l'autre trottoir: il est homme à vous mordre le bras, en attendant qu'il puisse mordre sur vos écrits... Il n'y a pas de plus mauvais client pour un tailleur: je n'ai jamais vu l'argent des littérateurs de cette race aux habitudes d'Hyène. Lorsqu'ils me doivent, il se trouve toujours, au bas d'un feuilleton, quelque confrère à préconiser; et si je veux éviter tous les désavantages de la comparaison, il me faut envoyer bien poliment quittance du compte ouvert sur mes livres.

« Après avoir signalé ces grandes spécialités individuelles, poursuivit le tailleur célèbre, il me resterait bien des variétés de genre à mettre sous vos yeux; mais ce sont des nuances presque insaisissables pour le vulgaire, et qui se confondent dans une recherche de tenue qu'il faut analyser à la loupe pour en saisir les différences. C'est ainsi que

l'observateur exercé reconnait, à sa démarche un peu raide, à son élocution négligée avec labeur, l'écrivain visant à des succès de faubourg Saint-Germain... Il passe son été dans les châteaux, se fait faire un habit de chasse, ajoute une particule à son nom, appelle les bourgeois ces *gens-là*, publie dans la *Quotidienne* des *souvenirs* sur la cour de Charles X, et console la veuve d'un comte tué en Vendée...

« Le littérateur dévot qui prétend restaurer le christianisme, au moyen d'une collection de petites nouvelles mystiques, publiées par la *Gazette religieuse*, porte une longue redingote, une cravate serrée, des cheveux coupés ras, un chapeau à bords rabattus, des gants noirs et des souliers à cordons de fil. Il chante en faux-bourdon à Saint-Thomas-d'Aquin, assiste à tous les offices de monseigneur l'archevêque, adresse des épîtres, en style bibli-

que, à M. de Châteaubriand, et ne soupire que pour les dames patronesses qui savent faire réussir les souscriptions.

« Le romancier populaire nous commande tard ses habits d'hiver, et plus tard encore ses habits d'été : son destin est d'être arriéré dans une saison, avec le costume d'une autre... C'est que pour observer la vie excentrique des mansardes et des estaminets, il faut s'y mêler quelquefois : on n'apprend à peindre les viveurs qu'en vivant avec eux. L'écrivain populaire boit du punch comme un Anglais, et sent le cigarre comme un Allemand.

« L'auteur dramatique outre les modes : sa redingote est coupée cinq pouces au-dessus du genou; il est lacé comme une coquette du dix-huitième siècle; ses bottes le blessent pour maintenir la réputation de son petit pied, proclamée aux répétitions; il fait mate-

lasser ses pantalons, afin de soutenir, dans l'esprit des actrices, une renommée plus essentielle. Chacune de ses poses est théâtrale; il déclame dans un déjeûner au café Anglais jusqu'au vin de Champagne, et devient ensuite cabotin jusqu'à la fin du repas.

« Je termine ici ma galerie de portraits, dit Hul**, en déroulant l'ingénieuse bandelette numérotée qui lui servait à prendre mesure ; je craindrais de tomber dans la confusion, si j'abordais les diversités poëtiques... Qui pourrait, en effet, distinguer nettement les poètes rêveurs, les poètes larmoyans, les poëtes amans de la lune, des étoiles, des feux folets, des cimetières où reviennent les jeunes filles et jamais les vieilles femmes; les poètes furibonds, dont la main contractée caresse perpétuellement la poignée d'une dague fantastique ; les poètes assez heureux pour faire valser les montagnes avec les val-

lées ; les poètes qui voient danser en ronde les fauteuils de leur chambre à coucher, etc., etc.... Voici mes mesures prises, et je crois en avoir dit assez pour vous prouver que je puis *méditer* sur la composition de votre garde-robe, s'il vous plait de m'apprendre quel genre de littérature vous affectionnez.

— Ma foi, mon cher monsieur, répondit Antonimo, pris à l'improviste dans une question si capitale, et qu'il ne s'était pas encore proposée à lui même, ma vocation spéciale est restée assez vaguement arrêtée jusqu'à ce moment ; mais il me semble que mes dispositions me font incliner vers le genre raisonnable, vers les peintures fidèles et vraies....

— En ce cas, monsieur, me voilà forcé de suspendre la confection de vos habits : ni le genre raisonnable, ni les peintures fi-

dèles et vraies n'ont, pour nous autres artistes, un caractère inspirateur..... ce n'est pas de l'époque.

— Cependant, monsieur Hul***, j'aurais immédiatement besoin de votre science, répondit Antonimo avec un sourire un peu moqueur....

— Je le vois bien... : une redingote offrant un mélange bizarre de père Enfantin, de Fra-Diavolo et de Schubry... c'est intolérable : on n'entre plus même au Prado, avec cette coupe déconsidérée ; et je parie qu'avant deux mois elle sera proscrite à l'Ile-d'Amour.

— Comment donc faire, demanda le littérateur indécis entre les genres littéraires, comme l'âne de Buridan, entre le seau d'eau et le boisseau d'avoine.

— Rien de plus simple , reprit le tailleur : je vais, en attendant votre détermination, vous établir un costume de simple particulier, sauf à le retoucher après.

— Parfaitement vu, monsieur Hul*** ; j'aurais long-temps cherché cette disposition mitoyenne.

— Ah ! l'habitude de créer, dit le tailleur, en se touchant le front..... Votre adresse, monsieur.

— Je n'en ai point encore.....

— Cela vaut mieux que de n'en avoir plus, comme un bon nombre de poètes que je connais, et qui n'ont pour domicile que le sacré vallon, vieux style.....

— J'espère n'en être jamais réduit là.....

— Il ne faut jamais jurer de rien : les muses sont voraces, quand elles ne sont pas productives.....

— On abandonne les beautés ingrates.

— Pas aussi volontiers que vous le pensez, et les maîtresses cruelles ne sont pas celles que l'on quitte le plus facilement.... Mais je sors de mes attributions.... Veuillez, monsieur, me faire connaître votre domicile aussitôt que vous l'aurez choisi ; après demain vous serez habillé *humainement.*

Sur cette conclusion, qui plaçait on ne peut plus bas le costume actuel d'Antonimo, Hul''' le congédia par un salut de la main comme un ministre qui tranche court à une audience.

Notre jeune montagnard quitta cette no-

tabilité industrielle, en disant : on me l'avait bien dit, les tailleurs sont à Paris une imposante autorité.

Nous avons accordé volontiers le titre de poète au montagnard Antonimo, par respect pour la vocation sous l'influence de laquelle il se croyait lui même ; cependant, à part quelques réflexions sur ses voyages en Orient, en Espagne et en Italie, il ne s'était encore révélé en lui de poétique, que son amour d'aventure pour Emeline. En sortant de chez Hul**, il se disposait à continuer le poëme, d'abord galant, puis vraiment sentimental, commencé dans la diligence de Clermont, lorsque, ayant traversé le boulevard, pour monter en cabriolet et se rendre à Belleville, il se sentit frapper assez rudement sur l'épaule. Il se retourna vivement, et reconnut Louis-Jérôme de Voralbert, son frère.... Il reconnut est bien le mot, car

l'homme aux vues positives, plus prompt à en aborder l'exécution qu'Antonimo à s'engager dans sa nouvelle carrière, avait subi une métamorphose complète. Ce n'était plus le spéculateur Anglo-Américain, rond dans sa corpulence et ses manières, que les Messageries avaient jeté, l'avant-veille, sur le pavé de Paris : on verra, dans le chapitre suivant, que le banquier Frédéric Dicmare, chez lequel Louis-Jérôme était descendu, avait de prime-abord condamné ces formes franches et ouvertes, comme essentiellement nuisibles à la réussite des grandes opérations du *Négociantisme*. Le changement du nouveau débarqué s'étendait même à sa physionomie : ce que l'on croira sans peine, en apprenant que, depuis deux jours, il suivait les fluctuations de la Bourse, et participait, comme simple spectateur, toutefois, aux émotions, tantôt foudroyantes, tantôt empreintes d'une joie frénétique, qui se résument par des for-

tunes de millionnaire improvisées, ou par des ruines absolues non moins rapides. En ce moment même, Louis-Jérôme se trouvait dans la coulisse du théâtre où se jouent, de deux à quatre heures, ces drames aux terribles péripéties : il était sorti, pour aborder son frère, d'un groupe compacte qui se pressait à la porte de Tortoni.

Voralbert l'aîné engagea son bras sous celui d'Antonimo, en l'emmenant vers la rue Laffitte, où il avait loué un appartement, qu'il l'engagea à venir visiter.

— Comment, mon frère, déjà établi?

— Depuis hier; et demain mes bureaux seront ouverts... Quand souffle le vent de la fortune, il ne faut pas tarder à déployer ses voiles.

— Mais j'ai ouï dire, que si l'on s'abandonne

trop à ce vent là, il vous pousse assez souvent sur des écueils.

— Mon garçon, cela peut arriver, répondit Louis Jérôme, avec un soupir mêlé de quelque compassion: mais pas à ceux qui savent tenir le gouvernail, et j'ai fait un bon cours de pilotage.

FIN DU PREMIER VOLUME.